



HAL
open science

Le sens de la ville : petit discours d'un néophyte de l'urbain

Matthias Rigou

► **To cite this version:**

Matthias Rigou. Le sens de la ville : petit discours d'un néophyte de l'urbain. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-03132543

HAL Id: dumas-03132543

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03132543>

Submitted on 5 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

LE SENS DE LA VILLE



Rigou Matthias

LE SENS DE LA VILLE

Petit récit d'un
néophyte de
l'urbain.

Rigou Matthias

Sous la direction de Romain Rousseau,
Rémy Jacquier et Kantuta Quiros.

Penser (par, depuis, avec) la fiction.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Romain Rousseau pour le suivi de ce mémoire et les retours qui m'ont permis de questionner mon travail tout au long de l'année. Je remercie également Rémy Jacquier et Kantuta Quiros pour les enseignements dispensés en séminaire et qui ont éveillés en moi l'envie de produire le mémoire sous la forme présente.

Merci à mes amis avec qui les discussions à propos du travail de mémoire ont animé de nombreuses conversations et m'ont donné des éléments de réflexions et l'envie d'aller au bout.

Enfin, merci à mes parents d'avoir écouté sans vraiment les comprendre mes questionnements avec ce regard mi perdu mi amusé de celui qui observe un animal incongru.

Avant-propos.	p. 9
0. Lorsque les choses se dérobent à la compréhension.	p. 13
1. La ville est un acte collectif.	p. 21
2. Fragmenter l'urbain détruit son intégrité.	p. 37
3. Le paysage urbain se déshumanise.	p. 57
4. Il y a différentes formes de citadins.	p. 69
5. La gouvernance de la ville entrave ses finalités.	p. 81
6. Le problème dans la projection.	p. 93
7. Un individu situé.	p. 105
Références bibliographiques.	p. 117

AVANT-PROPOS

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le 20 janvier 2020 je commençais la rédaction à proprement parler de ce mémoire. Dans ce seul lundi trois versions différentes de cet avant-propos se sont succédées. Sans doute pour me dérouiller l'esprit j'avais perçu l'exercice de l'avant-propos comme idéal pour dégager les premières formulations de mon texte. J'imaginai cet avant-propos comme un récit de ma posture sur le sujet, de la recherche du thème jusqu'au point final de la conclusion. Je m'y voyais racontant l'évolution d'un point de vue, tout d'abord instinctif et peu à peu construit.

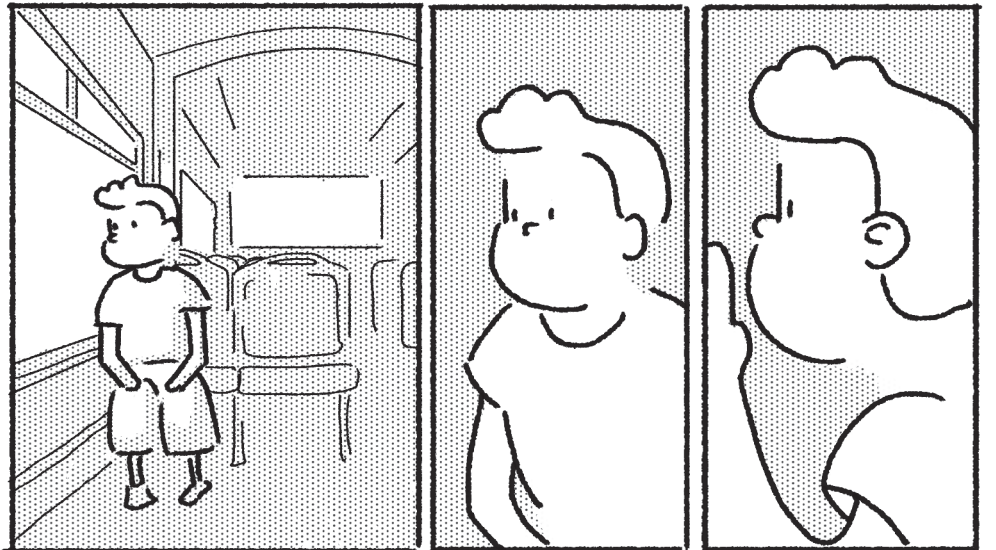
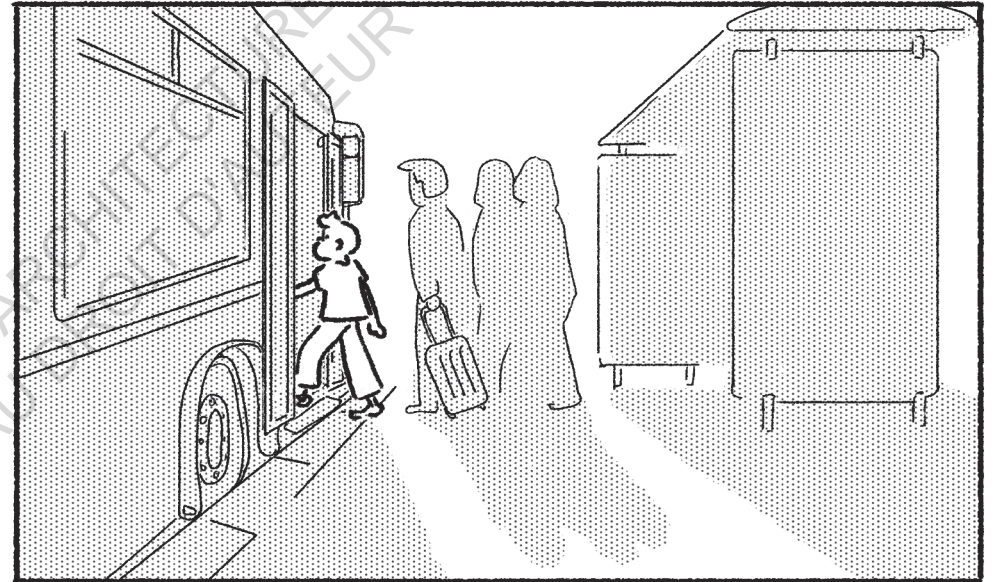
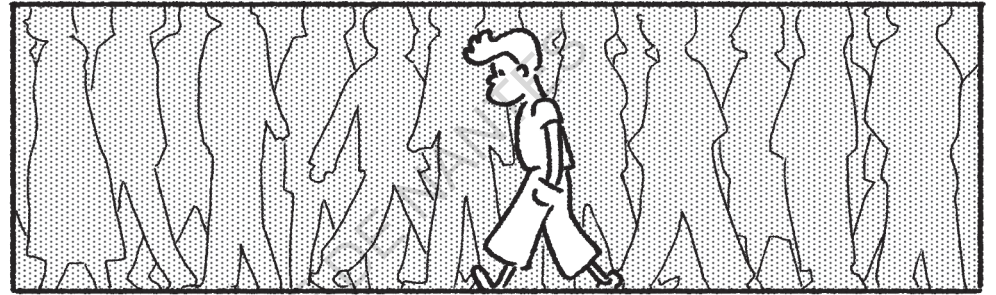
J'ai eu l'idée de mon sujet en jouant à un jeu-vidéo, *NaissanceE*. L'univers urbain aliénant de ce bijou indépendant créé par Mavros Sedeño en 2014 m'avait inspiré une critique de la ville contemporaine. J'ai remonté la piste de ce jeu vidéo jusqu'au manga qui l'a inspiré, *BLAME!* de Nihei Tsutomu. Cette saga de 10 tomes parue entre 1998 et 2003 au Japon, a introduit le concept du *responsable*. À la manière des intelligences artificielles à l'origine de la ville du manga, il y avait selon moi un fautif derrière le déracinement que je vivais face à cette ville dont la compréhension m'échappait. Sous la casquette du fautif je plaçais d'innombrables et indéfinis visages. Celui de la réglementation, celui du fonctionnalisme, de la mode, des normes ou encore le visage de l'écologie.

Puis il a fallu lire. Alors mon sujet s'est déplacé et ma posture a évolué. En étudiant plus sérieusement mon sujet, je me suis comme dissocié. J'ai fait grandir en moi un deuxième point de vue. Comme je m'étais attaché à ma première impression, ces deux versions sont entrées en dispute un peu schizophréniquement. La première était restée fermement attachée à son présupposé infondé tandis que la deuxième prônait la raison et la mesure. Puis à mesure de mes lectures, le dialogue devenant de plus en plus impossible entre la raison et l'envie, je me suis rendu compte que je pouvais tirer plusieurs intérêts de la posture obsolète que j'ai eu à la genèse de ce mémoire. Le premier était de mettre à l'épreuve la raison. Le second de narrer l'appropriation personnelle de mon sujet qui ferait de ce mémoire mon mémoire et non un écrit systématiquement situé dans l'atlas des textes qui m'ont précédés. Car mon sujet, s'il m'est propre, n'est absolument pas nouveau. Nombreuses sont les itérations dans la littérature où un auteur s'est questionné sur le sens de la ville.

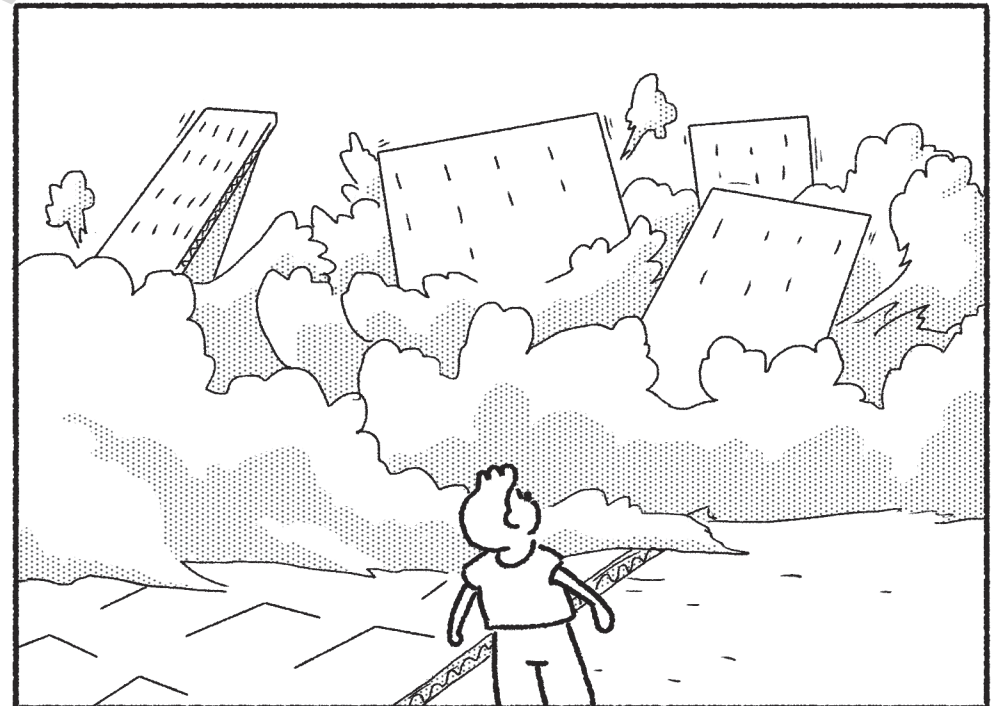
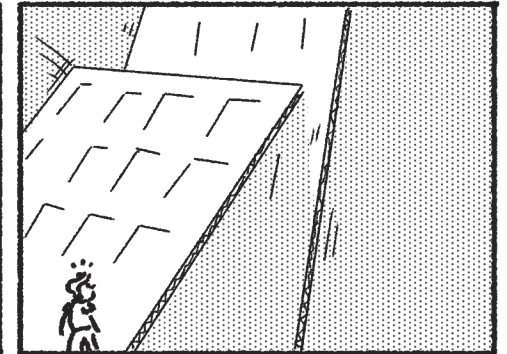
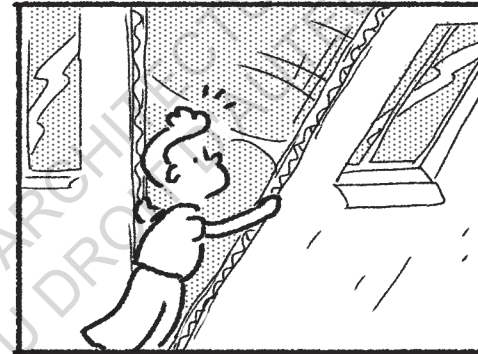
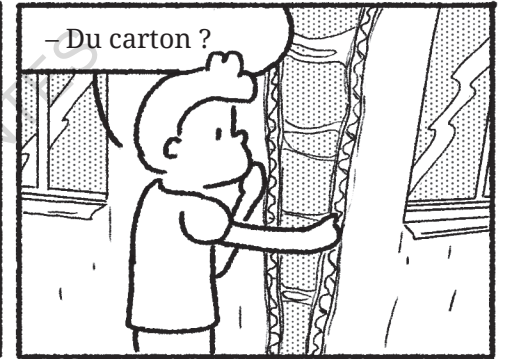
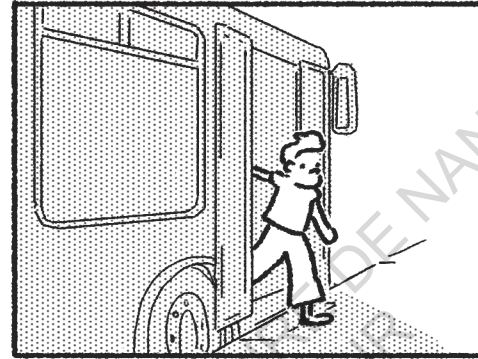
L'histoire qui suit relate le voyage initiatique de Naïf.

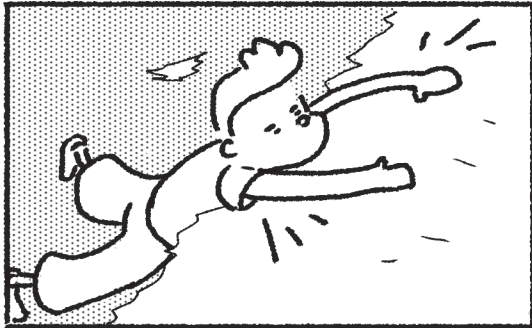
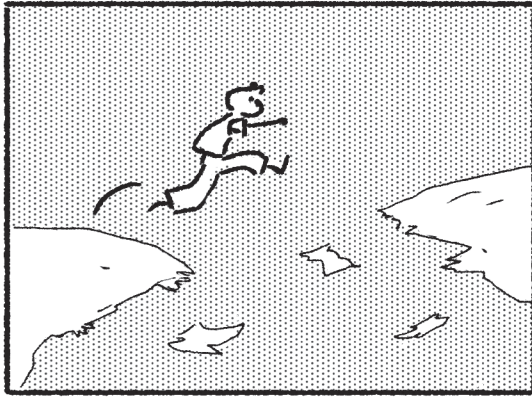
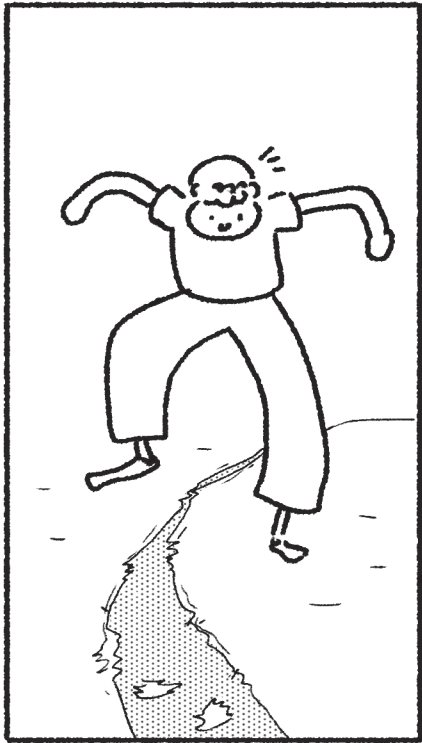
0.

Lorsque les choses
se déroberent à la
compréhension.

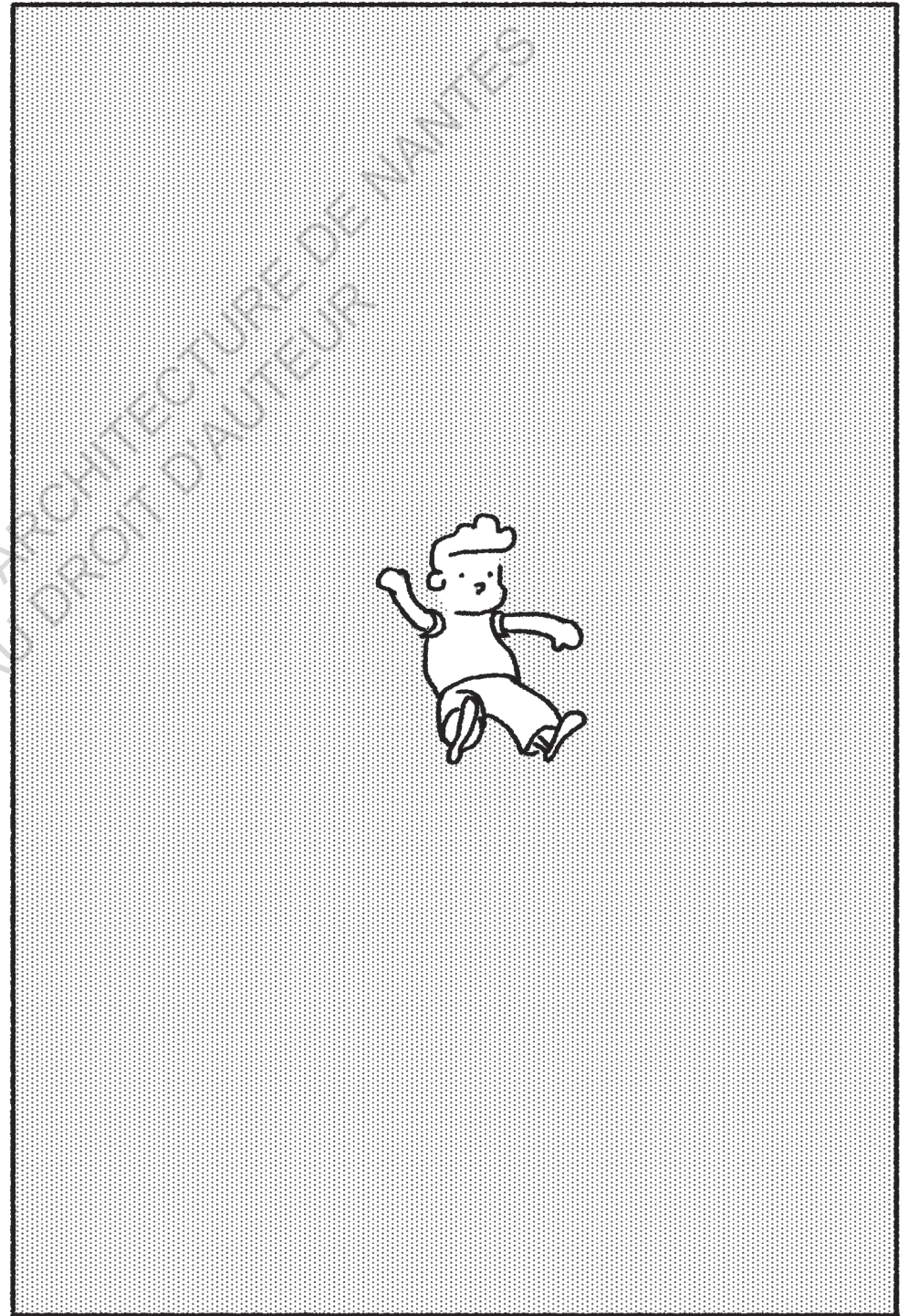
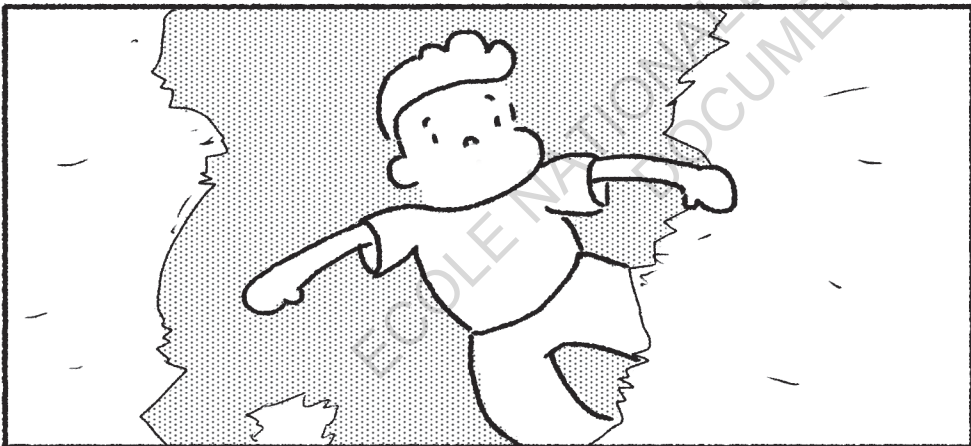
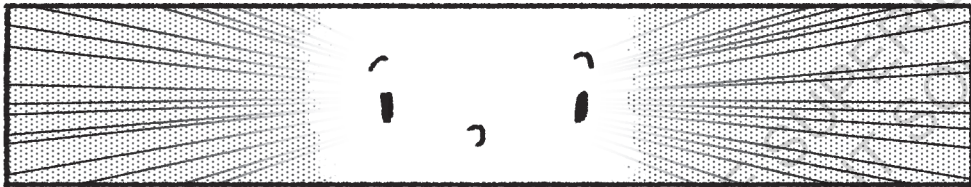


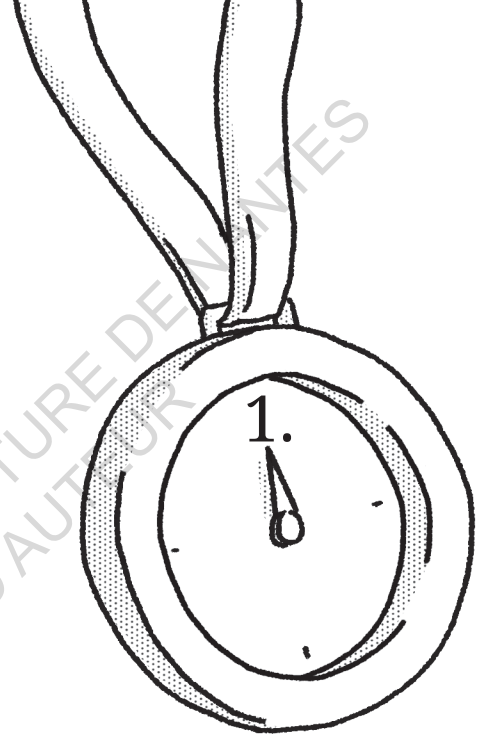
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR





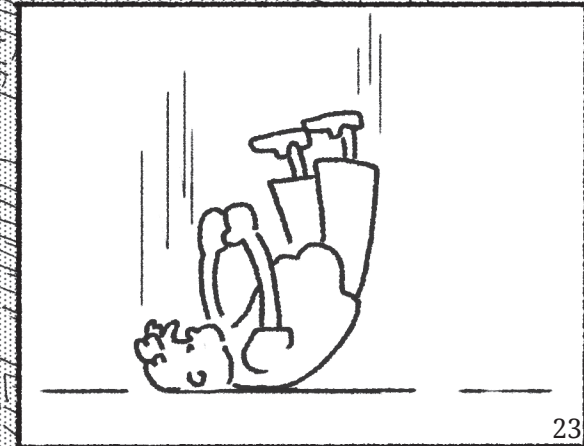
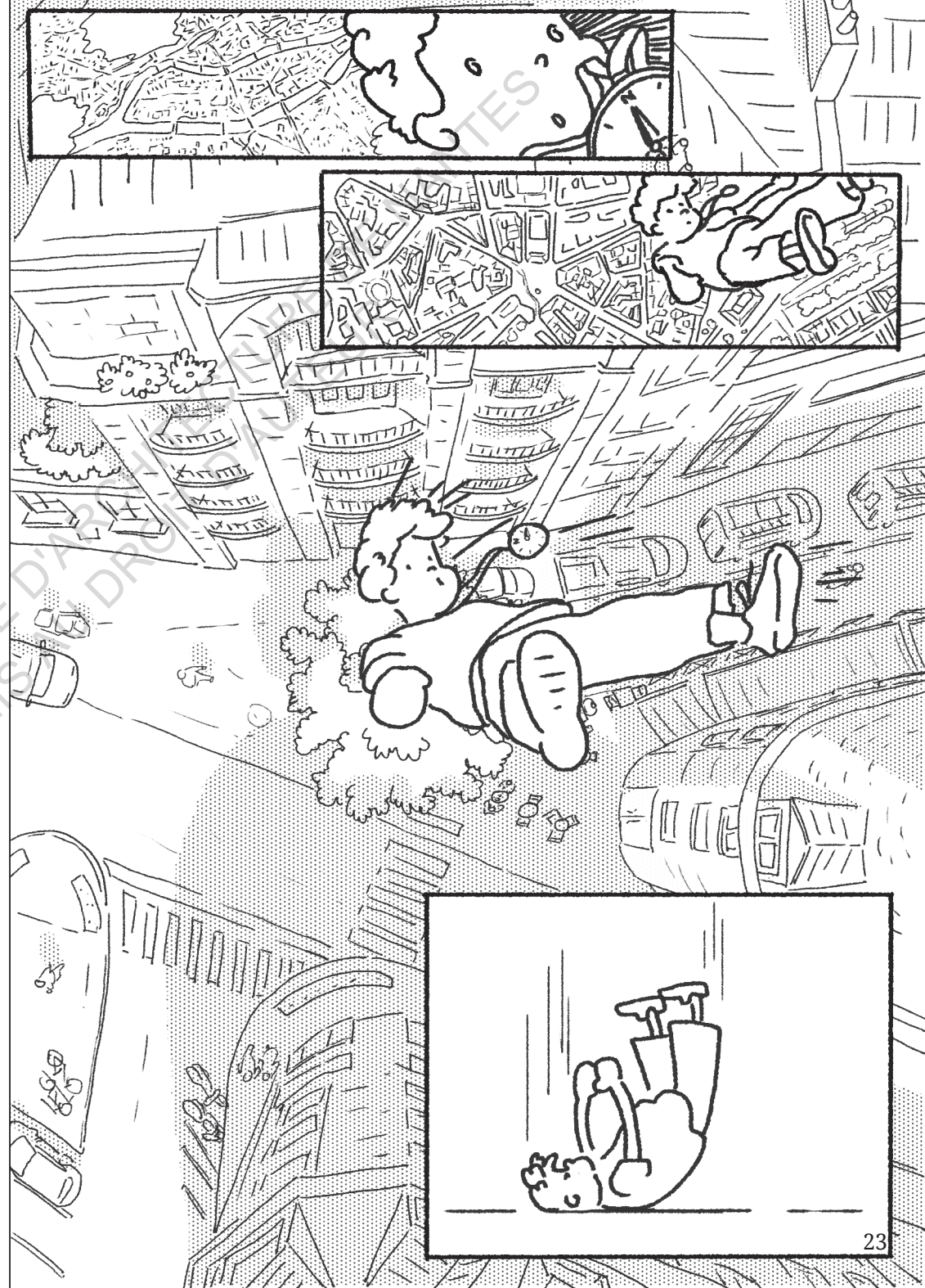
- Du carton ?! Tout ce temps la ville était juste un fond de scène ?!

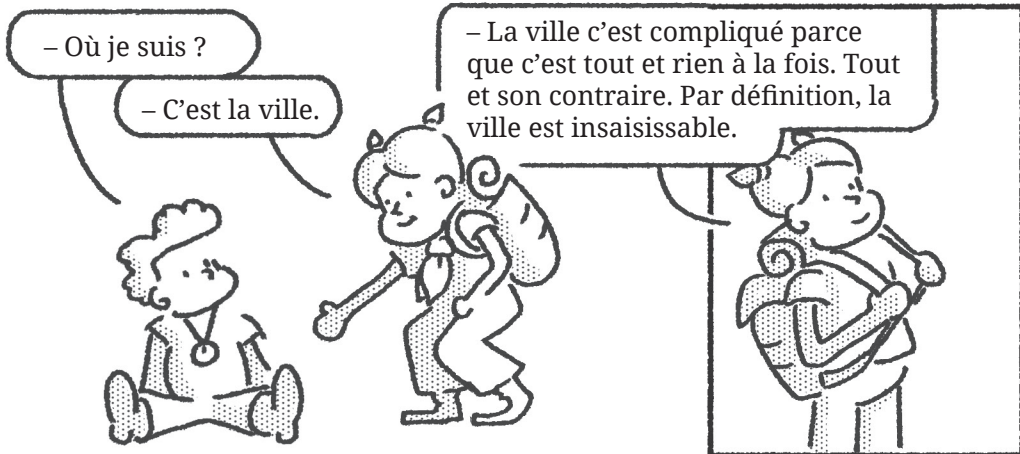




La ville est un acte collectif.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS A DROITS RESERVES





- La ville c'est petit et grand en même temps.



- Rapide et lent à la fois.



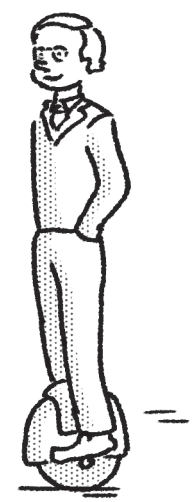
- Immuable et polymorphe.



- Tiens, on dirait qu'elle ne pointe que vers moi... Peut-être que je suis ta destination, hehe ! Qu'est-ce que t'en dis ? Je te fais visiter ?... De toute façon t'as pas le choix, allez viens.

Là t'es dans une rue. Il y en a plein et toutes ensemble elles forment le maillage. C'est *Urbain* qui m'a dit ça. Dans les rues il y a toutes sortes de réseaux qui circulent. L'eau et l'air. L'électricité et internet. Les voitures et les piétons. Ces rues entourent des immeubles et ces immeubles abritent des gens. Ces gens, soit ils habitent dedans soit ils sont là pour travailler ou acheter. La ville c'est un immense terrain de jeu où tout le monde s'échange des trucs. Ça peut être un sandwich contre de l'argent ou un permis de construire contre son autorisation. Bref t'as l'idée. Tous ces échanges, c'est ce que *Urbain* il appelle la dynamique de la ville. Pour te faire le tableau, y a la trame et le remplissage. C'est comme s'il y avait la ville du mouvement à laquelle se superpose la ville statique.

Il y a des bus, des trams, des vélos, des trottinettes ; et y a même ces gens bizarres sur leur truc à une roue qui avance toute seule. Bref c'est le paradis du piéton. Depuis que je suis là, j'ai même pas pu tout explorer tellement c'est dense. Mais la ville c'est pas que des immeubles et des rues. La ville c'est surtout des gens. J'espère que t'en croiseras plein pendant ton voyage. *Rêveur* m'a dit que la ville était l'exemple le plus probant de l'Homme avec un grand H. J'ai pas très bien compris ce qu'il voulait dire par là. On pourrait aller le voir tiens...





– L’humain est un animal social...

– Aristote !

– Non, chère enfant. L’humain vit en société parmi les Hommes, meurt avec eux. Sa condition humaine est définie par son rapport social aux autres Hommes. Cette coexistence n’est pas propre à l’humain. L’aspect social de notre existence définit un rapport de fonctionnement hors du milieu public. Un rapport qui n’est pas réellement discuté car il est consenti. Ce rapport tient plus de la survie que de la vie dans la mesure où il définit des relations d’échanges utilitaires. L’homme seul est en sursis, celui qui vit en société en répit.

“L’humain est un animal social” n’est qu’une autre phrase pour exprimer que l’humain vit en société, celle-ci même qui décrit l’établissement de l’Homme en cité. La société nécessite le rapprochement physique puisqu’elle induit des échanges. Dans cette définition la fourmi est autant un animal social que l’humain. Là où la fourmi nourrit sa reine nous mangeons nos repas en famille. Là où les fourmis partagent la charge d’une graine trop lourde, les Hommes se regroupent en équipes pour surmonter une épreuve qu’ils ne parviennent pas à surpasser seuls.

Ce qu’Aristote a réellement dit c’est “zôon politikon”, *l’homme est un animal politique*. Il faut bien faire la distinction entre le social et le politique même s’ils peuvent tous-deux être projetés dans la réalité bien physique. Du temps d’Aristote, les mots politique et social étaient bien plus distincts qu’aujourd’hui. C’est avec la disparition progressive de la vie privée, ou du moins son irruption plus fréquente dans

la place publique que la confusion s’est faite. En apparaissant plus souvent aux yeux de tous, les questions d’ordre social se sont offertes au débat. On donne son avis plus souvent sur des choses qui nous concernent moins directement.

On dit d’ailleurs que le phénomène social se transforme en affaire publique lorsqu’une norme sociale qui évoluait dans un milieu confidentiel finit par éclater au grand jour comme une universalité lorsque sa divulgation progressive dépasse le seuil de la minorité. Elle concerne alors tous les Hommes dans leur condition politique puisqu’elle heurte leurs convictions mais aucunement leur cercle confidentiel. La lutte climatique en est un parfait exemple. La médiatisation par des experts et groupes de pression a fait éclater dans le domaine politique un problème par lequel certains ne se sentaient jusque là pas concernés. Aujourd’hui, n’importe qui, même vous deux mes chers, du haut de votre jeune âge, je suis sûr que vous avez un avis sur la question du climat...

– Bah oui, les hivers sont plus doux et les étés plus chaud !

– Et est-ce que vous rapportez un fait ou colportez des convictions ? Vous êtes bien sûr dans le vrai, mais reconnaissez ma chère que votre croyance se rapproche d’une lubie si l’on considère le faible nombre de printemps que vous avez vécu.

En somme, selon moi la ville est à la fois le témoignage de l’Homme social et de l’Homme politique. On parle bien de témoignage parce que la ville est la résultante de l’humain social et politique. Dans sa dimension physique elle requiert le rapprochement des corps et tout dans la forme de la ville dépend de cet impératif relationnel et de ses conséquences. La ville est le lieu de l’exercice politique et social.

– C’est pour ça que la ville elle change ?

– Tu mets le doigt sur un point clef mon garçon. La ville change en effet. En tant que théâtre des tensions politiques et sociales, la ville change au rythme des situations et des débats. Elle reflète l’état de la société dans une sorte de memorandum des échanges qu’elle a accueillis. Comme si elle faisait la moyenne des extrêmes qui se sont affrontés en son sein. Elle change autant dans le fond que dans la forme. Les rues sont modelées par les flux qu’elles accueillent, les immeubles par les fonctions qu’ils abritent.

Dans cette dimension physique de la ville, le changement s’opère à toutes les échelles. La communauté qui s’agrandit entraîne l’étalement de la ville ; la famille qui s’agrandit, l’extension de son logement.

Dans sa dimension conceptuelle, la ville et ses changements sont à observer sous le prisme englobant de l'urbain en tant que biotope.

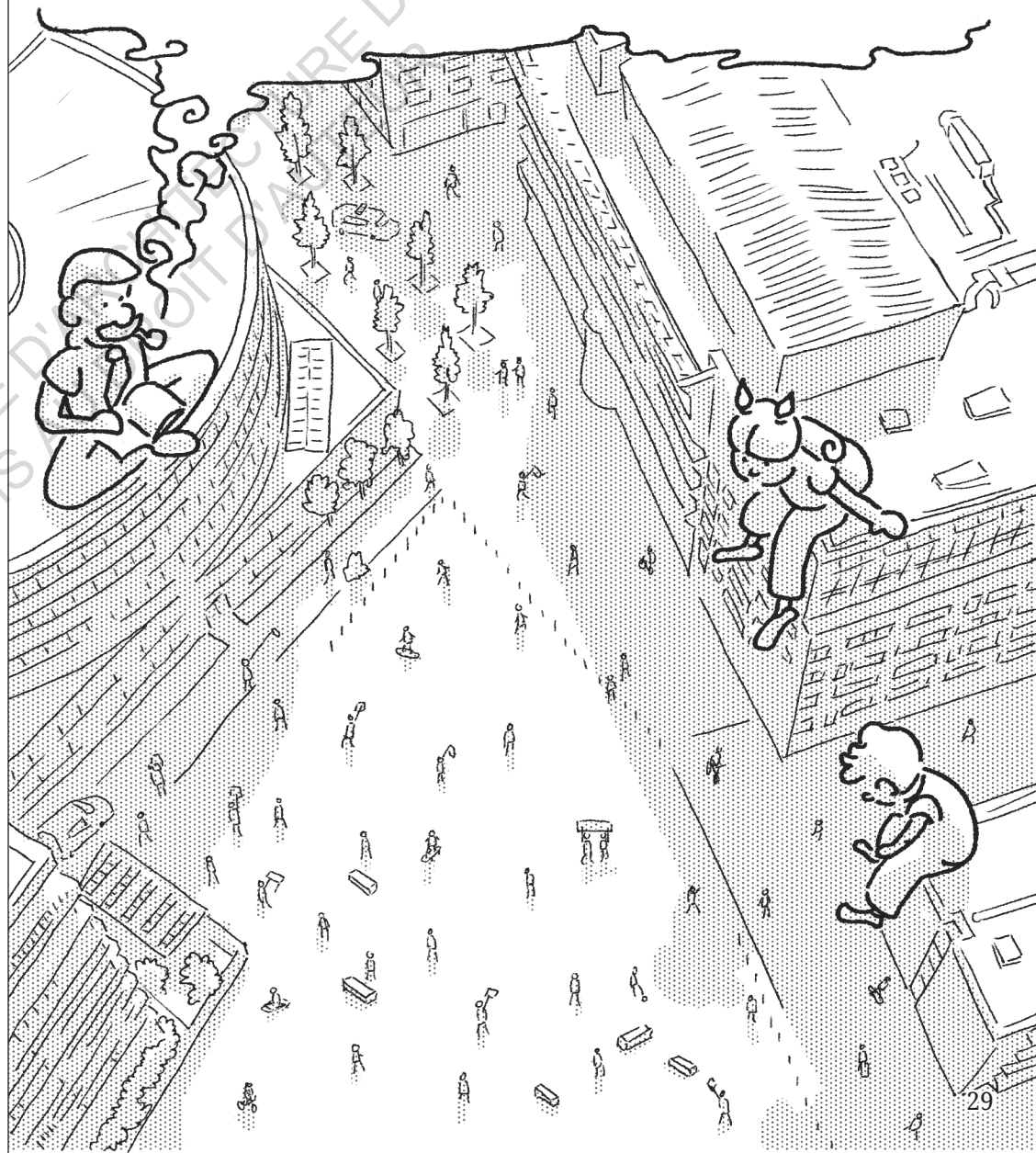
La ville est un écosystème répliqué dans des environnements distincts. Ses principes sont en tout endroit similaires mais ses contraintes varient avec les lieux. Vous êtes ici à Nantes où le contexte est totalement différent de Bordeaux par exemple. Pourtant les mêmes dynamiques animent les deux villes, elles ne s'expriment tout simplement pas dans les mêmes termes grâce à l'élément clef que constitue la société. Par exemple, la question de l'art est autant légitime à Nantes qu'à Bordeaux mais là où Nantes expose son art dans la rue en poursuivant un idéal socialiste, Bordeaux préfère le sanctifier dans de riches musées en poursuivant une politique conservatrice. Pour les deux villes, la question de l'art se pose mais l'issue en est différente.

La ville existe donc grâce à la société. C'est cette dernière qui fait le liant et en qualité de liant, son absence désagrège la ville dans sa dimension conceptuelle.

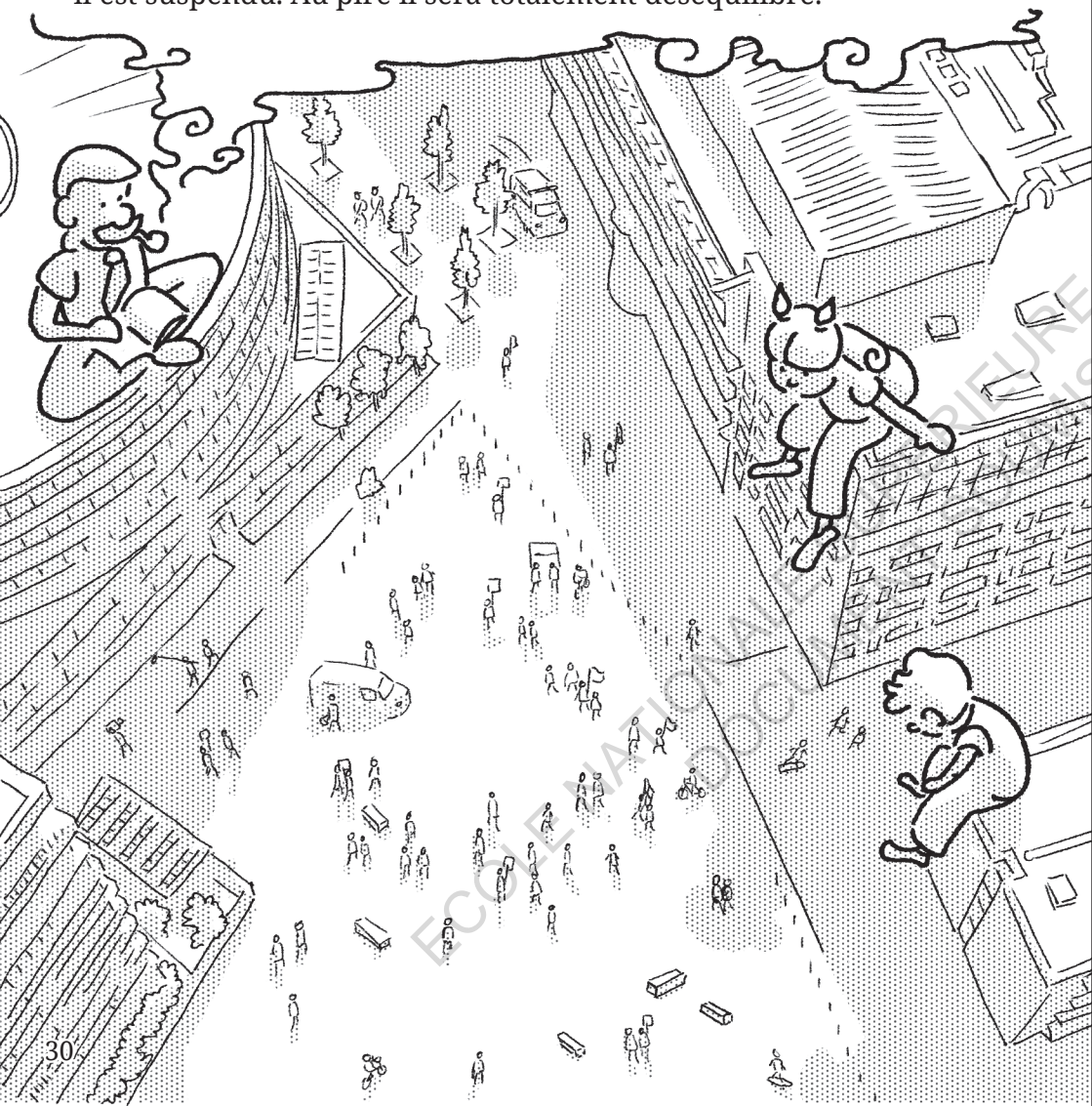
Alors on atteint une définition funeste de la ville, celle où on ne parle que d'une densité d'humains dans un espace délimité mais jamais de son agglomération autour d'intérêts communs. Il y a distinction entre concentration et rassemblement. C'est cet intérêt commun que chaque individu retire de la ville qui fait d'elle un tout cohérent. C'est un va et vient entre l'individu et l'intérêt commun. Ils sont réciproques puisque chacun bénéficie de l'autre. L'individu retire de ses interactions avec le tout de la ville le bonheur simple de l'existence. L'intérêt commun retire de l'individu sa participation nécessaire à la légitimité et au bon fonctionnement de son existence.

La ville sert un intérêt plus grand que l'individu, elle sert l'Homme politique. Les buts qu'elle poursuit transcendent donc aussi l'échelle de la ville. C'est ce que je vous exprimais à travers l'art entre Bordeaux et Nantes. Dans cet exemple, l'art est ce qui transcende la ville, et la manière dont chacune des deux villes se l'approprie est une échelle en dessous de l'art. L'art transcende la ville tout comme l'économie, les transports et tous ces domaines qui permettent de la décrire.

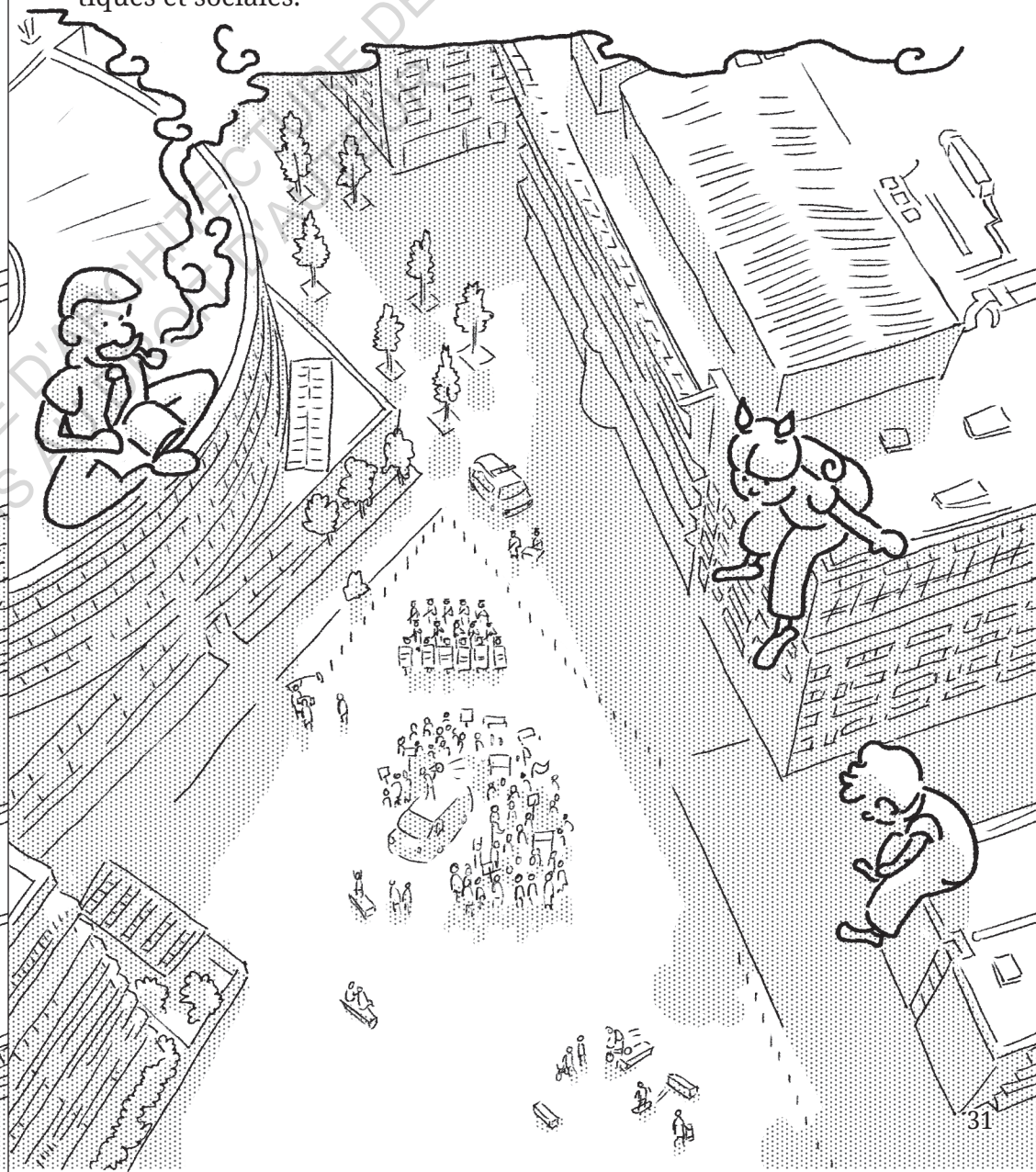
– Si tous ces gens participent à la ville dans l'immense jeu de l'intérêt commun, est-ce que c'est pour autant un acte collectif ? Je veux dire...est-ce qu'ils poursuivent tous le même but ou est-ce que c'est du chaos hétérogène de motivations divergentes que naît une tendance représentative de l'Humain avec un grand H ? Et alors, est-ce que de cet orchestre fou tonne une symphonie que l'on pourrait nommer acte collectif ?



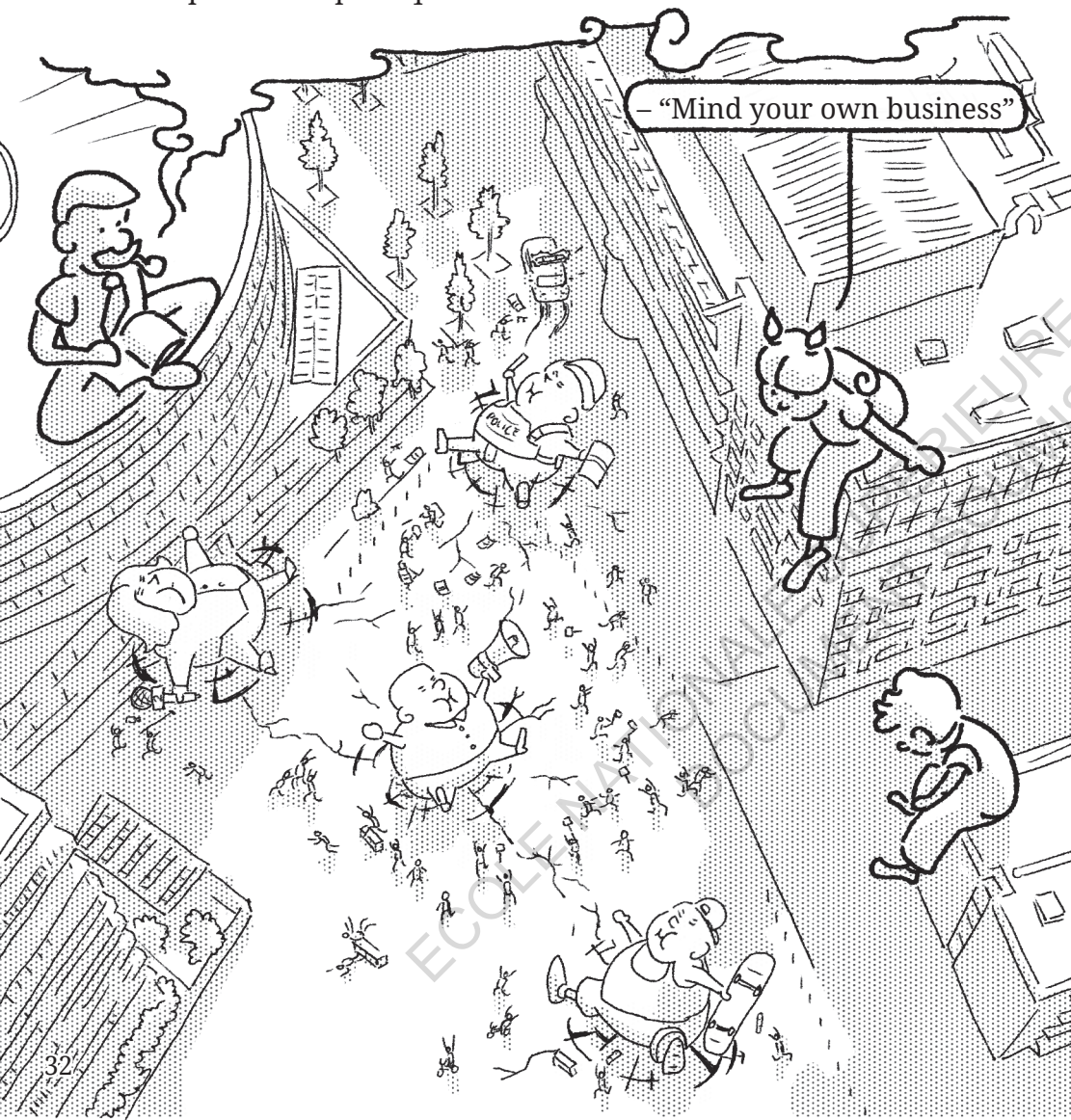
– J'aime cette idée de néguentropie. Elle ne cherche pas à se raccrocher à l'orgueilleux principe du destin. Comme si nous avions tous une raison d'exister qui nous dépasse. Je préfère penser que nous sommes juste des individus avec des instincts et des intérêts et que nous sommes plongés dans le bain de l'univers à notre naissance, que petit à petit on comprend les règles du jeu, qu'on les adopte, les contourne et les viole. Dans ce sens, la ville a un aspect bien plus admirable. On la voit comme un mobile suspendu dans un équilibre précaire où chaque être représente un contre-poids qui peut déstabiliser l'édifice entier. Mais le pendule ne s'effondrera pas pour autant, il est suspendu. Au pire il sera totalement déséquilibré.



– Si la ville est un mobile, alors les formes de coopérations qu'elle accueille sont semblables à ce jeu d'équilibre et de déséquilibre. La ville est le théâtre de constants ajustements. Certaines pièces ou même ensembles de pièces, qui se rapportent à des individus ou des groupes, cherchent à peser plus que d'autres. Dans la réalité, ce débat constant se fait autant dans l'espace physique que dans les dimensions politiques et sociales.



– Mais comme je l’ai dit, sans s’effondrer, ce pendule peut être totalement déséquilibré par certaines pièces. Vous pourrez en parler avec *Urbain*, mais il me semble qu’aujourd’hui ce chaos semble de plus en plus restreint dans ses balancements, comme si trop de poids s’était mis d’un côté et qu’on n’arrivait plus à le contre-balancer, surtout en centre ville tant la parole est monopolisée par des intérêts politiciques comme le sécuritarisme ou l’évolution des normes sociales. La ville a banalisé le désintérêt de l’autre ou du moins l’accord tacite de la non-agression mutuelle. On évite chacun à tout prix l’intrusion de l’un dans l’espace socio-politique de l’autre.



– On crée de l’agglomération en omettant petit à petit le caractère citadin de la condition urbaine. Être citadin ce n’est pas qu’habiter dans la ville, c’est aussi y interagir. Aujourd’hui la ville en tant que finalité se substitue à la figure de berceau socio-politique. On construit la ville pour regrouper les gens dans le seul but de produire. Mais cet impératif de performance inhibe le caractère socio-politique de la ville qui se trouve instrumentalisée par le désir d’efficacité. L’espace public n’est plus conçu avec les mêmes volontés en tête. Par exemple là où le partage de la voirie pouvait désigner autant la rencontre que l’évitement, aujourd’hui on l’aborde par le conflit d’usage !

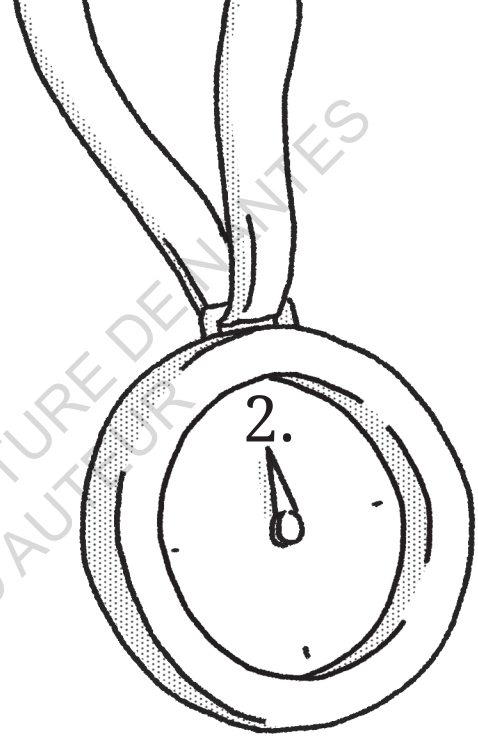


- L'éclatement de la ville en ensembles fonctionnels distincts et séparés va dans le sens d'un éclatement de son fonctionnement général, ne l'observe jamais uniquement par un seul biais isolé ! Si le poids du mondialisme déshumanise les centres urbains et qu'ils sont de plus en plus isolés du local et de plus en plus semblables au global, la mondialisation n'est pas la seule responsable du déclin de la ville !



- Tu crois observer le déclin de la ville, la perte de sa dimension politico-sociale à travers l'aliénation grandissante de l'Homme dans ses modes de fabrique. Tu dois éclairer tes jugements en étudiant la ville ! Ton périple sera semé d'embûches. Tu rencontrera des gens qui t'aideront, d'autres chercheront à te perdre. Tu dois trouver des réponses, mais ne te fourvoies pas ! Je suis persuadé que nous nous reverrons ! A bientôt !





Fragmenter l'urbain détruit
son intégrité.

La ville semble si complexe... Comment *Rêveur* veut-il que je m'en sorte ? Il y a tellement de gens et ils font tellement de choses différentes. Par quel bout je dois le prendre ? Si tous les habitants participent à quelque chose, il doit bien être possible de les regrouper par intérêt.

Dans chaque groupe, il y aurait un ensemble d'acteurs et ensemble ils produiraient des interactions avec d'autres conglomérats. Un peu comme une entreprise produit des richesses sur le marché mondial.

Non mieux ! Pourquoi est-ce que ces groupes seraient forcément fait de gens ? Après tout, est-ce que les tuyaux dans la terre ne sont pas autant acteurs de la ville que ses habitants ? Je pourrais voir la ville comme une somme

de domaines variés qui en décrivent ses facettes tout ensembles. Pas besoin de connaître tous les pans de la ville. Avec ces domaines d'expertise, des spécialistes seront plus pointus sur chacun des sujets et tous ensembles on capitalisera sur nos connaissances pour guérir la ville ! Il me faut des experts !

D'abord des sociologues pour décrire comment les gens occupent la ville. À travers des enquêtes sur le terrain, auprès des gens, ils s'occuperaient de décrire les faits sociaux. *Rêveur* les aimerait bien car ils créeraient tout un tas de mots compliqués pour décrire tout un tas de choses tout aussi complexes. Surtout, comme ils inventeraient toujours des mots, leur domaine pourrait évoluer avec les tendances de la société.

À l'opposé il y aurait les ingénieurs. Ils prendraient des mesures de la ville. Ils consigneraient ses besoins matériels. Et puis ils utiliseraient les outils nécessaires pour décrire précisément les dynamiques qui la sous-tendent. Ils seraient intransigeants avec les données de la réalité. Ils étudieraient les flux qui connectent la ville, autant des transports de gens que de marchandises physiques ou immatérielles comme internet. Ils parleraient aussi de démographie, de dimensionnement, d'environnement et de climat. En gros ils traiteraient toute la question des statistiques et de ses applications.

On aurait les architectes qui travailleraient de concert avec les paysagistes. Eux parleraient de la forme des bâtiments et des paysages urbains. Ils parleront en terme d'usages et de pratiques et projette-

raient leurs idées sur le terrain.

Enfin, au sommet on aurait les urbanistes. C'est eux qui décriraient et planifieraient la ville. Chefs d'orchestre de mes experts, ils synthétiseraient le travail de leurs frères et sœurs pour projeter et comprendre la ville. Ils dessineraient des plans pour définir dans l'espace les fonctions qui occuperaient le sol. Et puis il pourraient écrire et rendre compréhensible les règles qui régissent la ville. C'est véritablement eux qui guérissent la ville parce qu'ils auront le pouvoir de dialoguer directement avec les constructeurs et embrasseront d'un seul regard l'entièreté de l'édifice !

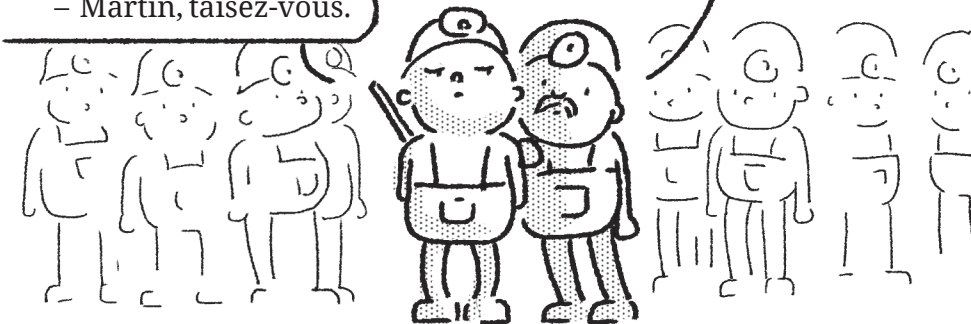
Ça doit être un bon équilibre entre objectivité et subjectivité. D'une part le quantitatif et d'autre part le qualitatif. L'exacte et le pertinent. Même si certains domaines sont subjectifs, il faudra qu'ils s'appuient autant que possible sur des sources inaltérables par l'interprétation. Par exemple, les marqueurs sociaux peuvent être quantifiables. Et inversement, certains domaines éminemment objectifs pourront amener leur résultat à un meilleur degré d'interprétation s'ils s'éman- cipient d'un regard trop terre à terre.

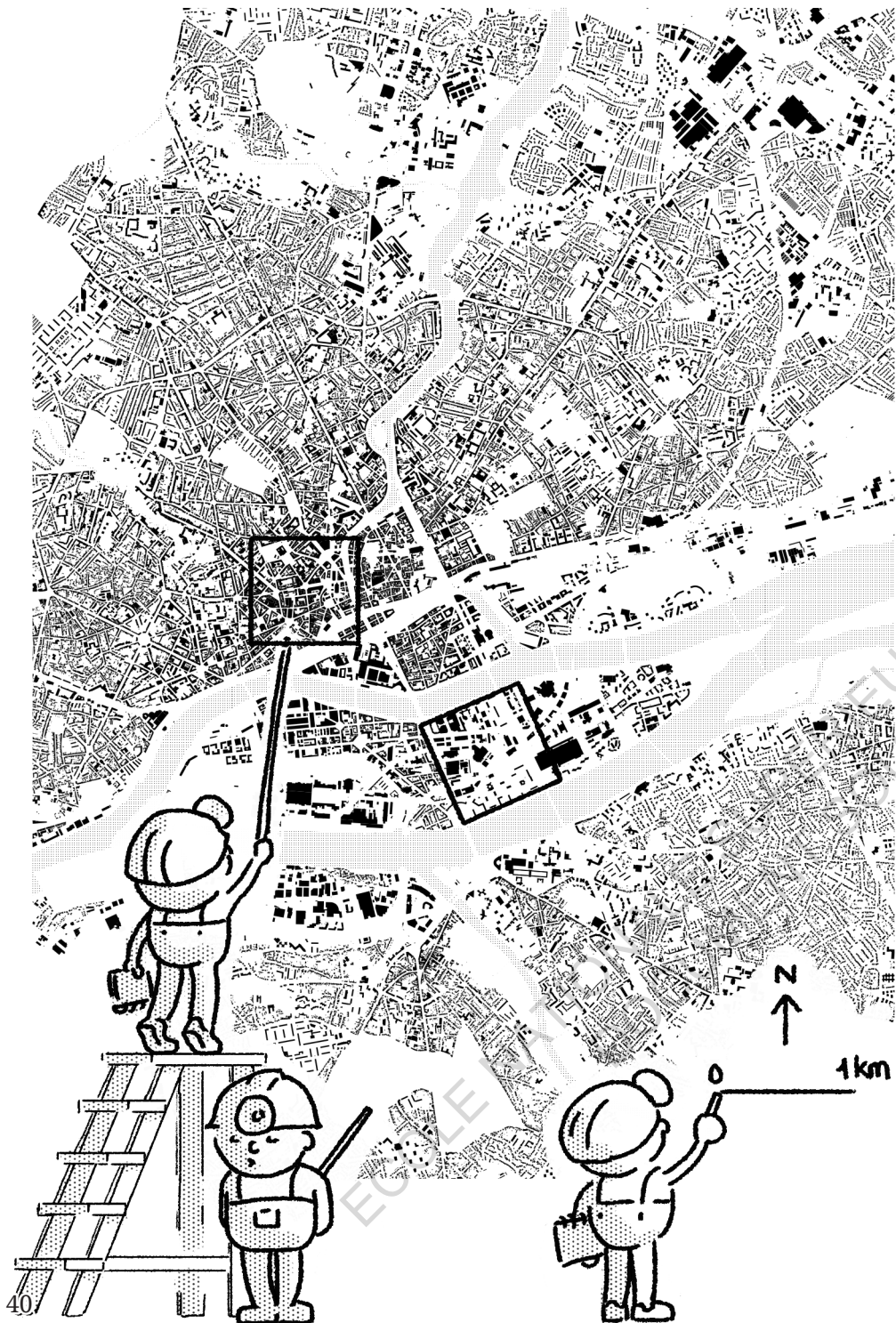
Allez au travail, je vais monter cette équipe !

- Chef, voici nos résultats... Suite au relevé de données de vos équipes nous observons d'importantes disparités entre les sites que nous avons étudiés. Cependant les résultats sont à nuancer. Nous avons préparé une série de cartes résumant chacun des points qui vous intéressera.

- Euh.. chef ? Est-ce qu'on lui dit ? C'est peut-être important non ? Vous savez pour les sociologues, enfin, leur... vous voyez quoi...

- Martin, taisez-vous.



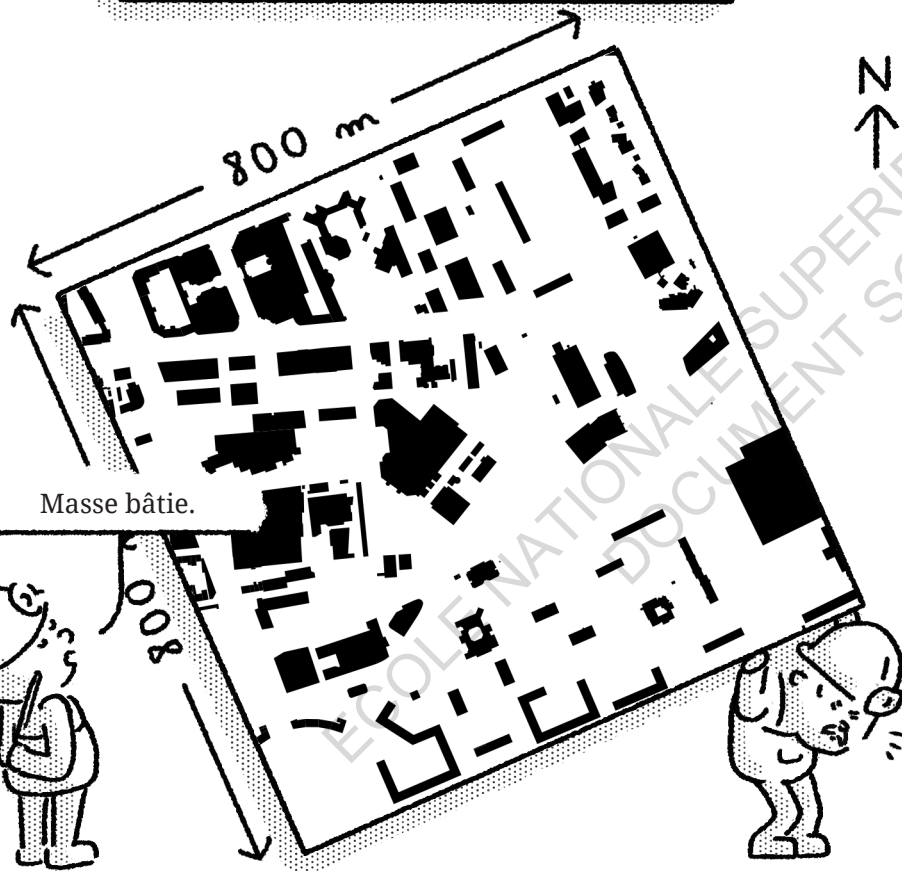
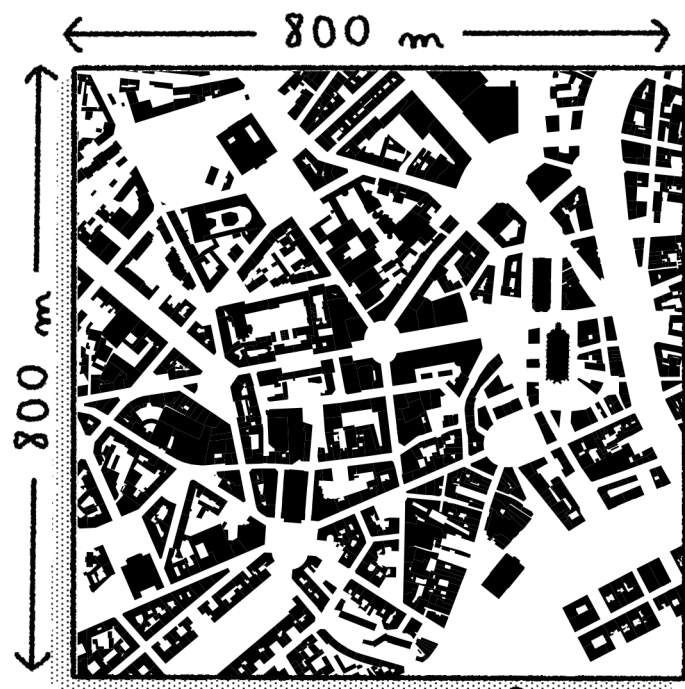


– Tout d’abord, il s’est agi de déterminer les sites d’études. Afin d’obtenir des résultats sur un quelconque péril de la ville, nous avons opté pour une approche comparative. En mettant face à face un extrait urbain ancien ou tout du moins d’origine ancienne, et un extrait plus récent, l’analyse allait nous permettre de statuer sur l’évolution en bien ou en mal de la qualité urbaine. Par tissu ancien nous entendons le tissu dont la morphologie et autant que possible l’aspect architectural sont hérités d’avant la seconde guerre mondiale. L’hyper-centre de Nantes est parfait pour cela. Sur la base de l’ancienne ville moyenneuse, les travaux d’embellissement du XIII^e siècle par Jean-Baptiste Ceineray et Mathurin Crucy sur les percements et la création des places Royale et Graslin, puis plus tard au XIX^e siècle les percements “haussmanniens” définissent le style de la ville que même les immeubles modernes édifiés après les destructions de la seconde guerre mondiale suivent comme précepte. En revanche, l’île de Nantes, suite au départ de ses industries portuaires en 1987, a hérité d’un terrain plus vierge que les politiques de reconstruction se sont réappropriées pour créer un maillage selon le mode de la fin du siècle.

Attention tout de même, chef, point important, l’île de Nantes est un quartier nouveau. Pour une superficie de 4.6 km² il y a une population de 14 206 habitants, ce qui fait que nous obtenons une densité de 3 088 hab./km². À l’inverse, le centre, lui, pour une superficie de 2,42 km² a une population de 27 866 habitants a donc une densité bien supérieure puisqu’elle est de 11 515 hab./km². Naturellement cela va influencer certains résultats mais nous y reviendrons.

Bien ! Les deux sites choisis sont des carrés de 800 mètres de côté, le premier est centré sur la *Place des Volontaires de la Défense Passive* et englobe le *Cours des Cinquante Otages*, *Feydeau*, la *Place Aristide Briand* et jusqu’au *Muséum d’Histoire Naturelle*.

Le deuxième, lui, est lové entre le tramway du *Boulevard des Martyrs Nantais de la Résistance* et le *Boulevard Général de Gaulle*, sur l’*Île de Nantes*.

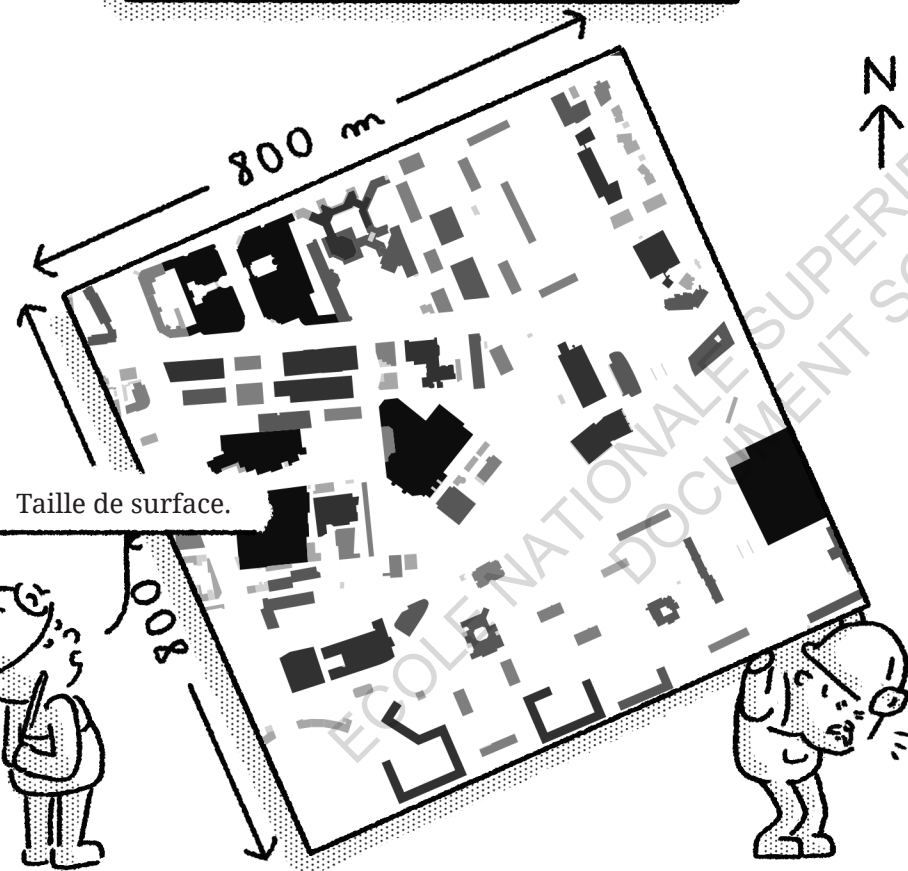
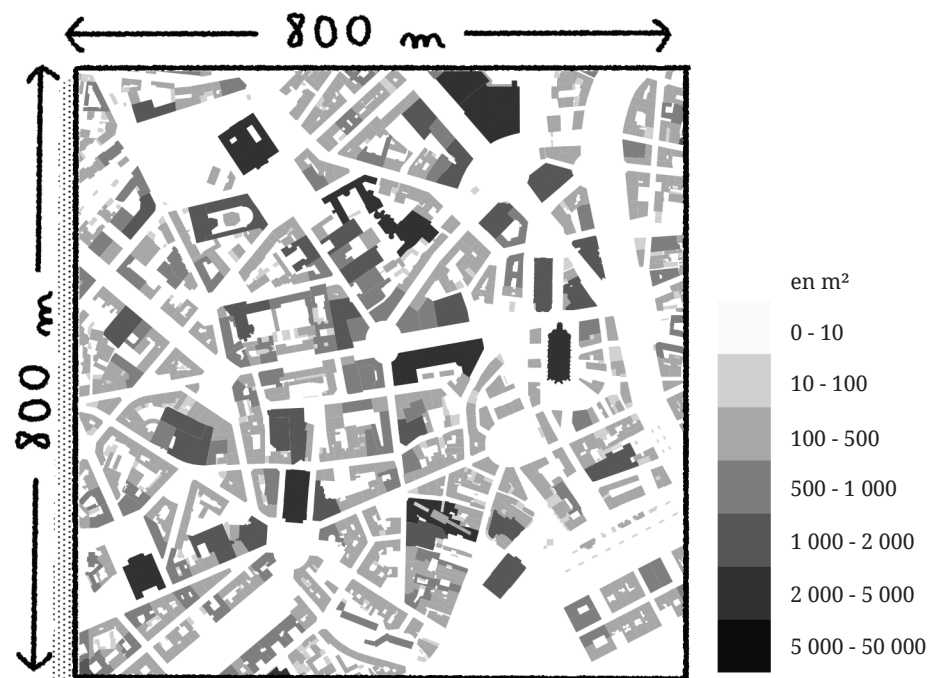


– La première différence notable est bien évidemment leurs morphologies si opposées. Là où le centre historique est une masse percée d'axes rectilignes, l'île de Nantes opère grâce à un archipel de masses séparés. Cela traduit quelque chose de fondamental dans les deux modes de fabriques que l'on observe. Le premier a d'abord construit les immeubles, ils ont grossi au fur et à mesure du temps et par leur assemblage entre eux ont produit la rue. Puis, le tracé des percées haussmanniennes s'est fait à travers cette masse agglomérée pour donner le centre que l'on connaît aujourd'hui. Les réseaux sont donc subordonnés au bâti. À l'inverse, le deuxième a pu tracer les deux entités en même temps. La voirie et le bâti sont égaux l'un de l'autre même si l'on est tenté de subordonner le bâti à la rue au vu de l'immensité blanche qui relie les masses. Dans le premier, le bâti participe à la rue, il y est collé, c'est la façade sur rue. Elle anime la déambulation. Dans le second, le bâti s'inscrit dans un paysage plus vaste et aéré, il est souvent en recul, trônant dans son écrin de parkings ou de végétation.

Ce que nous montre par ailleurs cette comparaison c'est la faible hiérarchie ainsi établie dans l'espace public sur l'île de Nantes. Le centre définit très clairement ses places par des respirations qu'il relie par des perspectives. Mais même le bâti de l'île, parce qu'il est en recul, ne dirige pas le regard hormis dans la partie Nord-Ouest, autour des *Fonderies* où là se dessinent mieux les contours de la perspective. Cependant, du point de vue du piéton, les aménagements publics encadrent les vues grâce aux revêtements, à la végétation ou encore les clôtures, haies et autres séparateurs.

Par ailleurs, les cités jardin au sud de l'île ensèrent des espaces internes qui pourraient s'apparenter à des systèmes de lieux publics. C'est là tout le fort du système urbain moderne, sa capacité à protéger son espace public en deuxième jour, loin des voiries. Il en va de même pour les *Fonderies*.

On poursuit l'hypothèse d'un urbanisme de géants dispersés face à l'image plus organique d'un ensemble de cellules coopérants pour une cohésion générale.

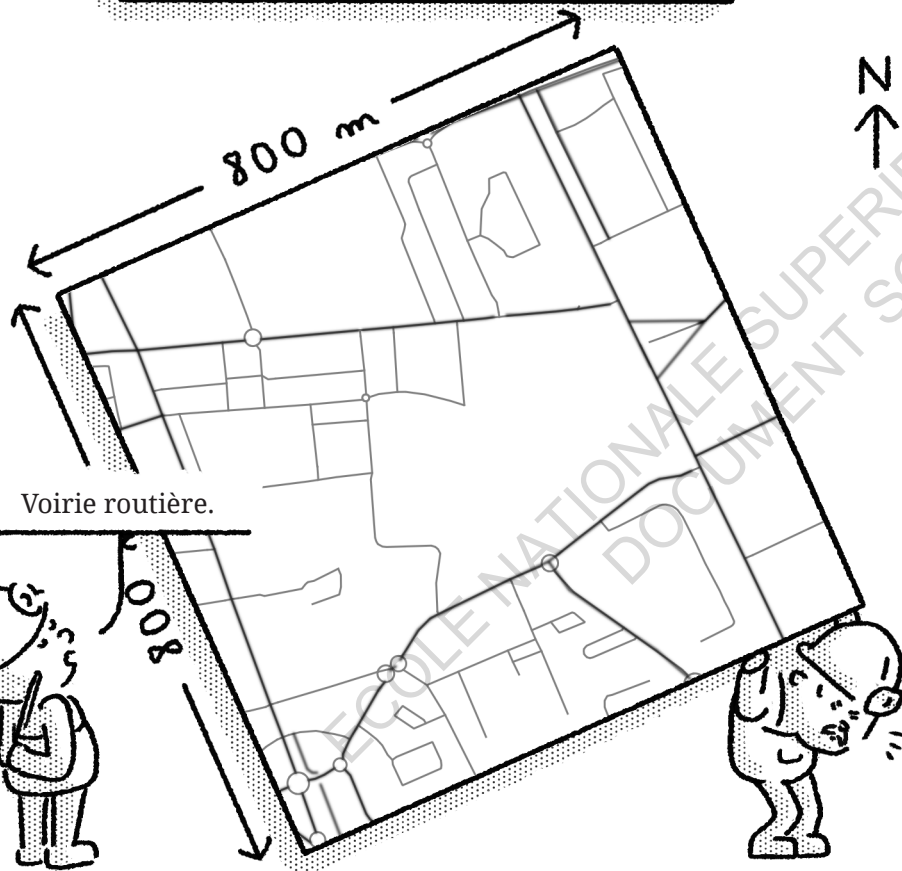
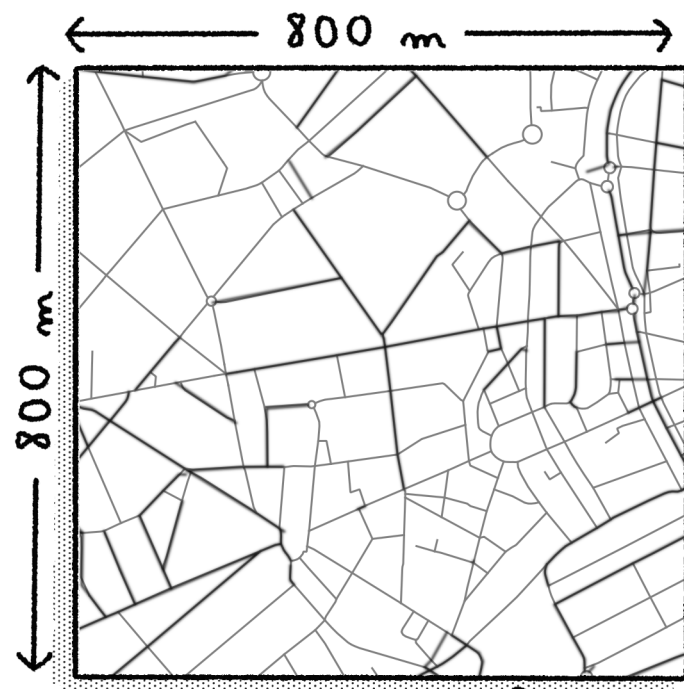


– Sur cette carte, sont réparties en dégradé les tailles de surfaces des entités cadastrales. Cela donne une idée précise du mode de fabrication de la ville, qui étaye l'analyse que nous venons de vous faire. Malgré tout, dans les deux cas pris séparément, il n'y a pas de déséquilibre. Dans son agglomérat comme dans son archipel, les deux sont assez homogènes même s'ils ne partagent pas les mêmes gabarits.

Cette comparaison ne s'arrête cependant pas au plan. En élévation, chaque extrait urbain reste farouchement sur ses acquis. Le centre ancien fait culminer ses immeubles de cinq étages à 23 mètres au maximum tandis que sur l'île, les immeubles sont de tailles bien plus hétérogènes. Au Sud, la cité jardin fait se côtoyer des barres de quatre étages pour 20 mètres avec des tours de dix-sept étages pour plus de 60 mètres. Autour des Fonderies les immeubles sont plus homogènes avec environ huit étages.

Ce paysage concourt à produire une ville qui ne se vit pas du tout de la même manière pour le piéton. Son regard est bien plus libre sur l'île où le vaste espace aérien est dégagé à la vue, vous conviendrez que les avions y sont visibles plus longtemps dans le ciel qu'en centre historique par exemple. Malgré tout cette différence est au final à minimiser. En effet, le bâti est certes plus compact dans le centre historique mais plus haut sur l'île. Au final, le cône de ciel visible n'est pas si différent, son échelle est juste plus étendue : serré et bas versus distendu et haut ; c'est l'intrication des rues du centre historique qui réduit réellement la vue.

Il faut vous mettre en garde malgré tout sur l'usage de ces surfaces comparées. L'extrait de l'île possède encore des équipements qui ne sont pas présents dans le centre historique. Par exemple le *Gymnase Mangin Beaulieu*. Sur le reste, la plupart des services restent similaires, ils ne sont simplement pas présents dans les mêmes proportions, ni avec la même répartition. Le quartier ancien mixe bien plus ses services et usages. Là où les rez-de-chaussée sont pour le commerce, les premiers étages pour les bureaux et enfin les logements au plus loin du bruit de la rue en centre historique, l'île produit quasiment une tour pour chaque fonction.

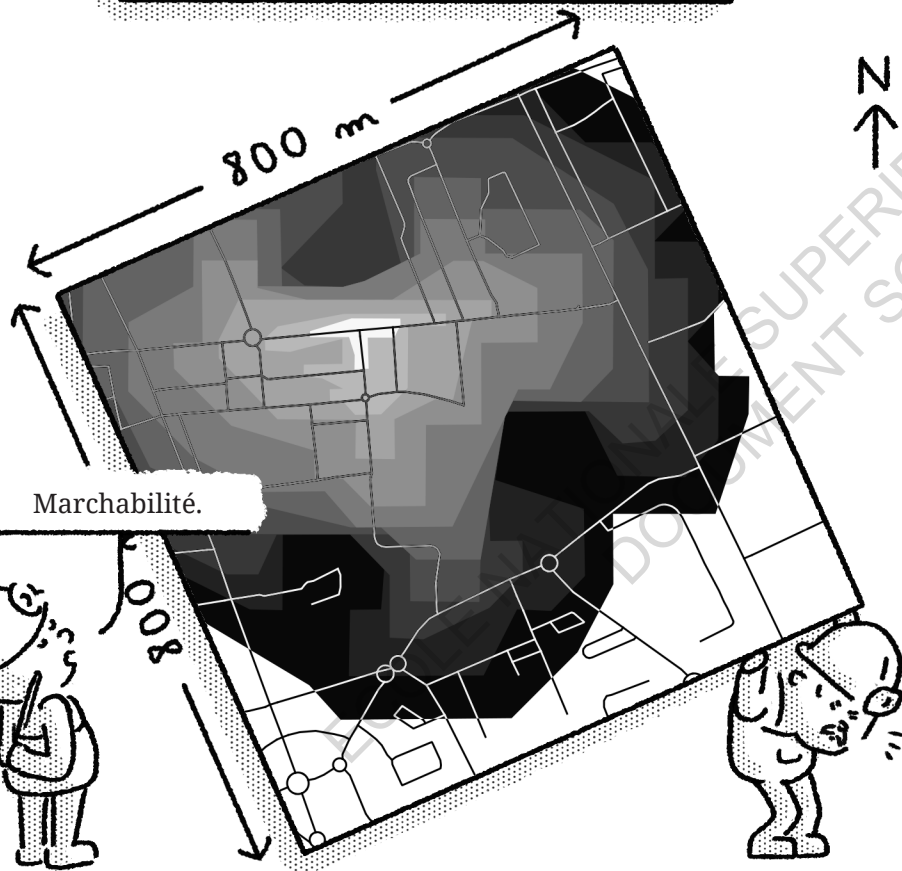
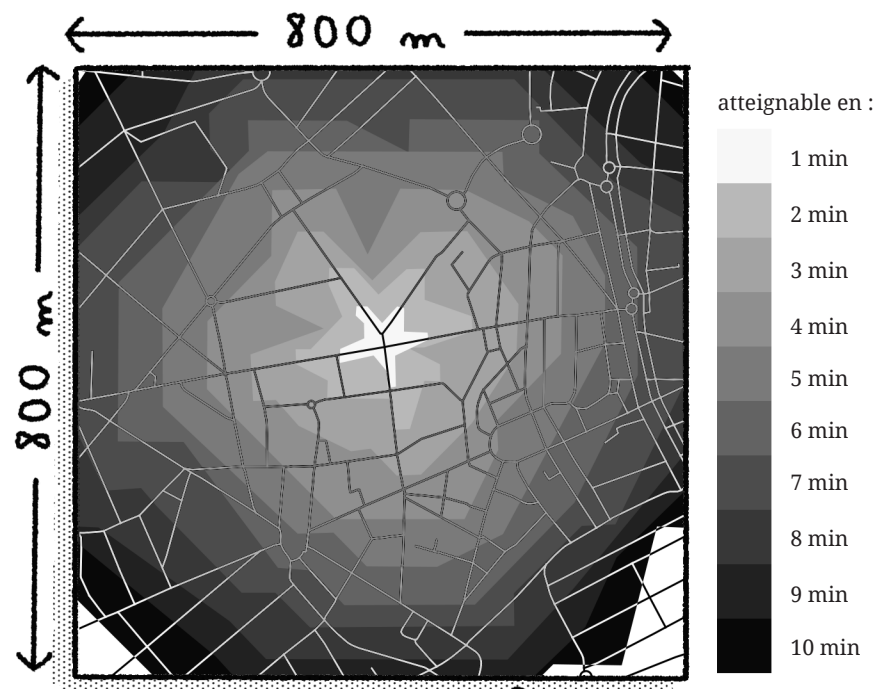


– Cette carte nous permet de faire un constat sur la trame de voiries entre nos deux extraits de ville. La densité du maillage et le nombre d'intersections témoignent des possibilités de déplacements offertes autant aux piétons qu'aux autres véhicules. Dans le centre historique, on observe plus de 300 intersections pour 1 km² là où sur l'île la densité en est d'environ 125 int./km². Ceci indique une claire supériorité en terme d'itinéraires possibles pour le centre historique. Non seulement le nouveau quartier propose moins de linéaire de voirie mais il possède aussi moins d'intersections. Si dans les deux extraits, l'îlot est impénétrable, aux quelques exceptions près des *Passages Pommeraye*, *Passage d'Orléans* et autres, la taille de ceux-ci n'est en rien comparable dans les deux extraits. De plus, sur l'île, centre moderne, l'îlot est impénétrable parce qu'il est grillagé ! C'est une barrière artificielle, contrairement aux immeubles de centre villes qui, eux, participent visuellement à cette frontière. De fait, l'îlot de centre historique est impénétrable parce qu'il est construit, là où celui de centre moderne l'est parce qu'il est privatisé.

Ceci dit, cette extrême simplicité dans le maillage moderne permet une lisibilité dans la déambulation, certes peut-être peu stimulante. Le piéton ne se trouvera jamais perdu dans une *rue Lambert* ou une *place Fernand Soil*. Cela facilite aussi le passage des transports en commun et le placement des services bien que nous y reviendrons.

En trait plus épais, vous pouvez observer les voies, bandes ou pistes cyclables. La densité visible dans le centre historique met en lumière la séparation des vélos et voitures dans les rues à sens unique où une bande cyclable remonte à contre-courant la voie des véhicules motorisés. C'est l'effet néfaste de l'héritage d'un tissu contraint qui a taillé ses rues dans la masse des immeubles en se faisant autant de place que possible mais sans savoir ce que deviendrait plus tard la destination de ces mêmes voiries.

Sur l'île, ce sont de véritables pistes cyclables, à l'écart du trafic, la contrainte n'existant pas puisque ces rues ont été créés dans l'expectative d'un trafic évoluant.



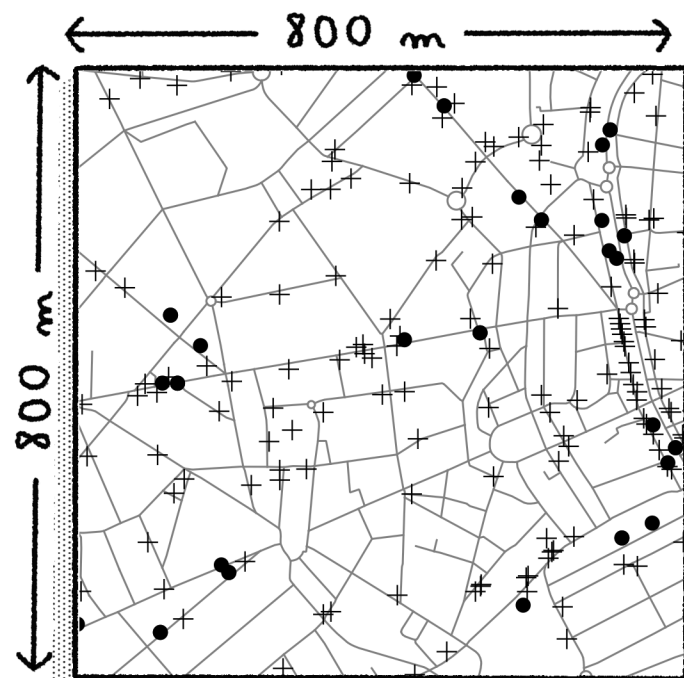
– Avec ces deux isochrones, nous sommes en mesure de synthétiser ce que nous venons de dire. Ces isochrones représentent le territoire qu’un piéton peut atteindre en marchant en un temps donné. Une isochrone est calculée avec un degré de pénétration où la rue, ruelle et le cheminement piéton sont des milieux où la circulation n’est pas ralentie, et où l’îlot est un milieu freinant la progression. C’est un peu comme faire couler un coulis sur une forêt noire. Là où il y a la crème et les copeaux de chocolat, le coulis est ralenti dans sa progression tandis que sur les cerises au sirop il dévale les surfaces.

Ce que l’on peut observer c’est que la densité de voiries et d’intersections permet d’atteindre de bien plus grandes distances et de manière bien plus homogène dans toutes les directions. Si la quantité de services était comparable entre ces deux sites, nous trouverions que la quantité de services atteignables en un temps donné est bien plus grande dans le vieux Nantes que dans le nouveau.

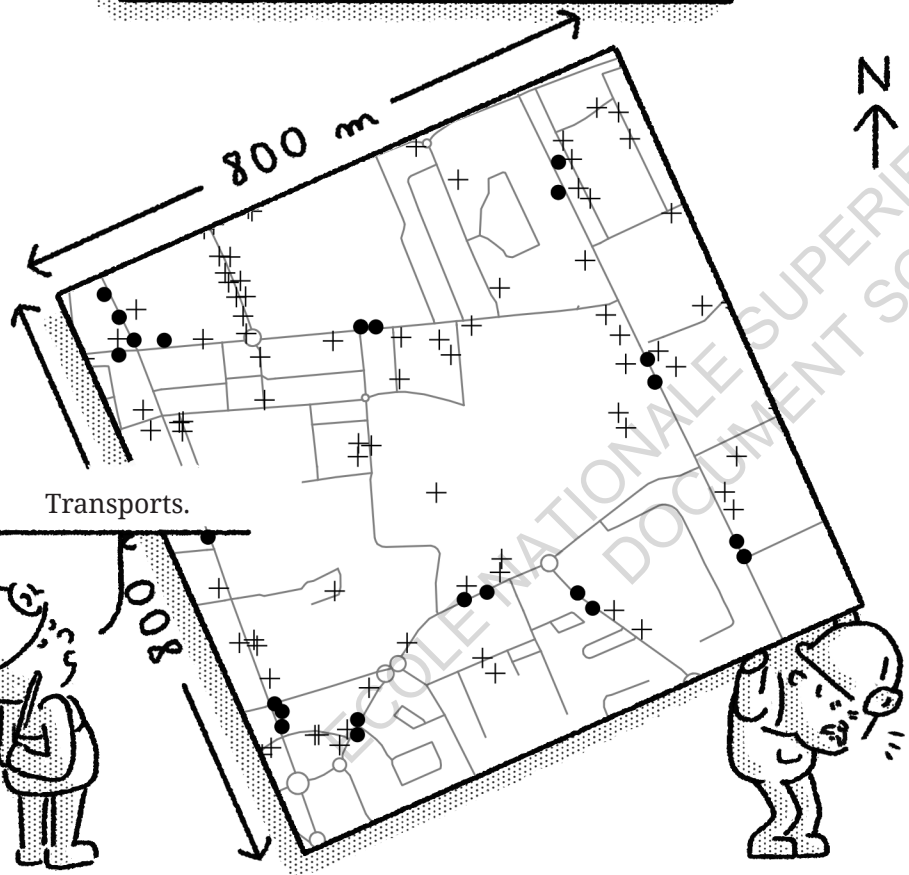
C’est encore plus crucial quand on considère qu’aujourd’hui l’humain n’a pas un *budget kilomètre* mais un *budget temps*. Concrètement, cela veut dire que les gens ne se limitent pas dans la distance qu’ils parcourent pour atteindre des services mais dans le temps qu’il leur faut pour les atteindre. Cherchez à raccourcir le temps de trajet entre un point A et un point B et les gens iront jusqu’au point C. De même, le nombre croissant d’aménagements cyclistes fait que les gens vont plus loin pour des affaires courantes, comme des achats, des sorties ou encore le travail. Pour eux, il est donc plus intéressant de traverser un tissu homogène dans toutes les directions plutôt qu’une trame rapide mais dirigiste.

1:10 000

← Géoportail, Région Pays-de-la-Loire, Préfecture de la région Pays-de-la-Loire, Département de la Loire-Atlantique. 09 janvier 2020



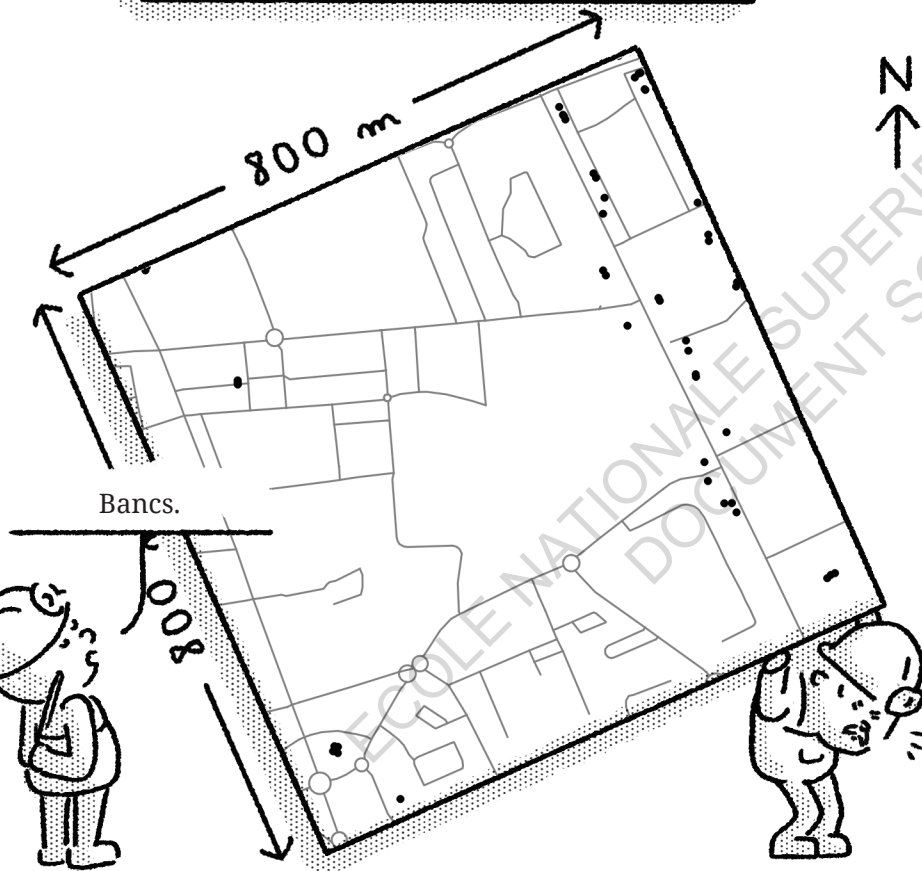
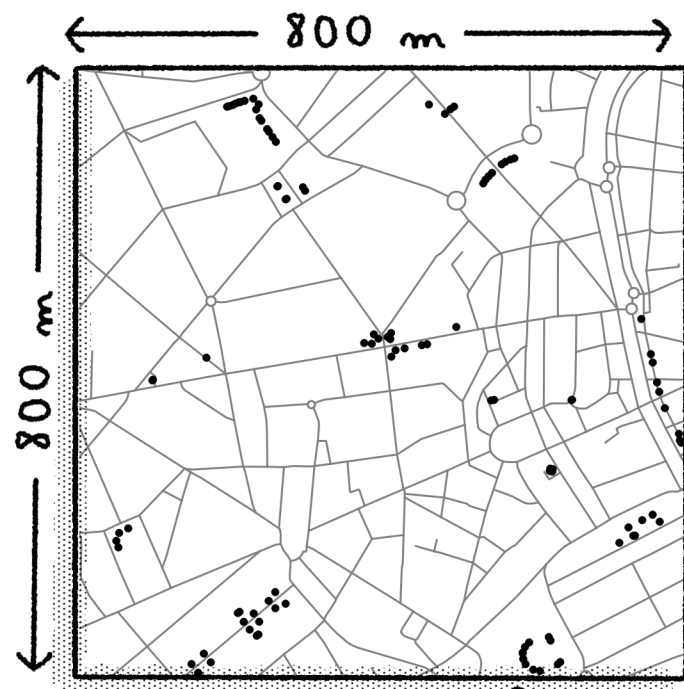
+ Stationnements
vélo
● Arrêt transports
en communs



– Naturellement, les qualités et désavantages que nous décrivons se retrouvent dans la densité de services de transport. Ici, sur cette carte sont superposés les arrêts de tramway, et bus et les stationnements de vélo à la carte des voiries. Et ce que l'on voit assez clairement, c'est la répartition très peu homogène des arrêts de transports communs dans le vieux Nantes. Cela rejoint l'analyse morphologique mais va à l'encontre de l'analyse du maillage. On s'attend à une distribution aussi homogène que l'est le système de voirie, pourtant c'est bien l'île de Nantes qui s'en sort le mieux sur ce paramètre. Les déséquilibres sont faibles et la distribution des arrêts plus régulière. Cela va sans doute dans le sens d'une ville qui a été réfléchi en même temps que ses moyens de transport, une ville qui s'est quasiment construite de zéro.

Par contre, la distribution des stationnements de vélo est à l'image de l'isochrone des deux extraits. Il n'y a pas d'accès dans les vastes îlots donc pas d'accroche vélo non-plus. En revanche le centre historique se prête bien plus à la dissémination de ce genre d'équipement puisque la dispersion des services est bien plus grande. Les stationnements de vélo sont généralement proches des entrées ou accès principaux. C'est pourquoi, vu que sur l'île les services sont séparés dans des bâtiments très espacés les uns des autres, souvent avec un accès unique, ce qui va dans le sens d'un meilleur contrôle des circulations, les accroches vélo n'ont pas de raison d'être distribués aussi régulièrement que dans le centre historique où une rue comporte une multitude de pas de portes.

On est donc face à un tissu historique qui privilégie les circulations douces et les services répartis mais dont c'est sûrement le résultats d'un héritage bâti contraignant et à l'inverse un tissu moderne qui prône l'efficacité d'une trame orthonormée, qui trace des axes autour desquels s'organisent des blocs fonctionnels individualisés dans leur fonctionnement et circulations internes ce qui produit une imperméabilité de très grands îlots.



– Enfin, sur cette dernière cartes sont regroupés les bancs installés par la collectivité dans l'espace public. Cette carte est édifiante pour montrer une chose très simple. Les rues de la ville moderne sont aussi divisées dans leurs usages que sont séparés les destinations des bâtiments. Il n'y a pas de mixité. Ainsi, le *Boulevard Général de Gaulle* et *Boulevard des Martyrs Nantais de la Résistance* possèdent des bancs pour attendre le bus C4 ou le tramway 2 et 3 tandis que les perpendiculaires sont uniquement à destination de la circulation et il est impossible de s'y asseoir. Non visible sur la carte, les bancs sur les deux berges Nord et Sud sont exclusivement tournés vers la Loire pour la contempler. Au contraire, le centre historique est plus généreux et encore une fois plus mixte puisque ses bancs sont présents autant sur les places et les parcs que dans certaines ruelles.

Pour conclure, Monsieur, ces deux extraits nous montrent que très clairement la ville moderne représentée ici par l'île de Nantes est réfléchi dans une séparation totale des enjeux. Si tout a sans doute pu être construit de zéro, cet extrait met en lumière que tout n'a pas été mené de front, ou du moins séparé en services distincts, ce qui ne va pas dans le sens d'une homogénéité et d'un lien entre chaque enjeu. En revanche, en terme d'efficacité des transports, l'île se pose en maîtresse en reposant sur la proximité des accès aux arrêts de tramways et bus. Autrement dit, il est possible de faire efficacement ce qu'il a été prévu de faire mais est bien plus compliqué d'utiliser l'espace public et ses services pour des usages qui n'ont pas été prévus. Au contraire du centre historique, qui, parce qu'il est contraint, mixte, homogène et compact, peut se permettre des services placés plus arbitrairement en raison de son appropriabilité par le visiteur à pied ou en circulation douce.

– Merci beaucoup pour ce travail, chef urbaniste ! Les choses sont plus claires pour moi maintenant !

– Euh... Nous devons malgré tout vous faire part de nos inquiétudes... L'équipe des sociologues a disparu au cours de l'étude... Ceci explique cette surabondance de cartes.

– Hmm. C'est dommage. Je n'arrivais pas à mettre le doigt sur un élément, mais maintenant que vous le dites, c'est vrai que votre analyse, aussi précise soit-elle, manque de diversité. En soit, il me semble qu'elle traite quasiment tous les sujets qui m'intéressent mais l'approche très thématique semble réduire les possibilités de conclusions.

– On ne peut rien vous cacher, monsieur ! À vrai dire, nous sommes soulagés de votre remarque. En effet, il nous est apparu évident à l'issue de cette étude que notre travail manquait de l'aspect organique que sont capables d'apporter les sociologues. Cependant c'est une faculté qui dépasse notre champ de compétences et nous nous en excusons.

Il est évident qu'au regard de cette atlas que nous avons produit pour vous, un détail dérange. Il semblerait que chaque carte représente au final une ville différente des autres. Par exemple la carte des densités bâties semble totalement déconnectée des isochrones correspondantes. Pourtant, nous restons persuadés qu'il existe un lien entre les deux mais nous n'arrivons pas à mettre le doigt dessus.

– Peut-être que ce lien ne repose pas dans une carte justement.

– Que voulez-vous dire par là, monsieur ?

– Et bien, peut-être que chercher à faire le lien entre deux cartes n'a pas de sens non-plus. Pourquoi se limiter à deux cartes ?

– M...Monsieur... c'est à dire qu'au delà nos petits neurones ne parviennent pas à engranger toutes ces informations ! Veuillez nous excuser, nous ne sommes peut-être pas à la hauteur de la tâche !

– Oh non non, ne vous en faites pas, je ne remets pas en cause votre travail ! A vrai dire, je me questionne sur la commande que je vous ai faite...C'est peut-être là qu'il faut chercher les raisons de cette occasion manquée. Vous l'avez dit vous-même et c'est aussi valable pour moi, à partir d'un certains nombres de données en tête on finit par s'embrouiller.

– Oui, on perd un peu le sens de ce qu'on étudie, désolé Monsieur.

– C'est ce que je pensais, mais au final, à vrai dire, cette étude n'a jamais vraiment eu de sens. Nous ne poursuivions pas vraiment de but précis à travers toutes ces cartes. Je crois que j'ai pris le problème à l'envers... Mince alors ! Je vous ai demandé de fouiller la forêt sans préciser quel arbre nous cherchions, du coup vous avez répertorié toutes les essences qui la composent. C'est de ma faute !

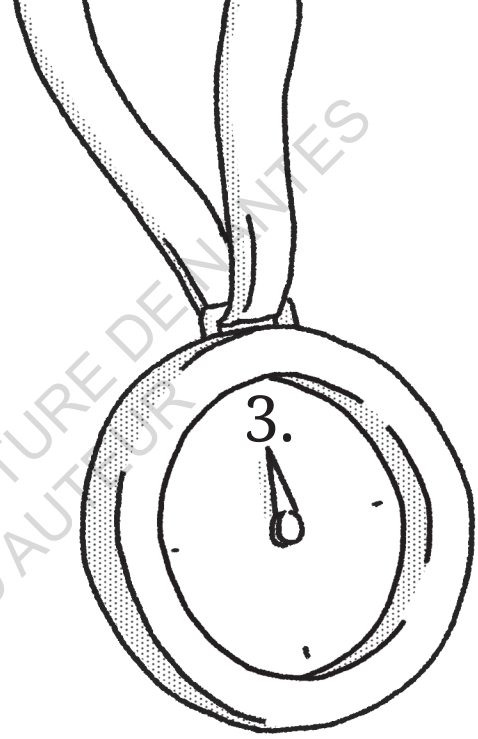
– Ne dites pas ça monsieur, nous sommes tout aussi responsables ! C'est marrant, mais ce n'est pas la première fois que cela nous arrive. Nous avons déjà eu à faire à des commanditaires qui ne savaient pas vraiment ce qu'ils cherchaient mais nous n'avons jamais été capable de mettre le doigt sur le problème et n'avons donc jamais été capable de le résoudre. Grâce à vous je le comprends maintenant ; la ville est complexe et il est d'une part impossible de la traiter tout d'un coup et d'autre part ça n'a pas d'intérêt. C'est une débauche d'efforts qui ne mènent à rien. Nous nous sommes bêtement donnés la mission de décortiquer la ville alors qu'en réalité nous devions nous poser la question des raisons de son éclatement. C'est bien ça ?

– Oui c'est ça ! La finalité de mes recherches n'est pas de savoir ce qu'est la ville et il était naïf de croire qu'en une étude j'aurais cette réponse. Non, mon véritable but c'est de comprendre pourquoi la ville m'échappe, pourquoi est-ce qu'elle s'est fragmentée de la sorte, comme pour se dérober à ma compréhension.

– Au final il semblerait que nous ayons fait exactement ce que vous cherchez à élucider. Nous avons fragmenter la ville pour la comprendre plus aisément, et ce faisant, nous en avons éclater le sens ! Nous avons une réponse, cependant je me demande comment vous pourriez continuer...

– Vos sociologues me seraient sans doute bien utiles pour avoir une nouvelle piste. Il se poseraient sans doute la question pour définir leur approche.

– Oui cependant nous ne savons pas où ils sont...



Le paysage urbain se
déshumanise.

- C'est moi qui les ai mangés...



- Ne crois-tu pas qu'il manque une petite question dans ton exposé ? Où est donc passée la question de l'échelle ? Tes petits employés se sont enfermés dans les cadres qu'ils ont dessinés. Ils ont omis les imbrications qu'ils ont avec l'extérieur. Ils parlent d'extraits urbains, mais au final, ils n'ont pas fait que de zoomer, ils ont surtout isolé les espaces qu'ils étudiaient. Que se passe-t-il lorsque le bus C4 dont ils ont parlé sort de leur zone d'étude ? Après tout, il transporte bien des gens, habitants ou non, depuis et vers le hors-cadre... Mais ce qui me chiffonne plus, jeune freluquet, c'est que tu sembles t'accommoder de l'approche discriminatoire que tes employés ont adoptée. Voistu, je me demande si ce n'est pas parce qu'ils sont limités dans leur réflexion qu'ils ont malgré tout abordé les enjeux de manière séparée. Ah mais oui, leur synthèse est brillante ! Mais elle reste superficielle à mon goût...

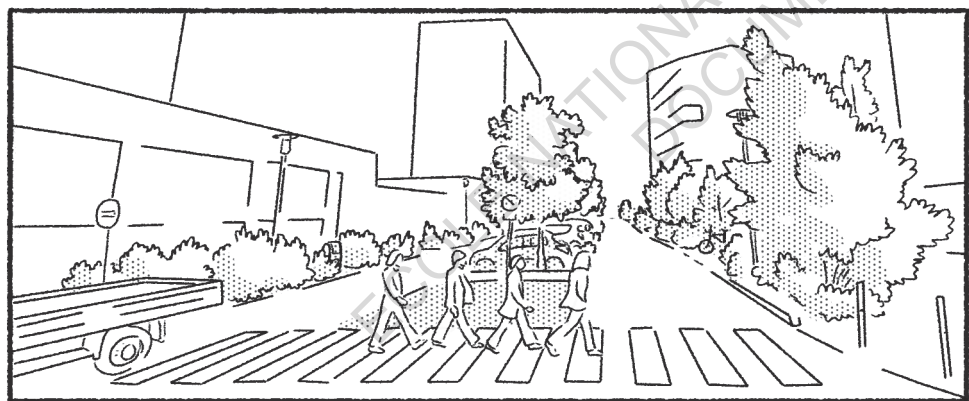
Le problème en acceptant d'observer la ville de manière aussi divisée, c'est que tu admettes que dans son fonctionnement lui-même, la ville est divisible. C'est consentir à croire que l'on peut isoler des parts fonctionnelles, comme les flux ou la morphologie, sans que cela n'entrave ou ne porte préjudice au reste de la machine urbaine. Tu restes persuadé que la ville est une somme hétéroclite de domaines distincts contenus dans un territoire géographique, soit... Je pourrais recevoir ce propos si tu ne cloisonnais pas ces domaines, que tu en éprouvais les relations en eux, et si tu ne verrouillais pas les territoires dans des cadres imperméables. Tu ne devrais d'ailleurs pas te limiter à l'échelle physique, tu dois aussi observer le temps comme une matière plus fluide. Les enjeux qui te concernent ne sont pas circonscrits à des cycles journaliers ni hebdomadaires ou que sais-je, ils transcendent l'espace-temps. Quand tu observes la rue, je suis certain que tu l'imagines oscillant entre une occupation diurne et une occupation nocturne. Mais en aucun cas tu n'en perçois les temporalités bien plus subtiles de la grande guerre des mobilités.

Tu vis à l'époque de la mondialisation, marmouset. La ville d'aujourd'hui a entamé un virage à quatre-vingt-dix degrés lorsque les marchés mondiaux ont pris une place prépondérante dans l'économie des villes. Les problématiques qui la sous-tendent tiennent maintenant plus de l'international que du local. La ville est écartelée entre sa dépendance aux acteurs locaux dans son fonctionnement et la nécessité de jouer un rôle à l'échelle globale pour vivre dignement. Car aujourd'hui, le concept même de ville se trouve à un moment critique de sa définition. Entre problématiques génériques et enjeux

nouveaux, la ville n'est plus tout à fait commerçante puisqu'elle a repoussé une part de son commerce dans les périphéries et que ses commerces de centre ville s'enferment farouchement dans des locaux bien plus "maîtrisés" que l'étaie dans la rue. Les armées de bonnes gens qui viennent en activer les rouages convergent le matin vers le centre puis le soir ils retournent dans leur logement comme des souris qui ont fini de remuer les poubelles et profitent de leur butin en communauté. La ville d'aujourd'hui est à la fois l'antithèse du *Centre Pompidou* de Rogers, Piano et Franchini en ce qu'elle cache ses fonctions non-nobles derrière ses façades et son parfait miroir dans cette manière qu'elle a de repousser ses fonctions vitales en périphérie.

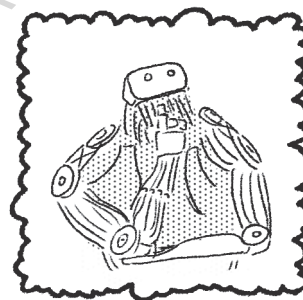
Ce train-train pendulaire qui s'active chaque jour, invariablement, devient de plus en plus déconnecté de l'espace réel. La ville est devenue cette machine que je décris, optimisée, huilée au possible. L'espace public est défini pour des usages spécifiques qui éradiquent toutes les aléatoires. Le clientélisme, car le citadin est maintenant client de la ville, qui domine la fabrique de la ville conduit au fonctionnalisme de la prévision statistique telle que tes petits employés ont pu produire... Mais l'humain n'est pas une petite machine productrice. En tout cas elle ne l'est pas à l'origine. En se heurtant à ses pairs il engendre des interactions. Alors quand l'espace public est consensuel, qu'il fait glisser l'Homme d'un usage à l'autre sans accroc, il appauvrit ses possibilités d'interactions. Seuls les poissons morts nagent dans le sens du courant.

Si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à me suivre... Je vais te montrer comment le paysage urbain est devenu aussi aride qu'un désert de sel. Peut-être me croiras-tu quand tu auras éprouvé à quel point la ville est désincarnée aujourd'hui, sans goût.



– Observe ces rues dans lesquelles tu te trouves. Observe comme tout a été soigneusement cloisonné dans son enclos. Là, sur cinq mètres de large, une bande bien régulière qui alterne entre un mètre cinquante de végétation et cinq autres mètres de parking, puis de nouveau un mètre cinquante de végétation et cinq de parking. Répète le huit fois, laisse un intervalle exempt de véhicule pour laisser la continuité entre deux passages piétons de deux mètres cinquante de large. De part et d'autre, place une voie de circulation de cinq mètres de large puis une bande de végétation de trois mètres de large. C'est dans cette dernière que tu places les stationnements vélo et les poubelles. Tu refermes le tout avec un trottoir de deux mètres de large et tu as une bonne base pour faire ta rue *René Siegfried*, *rue des Français Libres* ou encore *rue Gaëtan Rondeau*.

La ville est artificielle dans ce qu'elle offre aux yeux. Et c'est là le seul sens qu'elle privilégie lorsqu'elle flatte l'ego régulateur de l'Homme en donnant une image parfaitement aseptisée de la nature, comme un impératif d'hygiène appliqué aux organismes vivants qui ne demandent qu'à se disperser pour jouer au jeu de la vie. Aujourd'hui la ville est un paysage artialisé qui privilégie la vue, traite le son comme une nuisance et fait taire les enjeux du toucher et de l'odorat.



Pour le sens du toucher, on pourrait défendre la ville avec cette manie qu'elle a de tapisser de pavés les zones de rencontres ou piétonnes. Il réside là le bénéfice du doute puisque les pavés se signalent autant par la vue que par le ressenti.

Pour le reste il suffit de constater que les seuls sens qui sont considérés dans l'élaboration d'un document d'urbanisme sont la vue et l'ouïe à travers les nuisances. Les règlements d'urbanisme encadrent les notions d'ombrages, de pollutions sonores et visuelles à travers les règles sur le trouble à l'ordre public ou les servitudes et, ce faisant, placent le curseur dans la définition de ce qui heurte ou non l'espace politico-social de la ville. Cependant c'est bien l'ensemble des sens qui vous permettent, vous les petits bipèdes, d'établir une relation avec un lieu. Ainsi, la ville d'aujourd'hui, par son artialisation, a transformé l'image de la ville et non la relation entre l'homme et son environnement.

Bien souvent, cette image qu'elle recherche pour se réinventer est tirée de l'imaginaire idéalisé de son histoire. Seulement elle tend à n'en conserver que son aspect cosmétique qu'elle applique à un plan plus simple, souvent orthogonal qui permet une meilleure rentabilité des parcelles. Or, c'est bien le plan de la ville plutôt que l'aspect de ses rues qui nous ramène au souvenir de son histoire. Vivre une ville historique s'accompagne de modes d'habiter particuliers au lieu, des habitudes et des manières de faire qui ne dépendent pas tant du visuel. La vie fourmillante des rues toulousaines n'a rien à voir avec ses parements de brique mais bien à son entrelacement de ruelles occupées par toutes sortes de magasins et cafés.

Cependant c'est bien l'aspect des rues qui traduit leur occupation. Une rue paraît piétonne en premier lieu grâce à ses aménagements, pas grâce à sa conformation. Lorsque vous prétendez chercher dans l'histoire d'une ville le bon exemple pour la production de l'urbain souhaitable et tendez à réduire au seul sens de la vue, à la seule notion de cosmétique, vous donnez une excuse à la production médiocre des espaces publics sortis du néant, tel un disneyland de la ville. Car il faut se questionner sur l'intérêt de l'historicisme que vous voulez produire. L'histoire que vous allez chercher a-t-elle un intérêt pour les modes de vie contemporains ? Le Nantes industrialo-portuaire de l'île est-il simplement cosmétique où légitime face aux besoins des habitants et visiteurs d'aujourd'hui ? Et quels sens mobilise-t-il ? Le risque à travers la référence appuyée à un passé instrumentalisé est la perte de son sens et par là même l'amoindrissement de la qualité de l'espace qui se fonde sur cet héritage.

Ce passé instrumentalisé conduit d'ailleurs à un appauvrissement des références. En se focalisant sur un champ sémantique restreint, la production urbaine risque le tarissement de ses possibilités. La banalisation de la toponymie en ville en est le parfait témoin. Nombreuses sont les rues dont les noms disparaissent dans les tréfonds de la mémoire car ils sont insignifiants. *Boulevard Victor Hugo, Gustave Roche, De Gaulle*, etc... à dédier les rues à d'illustres personnages ou des fleurs quelconques on reconnaît l'absence de caractères spécifiques propres à celles-ci et on ne soutient pas l'appropriation culturelle des lieux.

– Mais pourquoi avoir mangé mes sociologues ?

– J'ai mangé tes petits bipèdes parce que je n'ai plus rien à me mettre sous la dent dans ces espaces publics où tout le monde glisse d'un usage à l'autre sans accroc. Vois-tu, je me nourris des êtres qui sortent des

sentiers battus, tel le loup du petit chaperon rouge. Mais aujourd'hui, l'espace public semble cacher farouchement la spontanéité d'une vie citadine derrière de longues baies vitrées toute hauteur. La rue n'est occupée que pour des usages consensuels. Même les terrasses de café que vous exhibez pour le bien d'une image dynamique et jeune sont si convenues. Les usages dans l'espace public sont circonscrits à des endroits très spécifiques, telle place pour se reposer, telle autre pour commercer, celle-ci encore pour manifester son mécontentement. Tout cela est consigné en mairie ou en préfecture sur le motif de la préservation de l'intérêt commun, de la sécurité et de l'hygiène et de l'ordre public. Ce qui manque aujourd'hui, c'est cet aspect d'une ville où "l'accent du terroir, la gaucherie paysanne, repoussent soudain au coin de la rue, aussi spontanés, aussi naïfs, qu'une levée de champignons". Je me délecte de ces mets de choix, mais ils se font rares dans les centres modernes...

– Et pourquoi tu penses que tout est consensuel ?

– Parce que tout se veut fonctionnel ! Vous les humains modernes êtes tellement radins de tout que même le nettoyage des trottoirs devient une source de contraintes ! Vos arbres sont rachitiques parce que vous les faites pousser dans un dé à coudre de terre afin qu'ils produisent moins de feuilles ! Lorsqu'il s'agit pour vous d'imaginer les espaces que vous traverserez par le futur vous conservez avec fierté les œillères du fier cheval persuadé de connaître au mieux le pas italien.

Avant que je ne les mange, tes petits sociologues ont hurlé corps et âme ce mot répété, comme prophétique : "aliénation ! aliénation !". Vos sociologues crient à l'agonie de l'espace politico-social mais aucun n'est en mesure d'en voir le fautif ! Non, ils préfèrent me jeter à la face leur honte en m'accusant ! En produisant des lieux sans âme vous avez banalisés dans le paysage urbain les situations où les Hommes se côtoient sans se parler.

– Mais est-ce vraiment du fait de l'aménagement qui y est fait ou du fait d'une activité trop faible ? Au final, cette impression de ville morte apparaît surtout dans les nouveaux quartiers de centre ville, comme la création à Nantes. C'est justement parce que ce sont de nouveaux quartiers que la vie ne s'est pas encore tout à fait accrochée aux aspérités de l'espace public. Il suffit d'observer que les nouveaux quartiers les plus vieux de l'île, rénovation d'après 2000 commencent à diffuser leur animation dans l'espace public. Il faut un temps très long pour que les gens s'approprient l'espace, ils ne l'occupent pas dès le

premier trajet qu'ils font à travers. Alors vous ne croyez pas que vous en faites un peu trop ?

– Peut-être que tu n'as pas tort...

– Puisque tu sais changer d'avis, pourrais-tu recracher mes sociologues ?

– Pas si vite, je veux être sûr de t'avoir convaincu !

– Je vous crois, grand monstre, au moins en partie. Mais je ne vois pas comment on en est arrivé au paysage que vous me décrivez...

– Je n'ai pas toutes les réponses, mais s'il y en a une que je connais, la voici :

La manière dont la ville est produite aujourd'hui est enlisée dans des automatismes décrébrés. La ville est répliquée comme une sauvegarde corrompue qui se duplique en s'altérant. La ville produit de la ville sans en comprendre les fondements. De la même manière que l'architecte dit *produire de l'espace*, l'urbaniste dit qu'il *produit de la ville*. Cette expression sous-entend que l'espace est à construire et qu'il se consomme, qu'il a une valeur nourricière qui peut déperir. Ainsi l'urbaniste en affirmant *fabriquer* la ville se positionne en sauveur de l'urbain. Il soutient lui apporter une qualité jusqu'alors inexistante. Tes petits urbanistes assurent que *l'espace libre*, avant leur intervention ne remplit pas le cahier des charges de la ville contemporaines support de la société. C'est vrai, une friche n'a pas les mêmes qualités qu'un parc, mais il n'y a pas que les friches qu'ils transforment car dans leur orgueil ils s'imposent alors de toujours modifier les espaces qu'ils observent. Comment pourraient-ils laisser vierge des espaces qui n'ont pas de potentiel socio-politique selon eux ?

Cette production quasi industrielle induit de leur part une aliénation de ses usagers. Dans leur démarche de valorisation de l'espace à construire ils s'imposent de prévoir les besoins. Le piéton devient une unité de passage, la section d'une rue alloue des espaces à des flux déshumanisés et ces flux desservent des points d'intérêt réduits à leur dimension statistique. En cherchant à satisfaire chaque finalité spécifique, ils ne font que survoler l'infini des possibles et ferment la porte à des solutions englobantes. Dans cette mesure, la domination de la sphère domestique dans l'approche des phénomènes urbains induit une production de la ville essentiellement liée à des coefficients de logement. Les jolis camemberts qui vous sont chers définissent des proportions de types de logements en fonction des types de ménages, la quantité de services à mobiliser ou encore le type d'espace public à

produire. Ici des jeux pour enfants parce qu'on produit des T4, là des pharmacies pour les vieux dans leur T2.

La ville s'habite avant d'être un espace de circulation entre les modes de vie, certes, mais que ce soit à travers des *héroïsmes* ou des *fonctionnalismes architecturaux* vous produisez du logement standard, avec une répartition tout aussi standard dans l'espace. Comme la recette des gaufres de grand-mère, vous répétez le processus sans le remettre en cause malgré le fait que vous ayez changé de gaufrier. Cette systématisation vous rend incapables de produire de l'espace public parce que vous êtes contraint dans cette vision d'un égalitarisme têtue. Pour contraindre la mixité, vous produisez des normes qui unilatéralisent l'approche de l'égalité.

Quelque soit l'universalité de l'égalité, vous les gnomes vous n'imaginez qu'une seule et unique manière dogmatique de la créer. Vous suivez de grands préceptes pour concevoir vos villes. Tantôt la *mixité*, tantôt la *libre appropriation*. Mais ce dont vous ne vous rendez pas compte c'est que ces grands enjeux que vous vous imposez vous forcent à toujours modifier et produire de l'espace parce que dans votre délire d'égalité vous avez oublié un trait fondamental, la *confiance*. Si vous faisiez confiance à vos pairs, vous comprendriez que les herbes folles s'emparent de tout lieu pour en faire sien. Un espace vide ne le reste pas longtemps. Faites vous confiance pour utiliser les espaces en creux.

Les *délaissés* de l'espace public, comme vous les appelez, ou *lieux de potentialité*, cristallisent toute l'hypocrisie de votre société : regarde comment vous célébrez un espace non pas pour son devenir mais pour ce qu'il est au moment qui précède. Des exemples flagrants sont les projets de friches comme *Transfer* à Nantes. Vous célébrez les derniers instants d'un lieu et non l'accession de celui-ci à un statut différent.

– Peut-être aussi que cette célébration, c'est une sorte de requiem de l'espace physique ?

– Que veux-tu dire par là, poussin ?

– Eh bien, est-ce que ce problème que vous soulevez ne repose pas dans une dimension bien différente ? Est-ce que l'enjeu de l'espace qui s'appauvrit est une cause de l'aliénation de l'espace public ou est-ce que c'est tout bêtement la conséquence d'un usage différent de ce dernier ? Enfin, je veux dire... Est-ce qu'à l'ère du numérique l'espace réel a encore le sens qu'il a pu avoir ? On se pose la ques-

tion du paysage urbain, de comment il semble sombrer dans l'anonymat mais je ne crois pas que la dématérialisation de notre environnement quotidien à travers nos téléphones requiert une présence de l'homme dans la réalité de l'espace public. Au final, la question principale réside peut-être dans ce que devient l'espace réel à l'aune de l'ère numérique.

– Tu sous-entends que l'homme peut se passer de l'espace public parce qu'il se réfugie dans l'internet pour exister ?

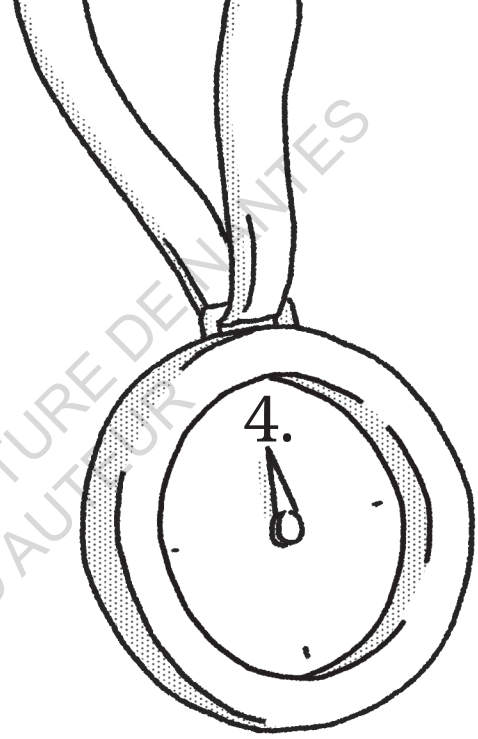
– Non, pas vraiment. Je pose juste la question de savoir si aujourd'hui, l'environnement que l'on traverse physiquement chaque jour ne s'est pas trop éloigné de l'espace dématérialisé au point que les deux se dissocient ? Je pose la question de l'usage de l'espace public. Peut-être que les enjeux de l'espace public que tu pointes, le lieu de souvenir, l'environnement politique ou encore le lieu d'expérimentation ont simplement migré dans l'espace public dématérialisé que représentent internet et les réseaux sociaux. Et leur némésis, le lieu stérile, l'égalitarisme politicicide et le sécuritarisme ont comblé le vide à la manière d'une porte que l'on pousse trop loin car plus personne ne la retient derrière.

Au final, avec l'immatériel, j'ai l'impression qu'on a vu se démocratiser l'idée de l'accès à la chose. On n'altère plus vraiment ce que l'on touche puisqu'un code informatique n'est pas sujet à l'usure. Si tu fais l'analogie entre internet et l'espace public, alors internet est une place sur laquelle on ne se rend même pas mais où on interagit malgré tout. Foules le pavé, commandes une boisson et bois la, prends le bus, le vélo, toutes ces actions procèdent d'un échange de matière que tu altères. Le pavé s'enfoncé, se noircit du caoutchouc de tes semelles, le grain torréfié transformé en boisson chaude est digéré, ton ticket de bus est maintenant entaché d'un numéro de compostage, ton vélo prenait une place de stationnement avant d'être utilisé... Mais tout cela n'arrive pas sur internet car le café lui-même t'est inaccessible, tu navigues entre les pages sans y laisser de trace, tu peux bien faire F12 pour modifier le code mais cela n'agira qu'à ton échelle, sur ton écran. Car tout le principe de l'immatériel c'est que tu ne jouis que de la substance d'une expérience. Tu n'as pas accès à son processus. Tu n'as qu'une licence d'accès. Le code reste le même après toi alors que l'espace réel, lui, se souviendra de ton passage, car tu l'as possédé l'espace d'un instant.

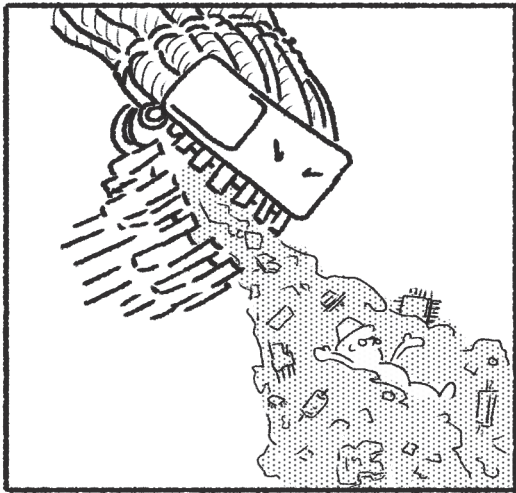
– Tu ne cesses de m'étonner petit bipède. Mais je crois que je comprends où tu veux en venir. Tu vas me dire que peut-être qu'au-

jourd'hui l'espace public que tu qualifierais de réel n'a peut-être pas besoin de ce que je lui trouve d'absent. Que l'espace public pourrait revenir humblement à une fonction pure, que sa définition peut revenir aux bases fondamentales de l'usage utilitaire que l'on en a. Pourtant tu sembles te fourvoyer en simplifiant ta réponse sur ce point. Il y a deux choses qui me paraissent problématiques dans ton discours. Premièrement, descends dans la rue et vois combien de gens sont là simplement pour profiter du lieux. Tu te rendras compte que tes pairs bipèdes sont fondamentalement attachés à ce besoin de proximité physique et nous ne manquons pas d'exemple dans l'actualité pour le prouver. Le lien social ne peut se passer de la proximité physique. Réduire la rue à la simple action de se déplacer procède d'un discours selon moi bien plus dangereux encore. D'où mon deuxième point. Si tu considères l'espace public uniquement dans sa dimension utilitariste, alors tu justifies le discours de sa privatisation ou du moins de l'avènement en service de toutes ses dimensions autres qu'utilitaires. Ton discours témoigne de l'ère dans laquelle tu grandis. Le numérique et ses modes d'usages associés que tu me décries ont transformés ton approche de l'espace public. Il doit te paraître naturel que tout nécessite contrepartie, puisque même pour un service gratuit tu citeras l'adage "si c'est gratuit, c'est toi le produit". Alors ce qui m'effraie c'est qu'il doit être tellement facile pour toi de te résigner à admettre que l'accès à l'espace public réel et les usages que tu en as, attendent en toute bonne foi le dédommagement en retour de l'érosion de ton action sur lui. Je reste persuadé que la ville a des fonctions bien trop élevées pour être marchandables.

Mais bon, si tu persistes à croire que l'espace public est réduit à une dimension utilitaire alors je n'ai plus d'autre possibilité que de placer mes espoirs sur tes petits sociologues. Je ne peux pas les inciter à argumenter dans mon sens, ils doivent bien trop me craindre pour que le message te paraisse authentique, même sorti de leur bouche. J'en suis réduit à espérer naïvement qu'ils auront les bons mots. Alors tiens, je te les laisse. De toute façon ils n'ont pas bon goût. Adieu lutin.



Il y a différentes formes de
citadins.



– Ha chef, on a bien cru y rester ! Quelle puanteur là-dedans ! Nous étions tout juste sur le point de rendre nos résultats au chef urbaniste...

– Et quels sont-ils, ces résultats ?

– Eh bien, pour cette étude, en tant que sociologues, nous avons commencé par nous questionner sur le citadin. Puisque c'est lui qui occupe la ville il s'agissait là de définir son identité. Et la chose fut complexe. En effet, Lorsqu'il convient de définir celui que l'on étudie il faut aussi se demander pourquoi on l'étudie. Dans notre cas, la commande qui est faite nous intime d'aborder le citadin comme celui qui vit dans la ville tous les jours et que l'on peut approcher de l'image la plus englobante du citadin. Autrement dit, on parle d'un archétype. Mais ce faisant, nous nous sommes heurtés à plusieurs problématiques. La première est qu'un seul archétype n'est pas possible. Ce serait réducteur et à trop généraliser on perd l'essence de l'analyse. Nous avons peur de ne gratter que la surface. La deuxième problématique est qu'en créant des archétypes, nous présupposons aussi des finalités. Voyez-vous, le chercheur n'a pas pour vocation de prouver que son hypothèse est vraie, il cherche simplement à la valider ou l'invalider. Toute la subtilité repose dans le fait d'accueillir la conclusion et non de chercher à l'obtenir. Pourquoi est-ce si important ? Tout simplement parce qu'en cherchant à obtenir un résultat pour satisfaire une hypothèse on est tenté de biaiser l'expérience pour la faire pencher en notre faveur. Dans le domaine des sciences sociales c'est quelque chose d'autant plus crucial que l'étude sociologique est sujette à la subjectivité.

Alors nous sommes repartis du sujet de l'étude. Il nous semble, cher monsieur, que vous tentez de définir quelles sont les causes de l'éclatement de la ville et surtout si éclatement il y a !

– Eh bien quand même ! Je l'ai bien vue se fragmenter sous mes yeux y a pas plus tard qu'il y a trente-six pages !

– Certes... Toujours est-il que nous sommes repartis de votre hypothèse et nous est apparus la nécessité de situer notre étude dans le rapport entretenu entre le citadin et l'espace socio-politique qu'il habite. En effet, notre étude n'avait de sens que dans l'approche des formes d'exercice dont le citadin use dans son rapport à la ville en tant que concept. Cela veut bien dire ce que cela veut dire, nous ne sommes pas allés compter les déchets dans l'espace public pour savoir comment ils sont utilisés. Nous n'avons pas fait de plan habité pour

établir que tel anonyme préférerait tel banc plutôt qu'un autre et de sauter directement à une conclusion générale.

Non, nous nous sommes plutôt attelés à la tâche de comprendre la place du citoyen dans l'espace socio-politique qu'est la ville, sa dimension immatérielle.

Un motif récurrent est revenu, le citoyen n'est pas au centre de la ville. Il la constitue mais toujours dans un rapport unilatéral. Il participe à son émulsion générale tout en n'étant qu'une infime particule dans le Tout.

Par là nous voulons dire que le citoyen peut être perçu comme un usager. Alors sa *fonction*, si l'on peut dire, est de donner le change à l'aménageur. On tombe sur une définition intéressante où le citoyen usager trouve une raison d'être seulement dans le fait qu'il *habite* l'espace. On lui attache des habitudes, des parcours, une réalité, une véritable fonction physique. C'est pour lui que l'on construit l'espace public. Le citoyen usager sert uniquement à remplir le cahier des charges du corps politique qui fabrique la ville. C'est en ça que l'on peut dire que l'usager entretient une relation à sens unique avec *la Ville*.

– Qu'est-ce que vous entendez par "*la Ville*" ?

– *La Ville* est au citoyen ce qu'est le lobby du béton pour l'entreprise BTP, le marché de l'art pour l'artiste. C'est une tendance, un monde intangible mais souverain. *La Ville* c'est ce que votre ami, *Rêveur*, vous décrivait par l'analogie du mobile suspendu. C'est cette entité formée par le tout, comme un corail, un ensemble de petits organismes qui, pris à part, sont exempts de tout génie mais qui, tous ensemble, font surgir la fulgurance de leur intelligence par l'organisation collective. C'est le milieu dans lequel évoluent les usagers, ils participent mais inconsciemment. Le citoyen pris comme un usager est vraiment cet organisme coral-

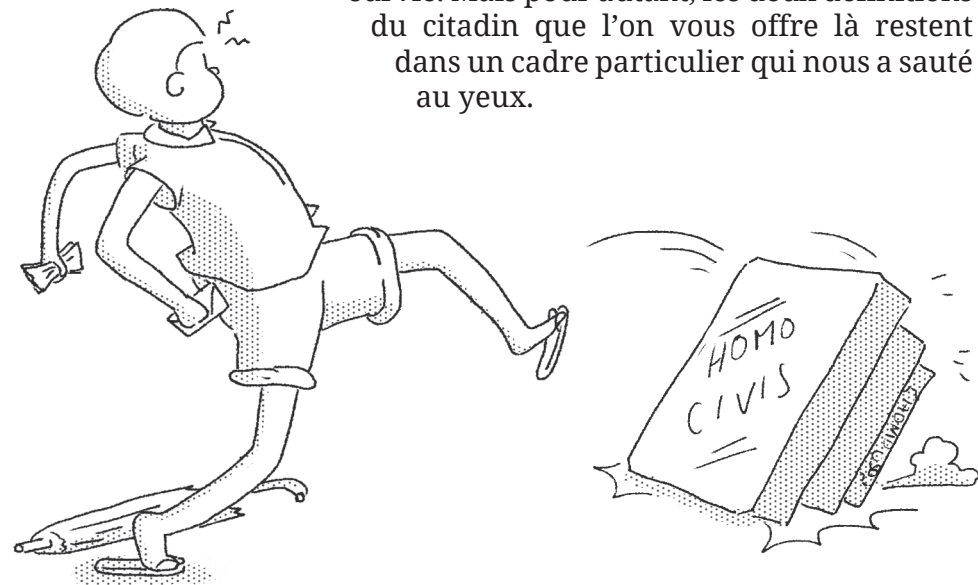


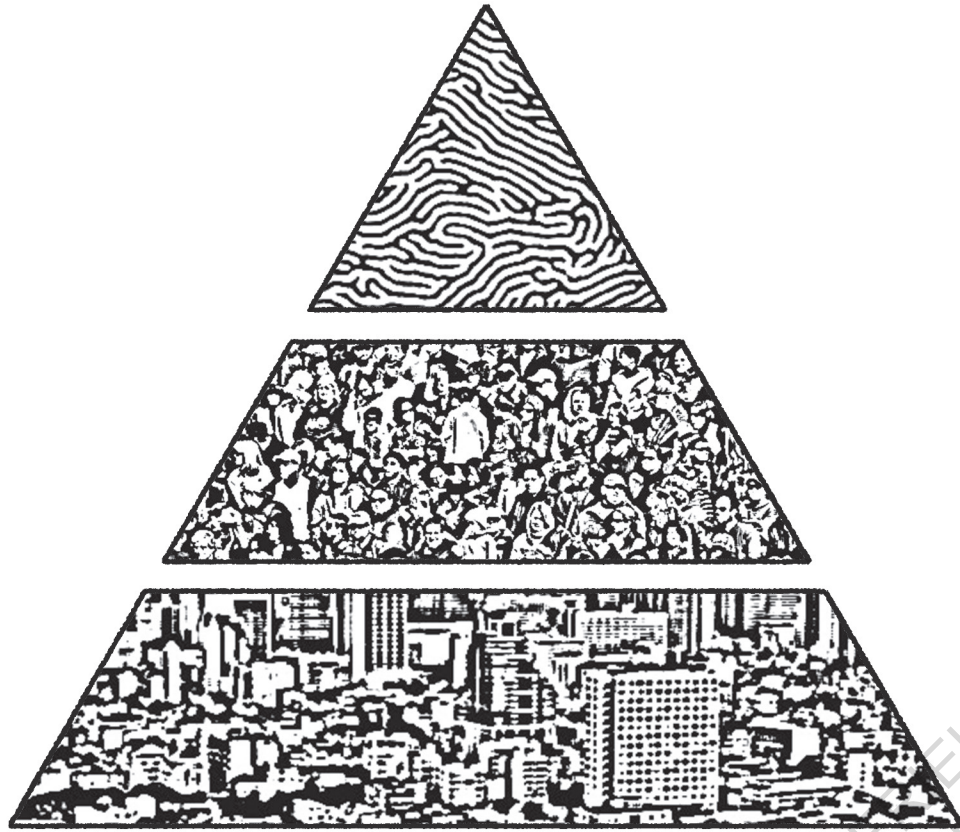
lien pris seul, il n'a pas la qualité ni l'inventivité ni la conscience du groupe. Il sert *la Ville* mais ne la transforme pas à dessein.

Son évolution est le citoyen citoyen. Lui, au contraire est rattaché à un dessein. Engagé ou simplement acteur, il se rapporte à une fonction immatérielle. L'aspect utilitaire de la ville passe au second plan. Ses habitudes sont secondaires, ce qui compte c'est qu'il fait de la ville non-pas un espace de service mais un espace d'échange. Ses usages revêtent un aspect politisé. Il revendique une représentation politique et c'est pour cela qu'on lui attache un *droit à la ville*. Le citoyen pris dans cet assertion expose un enjeu bien plus intéressant car moins utilitariste. Il n'est pas l'individu dont découle le cahier des charges des usages possibles à satisfaire. Le citoyen n'offre pas des usages à interpréter mais formule des actes à débattre.

Construire la ville pour le citoyen ne présente donc pas du tout les mêmes enjeux que pour l'usager. Il lui faut un terrain fertile dans lequel évoluer. Il n'est pas la chimère sur laquelle on projette les fantasmes de l'aménagement promoteur. Vous savez, ces projets au grand ciel trop bleu, peuplés de l'éventail typologique de la diversité policée, attaché case, poussettes, octogénaires et minorités ?

Le citoyen tient donc plus du bourdon que du corail. Il butine avec ses pairs mais ne leur est pas redevable de sa survie. Mais pour autant, les deux définitions du citoyen que l'on vous offre là restent dans un cadre particulier qui nous a sauté au yeux.





Le citoyen est soumis à son milieu pour la simple et bonne raison que quelque soit l'approche qu'on en a, il s'avère invariable que l'on construit *pour* le citoyen. Le citoyen est la finalité de la fabrique de la ville. On peut représenter cela sous la forme d'une pyramide avec à la base la ville, l'espace physique que le citoyen occupe, au dessus se trouve le citoyen, usager ou citoyen, et finalement à la pointe il y a *la Ville*, le milieu socio-politique auquel le citoyen participe. Chaque étage est dépendant de celui du dessous mais en est aussi le maître. Il y a donc un cloisonnement de chaque niveau adossé à la connaissance du niveau d'au-dessus. Cela crée un éloignement entre chaque entité.

Cette distance provoque ce qu'on appelle le syndrome holistique. C'est un syndrome décrit par la sociologie pour évoquer la perception que tout est lié mais hors de la maîtrise de chacun. C'est une sorte de peur conspirationniste que l'on peut ressentir, comme l'impression

qu'à tout moment une caméra va apparaître derrière le miroir pour nous révéler que tout ce temps nous étions dans le Truman Show, que l'on fait partie d'une vaste mascarade dont les créateurs sont inaccessibles mais nous observent, omniscients.

Cependant, ce syndrome décrit en 1998 par Isaac Joseph semble aujourd'hui avoir atteint les consciences. Il semblerait, à travers les tendances actuelles de la fabrique de la ville, que l'on marque un retour vers une réflexion de la ville à l'échelle de l'Homme. Lefebvre serait assez critique puisqu'il désignerait ironiquement ce mouvement d'un urbanisme des hommes de bonne volonté. Autrement dit, il y a un gros sous-entendu sur l'hypocrisie de la démarche. On semble avoir aujourd'hui la nostalgie de la ville des interactions. Une sorte de mélancolie d'un passé idéalisé à tort. On insiste sur l'échelle de l'homme sans se rendre compte qu'elle a changée avec les enjeux contemporains. On tente de tirer à nouveau la corde sensible de l'esthétique agraire de la ville, le quartier comme village, la communauté citadine, la ville comme cité. On fait appel à l'héritage paysan de la ville, centre névralgique du commerce et des échanges de la campagne alentour. Mais ce faisant on perd de vue que cette échelle que l'on brandit n'a plus rien d'actuel. Elle est plutôt assez archaïque, considérant la globalisation actuelle. Pourtant la finalité est louable. Renouer avec le territoire local est souhaitable face au repli national que l'on observe à chaque événement qui ébranle les règles de la compétition globale. Le moindre remous et chaque frontière se ferme. L'Homme n'est pas prêt pour vivre en harmonie avec ses pairs qui agitent un drapeau différent. C'est d'ailleurs sans doute une raison de ce retour à la mal définie "échelle de l'Homme".

Cependant nous attribuons plutôt ce retour à l'échelle de l'Homme à la critique croissante de la désincarnation de l'environnement que l'on côtoie chacun chaque jour. Le tout numérique et tout dématérialisé souligne de plus en plus l'absence d'interactions vitales pour l'humain socio-politique.

– J'ai entendu l'expression "proximité spatiale mais distance sociale" à propos des cités urbaines, vous pensez qu'on peut critiquer les modes d'interactions d'aujourd'hui pour leur 'proximité digitale mais distance sociale' ?

– Oui en quelque sorte. On ne peut pas réduire l'échange à une image animée accompagnée d'une bande sonore. Cette société contemporaine fait l'apologie de la vidéo et du son. Ce sont les seuls sens que les terminaux numériques peuvent proposer à tout un chacun. Il existe



bien des gants haptiques, des émetteurs d'odeurs, mais on parle de produits de niche, contrairement aux écrans et haut-parleurs qui se sont démocratisés.

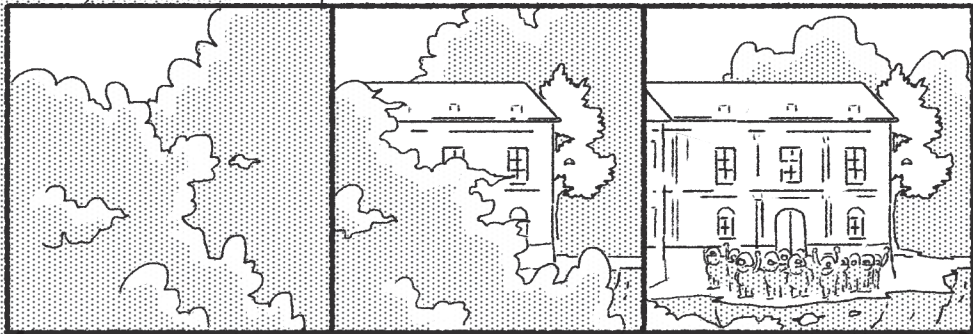
Pourtant, cette dégradation dans la qualité des interactions n'a pas freiné le mouvement. Au contraire, l'opportunité de rentabiliser le *temps creux*, le temps que l'on passe sans occupation comme dans les transports par exemple, pour interagir avec nos proches ou moins proches sur les réseaux sociaux a au contraire accéléré l'adoption du social dématérialisé. Ainsi la question de communauté s'effrite en même temps que le voisinage se délite au profit du social à distance.

La téléphonie et les messageries instantanées font que le manque de lien social dans ce temps creux, jadis comblé par les discussions d'usages avec les voisins de paliers, le boulanger et le bibliothécaire, sont aujourd'hui de nouveau à disposition de la sociabilité avec les proches. Le voisinage perd son sens à mesure que l'individu déplace le lieu de ses sociabilités dans l'espace immatériel des réseaux de communication. Les voisinages deviennent génériques puisque rien n'est là pour en cultiver les identités comme vous avez du le voir avec l'équipe d'urbanistes. La notion de voisinage s'effrite en même temps que ses attributs physiques et sociaux.

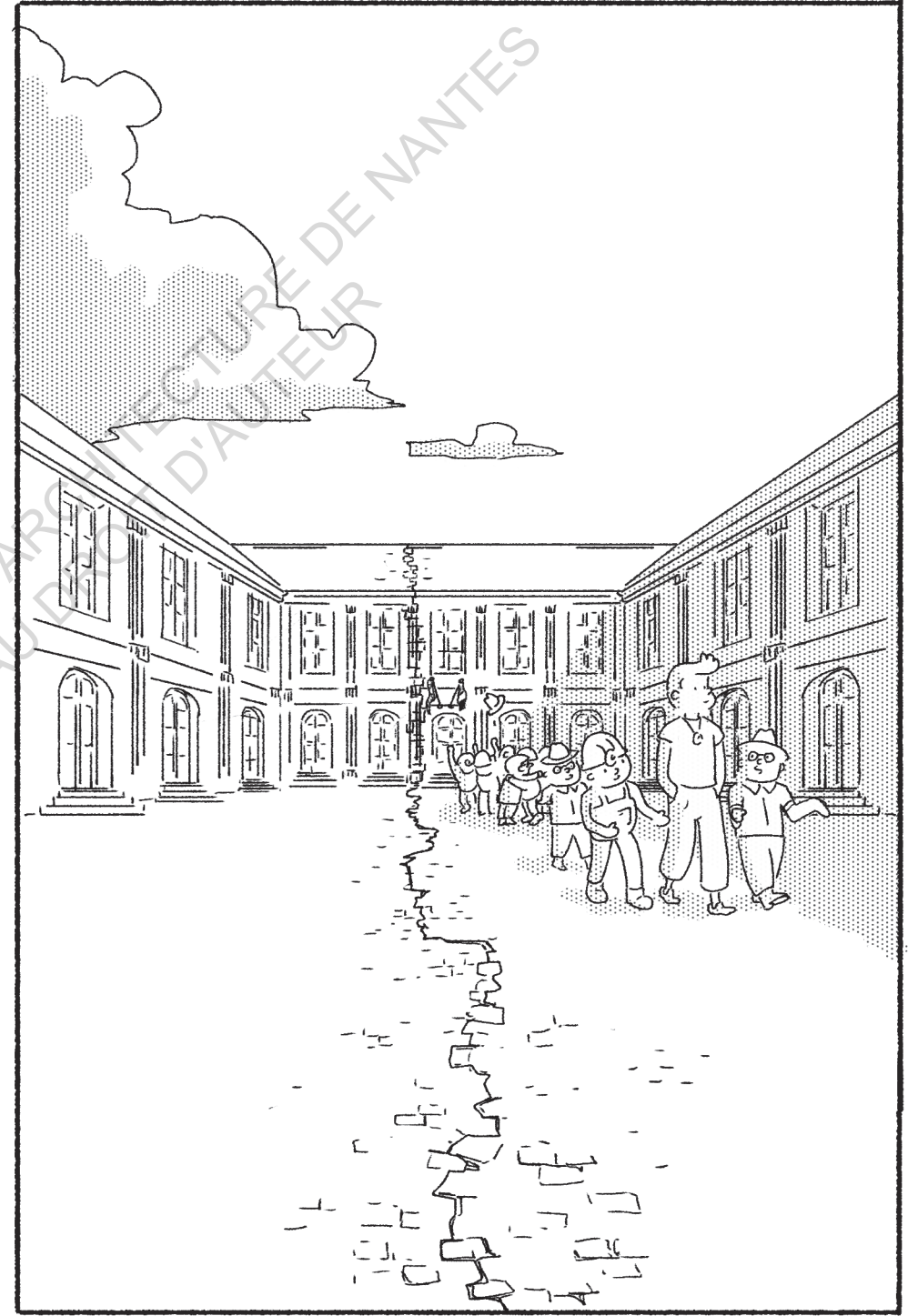
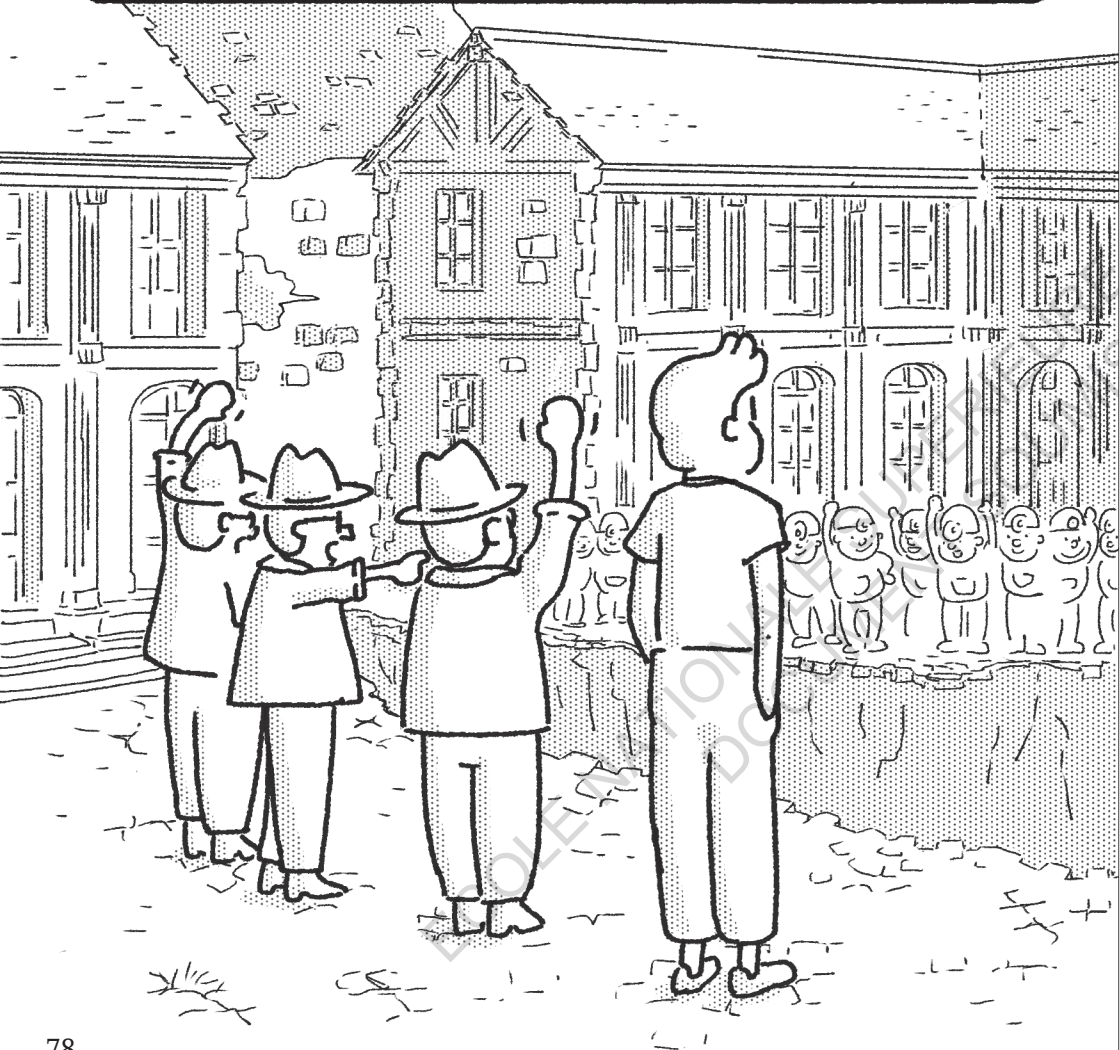
Cette sociabilité pousse aujourd'hui à un détachement de l'individu vis à vis du territoire et du lieu. La présence des écrans de téléphone où que l'on soit et plus généralement la société de la publicité produit l'apparition d'une signalisation intempestive et la perte d'intérêt pour le "lieu". Beaucoup ne savent plus lire une carte à cause de leur GPS et n'ont donc même plus la compréhension des intrications d'une ville et des manières de la traverser. On dit bien que l'important est le voyage, pas la destination. Cette manière de se perdre volontairement pour aller quelque part est tristement remplacée dans ces mêmes GPS par l'intrusion dans le parcours planifié d'injonctions à la consommation. Aider à glisser plus facilement d'un lieu à un autre fait que les gens consomment moins. Alors il a fallu les rééduquer mais si possible en les orientant vers des partenaires économiques, les enseignes plus ou moins grandes qui payent leur référencement sur les plateformes.

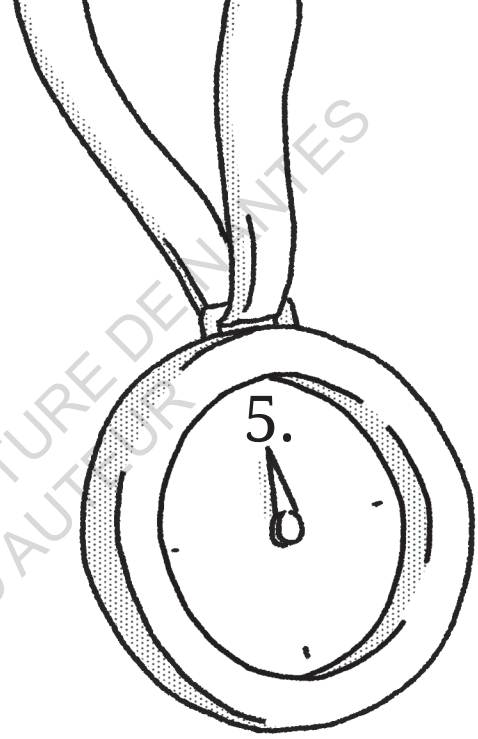
Le numérique a ainsi contribué, avec l'hégémonie de l'économie de la publicité, à l'intrusion d'une signalisation générique dans l'espace public. D'une ville à l'autre, les panneaux, les images et les mots sont les mêmes, il en résulte pour l'habitant, citoyen ou usager une banalisation de son espace de déambulation vis à vis de l'ailleurs.

Ces images qui intiment des ordres, scandent des fantasmes et inhibent le libre-arbitre par l'occultation de la concurrence sembleraient, suite à ce qui vient d'être dit, entraîner l'aliénation du citoyen. Cependant l'espace public ne se résume pas à des affichages et autres signalisations. Ce détachement supposé du citoyen vis à vis de l'espace physique qu'il traverse n'est sans doute pas si vrai que ça en considérant les repères physiques de l'espace. Mais alors c'est là que la banalisation de l'espace physique, toponymie et appropriabilité, entre en jeu et laisse supposer malgré tout d'un appauvrissement pour le citoyen de son espace socio-politique. Peut-être est-ce là que les efforts devraient être produits en priorité.



- Tiens, tenez, pendant qu'on papote on dirait qu'on a retrouvé le reste de l'équipe.





La gouvernance de la ville
entrave ses finalités.

– Étrange... qu'est-ce qui a rapproché ces fragments de ville ?

– Vous pensez que c'est grâce aux réponses que l'on trouve ?

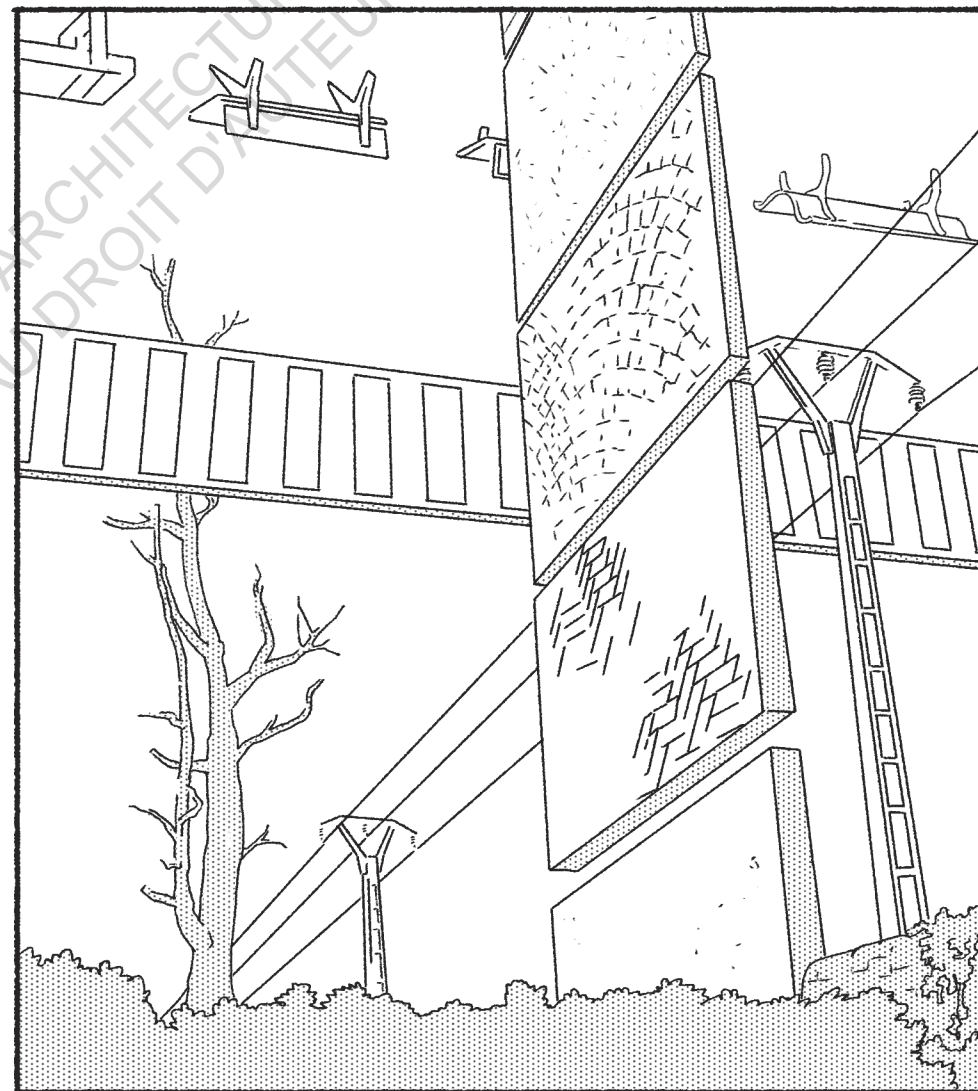
– Peut-être... Alors continuons, nous devons être sur la bonne voie !

– Très bien. Alors nous parlions des formes du citoyen, des assertions que l'on pouvait en avoir. Je vous fais un résumé...

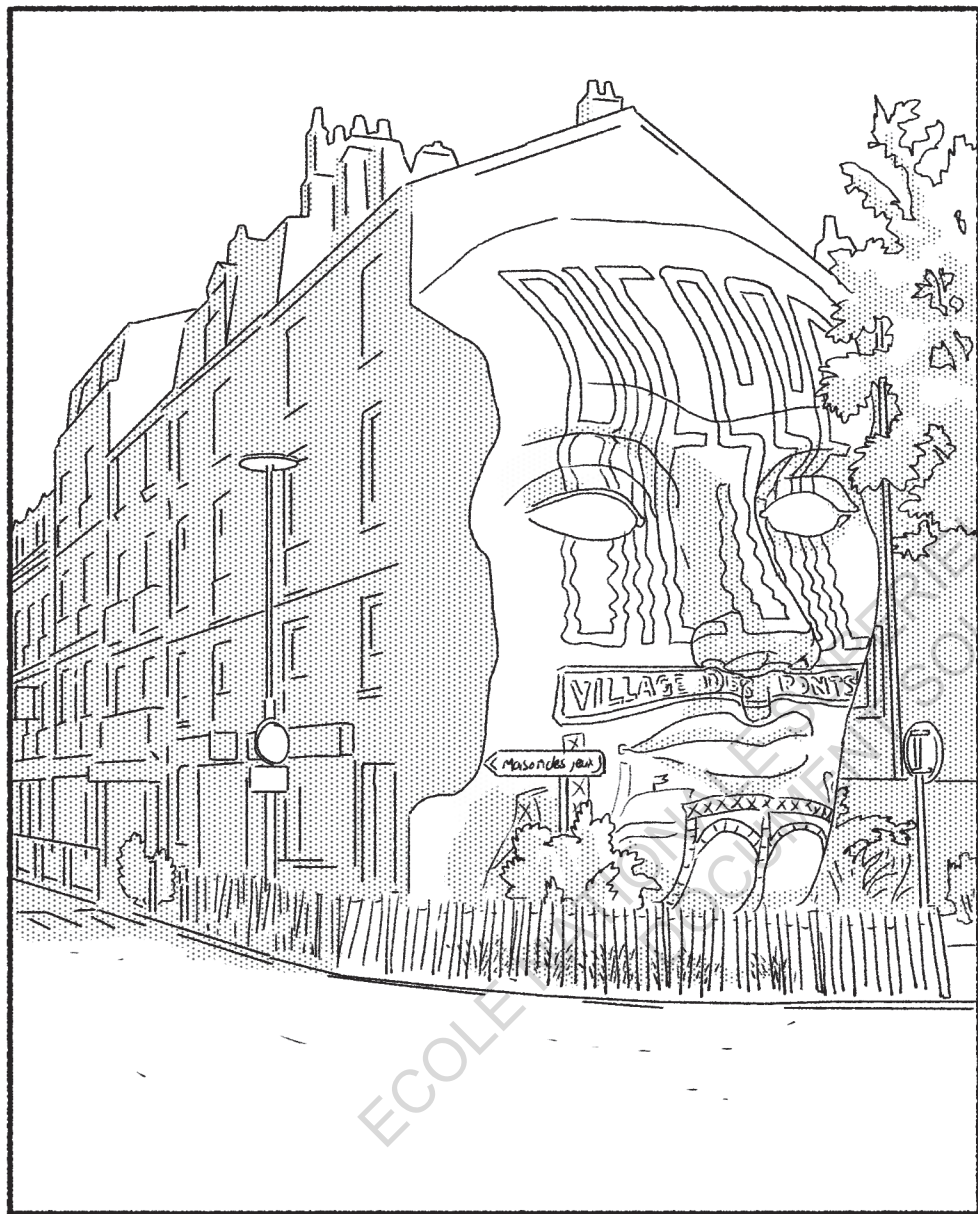


– En partant de ce que vous venez de présenter je pense que l'on peut poursuivre l'idée que les différentes facettes du citoyens se retrouvent aussi dans l'approche de la fabrique de la ville. Comme vous l'avez dit, on fabrique la ville pour le citoyen, alors il est tout naturel que selon la définition qu'on en a, les réponses varient. La ville est produite par les émanations du pouvoir politique. La mairie, l'EPCI, Établissement Public de Coopération Intercommunal, les services départementaux, etc... Cette tension entre le citoyen d'une part et le pouvoir politique d'autre part produit une dépendance contradictoire à, d'un côté, une théorie des contraintes, et d'un autre côté, une pratique des possibilités.

La théorie des contraintes désigne tout simplement la fabrique de la ville par l'approche du citoyen usager. Il y a quelque chose d'étiologique dans le fait de concevoir l'urbain pour répondre à des besoins matériels. C'est ce qui se rapporte à l'idée que l'habitant donne le change au politique. Le politique offre des services dans l'espace public et en échange l'utilisateur lui est redevable d'une reconnaissance, vote, soutien, ou quelque soit le retour sur investissement politique qu'une population peut accorder.



La pratique des possibilités, elle, offre à l'assimilation par le citoyen le fruit de sa production. Il y a là-dedans une notion de confiance sociale, la confiance dans l'humain, la bienveillance d'une appropriation quelle qu'elle soit au profit d'un espace public émergent et plus durable. Plus durable car investi par la population.



S'entrechoquent ici les idées de ville service et de ville société. L'enjeu que soulève cette analyse réside dans le fait que la ville est à plusieurs vitesses. La ville est un acte collectif, certes, mais chaque corps qui la constitue n'a pas le même poids, ne poursuit pas les mêmes buts et n'emploie pas les mêmes moyens. Cependant, on peut supposer sans trop de naïveté que malgré tout, un aspect commun de ces finalités diverses a pour trait l'ataraxie. Chaque chose désire un état stable qui lui est propre et à sa mesure et il en coûte l'instabilité de l'édifice qui ne peut satisfaire tous les désirs. On n'a qu'une planète finalement.

C'est là que la gouvernance de la ville entre en jeu pour maîtriser la fabrique de la ville et les tensions qui la secouent. Mais l'édifice est quelque peu complexe. L'urbanisme en France se veut *décentralisé*. En 1982, la réforme pour la décentralisation, puis en 1992, la réforme pour la rationalisation, ont mené à un rapprochement de la fonction urbanistique du citoyen. L'État chapotte les communes qui elles-mêmes constituent les EPCI, en ce qui concerne les grandes villes que vous étudiez. De plus, le code de l'urbanisme, créé en 1954 et révisé en 1973, fait du droit de l'urbanisme un droit soumis à la constitution. Or celle-ci consacre le droit de libre administration des communes et donc renforce cette relative autonomie.

Ainsi les communes se voient dotées de la responsabilité de définir les orientations qu'elles désirent poursuivre. Elles le font à travers le plan d'aménagement et de développement durable, ou PADD, à la base de leur plan local d'aménagement, *métropolitain* dans le thème qui nous intéresse, soit PLUM. Ce même PLUM permet aux communes de réglementer l'occupation de l'espace public, de définir les équipements en réservant l'emprise foncière nécessaire et d'initier les opérations d'aménagement qui participent à la réalisation de la ville. Enfin, sur la base de ce même document, la ville instruit les permis de construire et autorise ou non la construction des projets qui lui sont soumis. L'urbanisme décentralisé consiste donc en trois couches : planification, opération et instruction.

Ce processus de fabrique de la ville est assez illusoire pourtant. La maîtrise de la production urbaine paraît dans ce cadre assez industrielle à cette façon qu'elle a d'organiser en calibrant et en distribuant les tâches, en allouant les ressources à faire entrer en jeu. Telle réponse pour telle problématique. Tel service pour tel besoin.

Car si le processus est en apparence assez simple, la quantité de domaines auxquels touchent les communes les pousse à fonctionner



sur la base d'une structure de services spécialisés, véritables sous-sections des EPCI. Cette profusion protocolaire provoque l'apparition et la divergence d'une multitude de langages et de modes opératoires différents. Pire encore, la réalité n'est pas celle que je vous ai présentée, puisqu'à cette complexité s'ajoute une couche supplémentaire d'organismes externes. Les métropoles ne sont pas le théâtre de l'hégémonie des EPCI puisque les communes sont obligées de composer avec des sociétés indépendantes, comme la RATP à Paris ou Véolia dans beaucoup d'endroits par exemple.

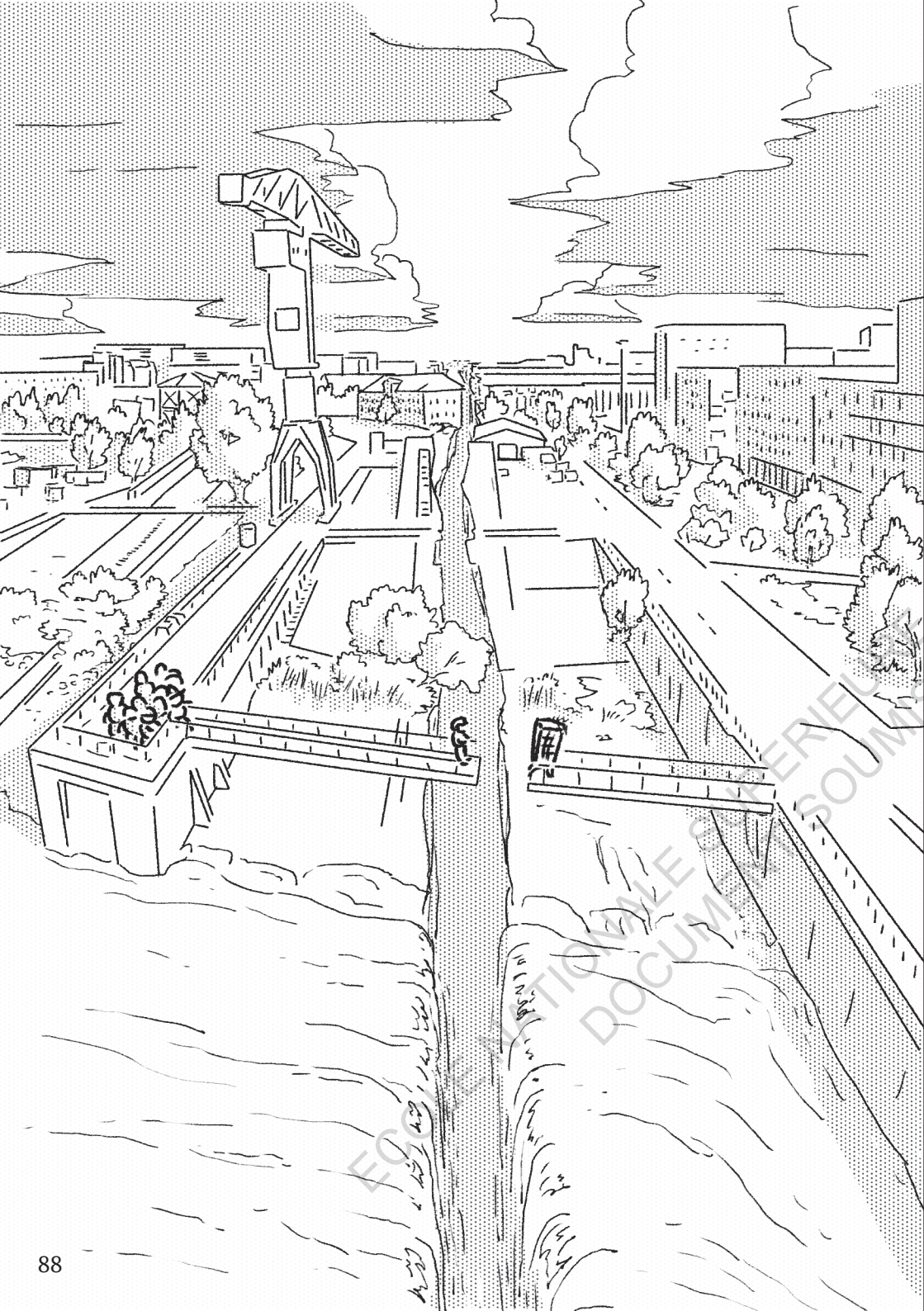
Alors on se rend compte qu'il existe de fait une véritable distance entre le pouvoir décideur et le citoyen. Un mille-feuilles administratif et organisationnel qui éloigne le macro du micro, la Ville de l'habitant. Alors, le syndrome holistique que vous décriviez prend tout son sens. Cette gouvernance souvent obscure pour le grand public creuse la distance avec l'individu et lui aliène ses possibilités d'agir dans la balance. On dit que la possibilité de tromper les gens simples augmente en proportion avec le volume du droit et il est peut-être temps de se poser la question de savoir s'il est très démocratique de continuer de faire grossir un code de l'urbanisme qui était déjà obèse de plus de 3448 pages en 2019.

– Oui mais nous pensons qu'il ne faut pas s'arrêter au code. En effet il peut sembler que le code de l'urbanisme, détenteur des sceaux urbanistiques, inhibe par voie de conséquence l'initiative individuelle. Pourtant le code a au final peu d'effets directs sur la configuration urbaine. On est plutôt selon nous sur une dynamique du type : le droit propose et la commune dispose.

– Par rapport à ce que m'a dit le grand monstre qui vous a régurgité, je dirais que le citoyen possède toujours un certain poids dans la balance puisqu'au final l'urbanisme ne fait pas la ville, il lui donne seulement une forme. La Ville ne se résume pas à cette dimension purement physique, il y a aussi l'aspect socio-politique.

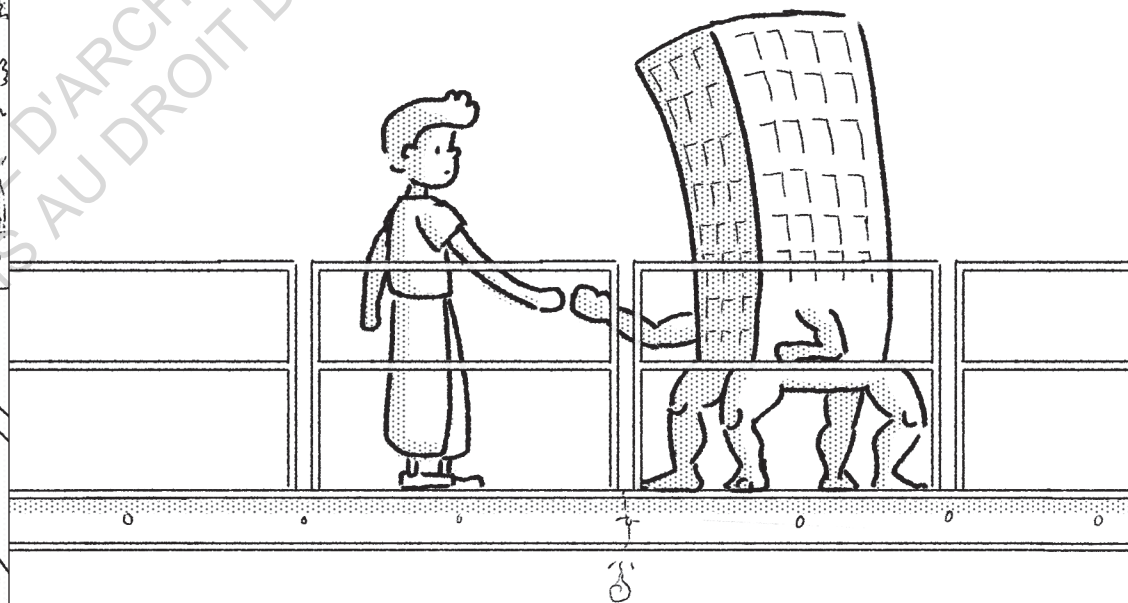
– Certes, cependant c'est bien la commune qui a le pouvoir de créer la ville dans la mesure où l'équipement rend constructible ce qui n'était jusqu'alors qu'urbanisable.

– Et bien non, je ne suis pas tout à fait d'accord. Vous persistez dans votre pensée dogmatique à croire que l'espace public, aujourd'hui déjà massivement aménagé dans les centres urbains, est exempt des qualités immatérielles et matérielles nécessaires au bon fonctionnement socio-politique de la Ville. Vous contribuez à acculer la fabrique



urbaine dans une réflexion binaire qui doit trancher entre consensus et arbitrage. Votre réponse est purement opérationnelle, économique, en ce qu'elle rend primordial la valorisation du terrain par la proximité de services et de fait sa rentabilité foncière. Rappelez-vous la pyramide que vous m'avez vous-même exposée, l'aspect matériel de la Ville n'est qu'à la base d'un édifice plus grand où le citoyen peut s'élever en véritable maître de la ville matérielle. Chacun de son action contribue à transformer chaque jour la ville que vous décrivez, mais l'enjeu est plus élevé et se passe de cet aspect futile, presque cosmétique.

- Tenez, un nouveau fragment se rapproche. On dirait que vous passez maître dans l'art de recoller les fragments de ville... Qui est-ce là-bas ?



- Bonjour, je suis Urbain. J'ai eu l'occasion de croiser des gens que tu connais, me semble-t-il. C'est un plaisir de te rencontrer jeune-homme.

J'ai cru comprendre que vous parliez d'urbanisme. Et oui, j'ai l'ouïe fine ! Faites moi donc un résumé je vous prie.

– Hm... très intéressant tout ça ! Il y a cependant plusieurs points pour lesquels j'aimerais, si vous le permettez, vous apporter un regard nouveau. Comme vous l'avez dit, avec la décentralisation, l'urbanisme s'est rapproché du citoyen. Pourtant, ce que l'État a perdu sur l'urbanisme, il l'a gagné sur le juridique. Si bien que les urbanistes planificateurs d'aujourd'hui, s'ils utilisent toujours les outils du cartographe pour planifier, sont devenu surtout tributaires des outils du juriste. Un plan local d'urbanisme n'est pas constitué seulement d'un plan. C'est même tout à fait le contraire. Le plan revêt plutôt le rôle secondaire de situer une règle établie quelques pages plus loin. Finalement c'est plutôt dans les orientations d'aménagement et de programmation que les urbanistes peuvent user de carte pour faire loi. Malheureusement, la loi, là encore, les subordonne à la règle.

C'est un fait plutôt étrange, je trouve, que dans une société de l'image comme celle que nous vivons, nous accordions si peu de foi à celle-ci.

– Peut-être que c'est justement parce que les images sont omniprésentes qu'on les juge capables de nous tromper. Enfin je veux dire... peut-être que leur démocratisation rend leur définition trop vulnérable à la subjectivité du groupe. Il suffit de voir comment les jeux ont très largement influencé la signification des couleurs rouge et vert.

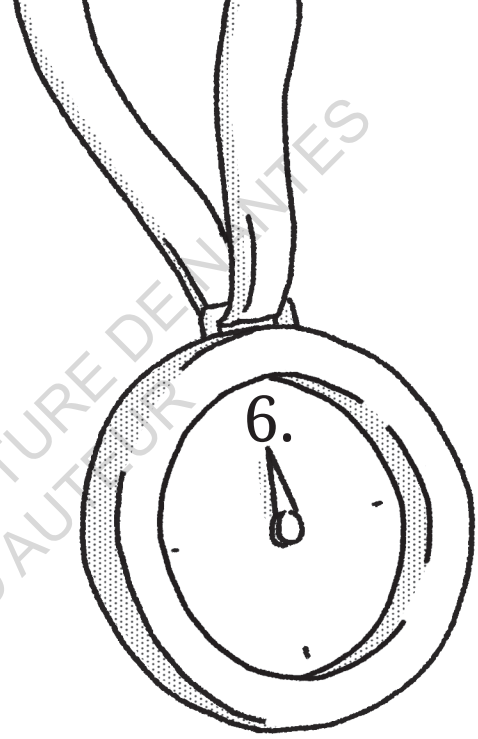
– Je me serais plutôt attendu à l'inverse. J'aurais cru que l'hégémonie des images aurait permis d'éduquer les gens à les lire. Enfin bref, quelque chose m'échappe... Toujours est-il que les multiples réformes de décentralisation ont laissés les urbanistes seuls face à des responsabilités juridiques plus importantes et c'est un métier qui est aujourd'hui poussé à faire plus attention à respecter les textes envahissants qui les encadrent plutôt qu'à mener à bien leurs projets. Le passage par le droit implique un cadre restrictif pour l'urbaniste, il ne faut pas oublier que ces mêmes lois se doivent d'être soumises à la constitution. L'urbaniste est donc tributaire d'un droit qui reste frileusement dans une zone de sécurité.

Cela pose évidemment la question de la réalité effective de cette décentralisation. Vous dites "l'administration propose, la commune dispose" mais justement, je me questionne sur ce que propose l'administration. Je ne crois pas que la complexité actuelle des territoires puisse se soumettre à une norme si générale.

Mais pire encore, la normalisation à l'infini des conduites et des gestes d'urbanisme par le droit exige de recourir à tout moment à des professionnels du droit pour agir sur la ville. Ce rempart empêche l'accès direct des acteurs à l'urbanisme. Ainsi je ne perçois que deux voies possibles pour l'urbaniste. Soit il applique un urbanisme libéral qui lui permet de limiter son engagement juridique dans la fabrique de la ville sous couvert de prétendre accompagner une ville complexe en l'abandonnant à la gestion de ses habitants. De ce fait il laisse au micro le choix de disposer de la ville avec une très grande marge de manœuvre, au risque de supplanter un projet urbain concerté. Soit il applique un urbanisme démocratique et prétend répondre aux besoins qu'il propose au débat. Dans ce cas il s'expose juridiquement en proposant une vision thérapeutique de la fabrique de la ville dans laquelle il est obligé d'arbitrer des décisions, affaiblissant ainsi l'initiative individuelle au profit d'une plus grande maîtrise au niveau macro.

Cependant, j'aurais tendance à dire qu'aujourd'hui on tend vers une forme de libéralisme dans la démocratie. Pendant longtemps le PLU a gardé cette forme rigide où chaque secteur dispose de son règlement propre. Telle zone UMa avec tel règlement et telle zone UE avec tel autre. Mais depuis peu on assiste à des dossiers de PLU plus organiques qui ne se contentent pas de répéter leurs règles à chaque nouvelle zone. En effet, depuis la loi Alur en 2014, le PLU prend petit à petit une forme nouvelle à cause de la complexité accrue suite au transfert des compétences urbanistiques des communes aux inter-communes. Cette complexité nouvelle a poussé à simplifier les règlements, qui de plus en plus se tournent vers une forme ramifiée où les secteurs ont bien plus de liens entre eux et vont partager une part de leur réglementation. Cela permet d'une part une gestion macro plus évidente pour la ville qui est mieux protégée dans son règlement et en même temps l'action à l'échelle micro respire grâce à des règles plus sur mesure car moins lourdes.

C'est une tendance qui vient tenter d'épouser une dynamique de l'aménagement du territoire déjà bien installée dans la société occidentale. La ville de l'ouest est toute entière tournée vers la course à la croissance. D'ailleurs, c'est parce que la compétitivité guide chaque acte d'aménagement que l'espace public est lui-même incapable d'être durable car son exploitation entraîne par devoir son épuisement.



Le problème dans la
projection.

– Cependant tous ces textes ne sont rien s'ils ne poursuivent aucun but. Or il y a des manières de poursuivre des volontés et comme vous avez du le voir déjà, il y a une tendance avec tous ces organes concepteurs, c'est qu'ils ont tous un mode de fonctionnement très cadré. La procédure est bien huilée. Tout d'abord le territoire géographique et thématique est étudié par l'instance concernée. Celle-ci définit des besoins qui lui permettent de dégager des idées de projet qu'elle propose en concours pour choisir l'entité qui va les concevoir. C'est une démarche étiologique. À un problème elle propose une solution dans l'optique de guérir le mal éventuel dont souffre la ville.

Très concrètement le but de l'analyse est de prévoir les besoins d'un territoire. Ces besoins permettent de définir un programme. Par exemple, on s'aperçoit que beaucoup de gens se rendent à la CPAM Loire-Atlantique d'une part et au conservatoire d'autre part et que beaucoup n'ont pas d'autre moyen d'y aller qu'à pieds. Cependant on se rend compte qu'une part conséquente de ces utilisateurs potentiels sont des personnes âgés ou à mobilité réduite. Et enfin, parallèlement à cela, la commune a une politique anti-stationnement des sans-abris sur son territoire. Tout cela contribue à définir un cahier des charges évident : Le bus C5 qui passe là marquera un arrêt nommé *conservatoire*. Il y aura deux abris de chaque côté de la voie de bus et ils seront équipés de bancs plats avec accoudoir au milieu. Des bancs plats parce que les personnes âgées ne peuvent pas utiliser les repose-fesses ou *appuis ischiatiques* que l'on trouve dans beaucoup d'autres arrêts et les accoudoirs pour que l'on ne puisse évidemment pas s'allonger malgré tout.

Cette discipline c'est le programmisme et cela implique que le projet est un livrable figé selon des besoins arbitrés à un instant spécifique. Car la majorité du temps le projet est arrêté sur la base d'une prévision fondée sur une situation passée. Cette idée de continuité avec l'existant sacralise un territoire et la population qui s'y rapporte selon une définition restreinte par l'étude qui a été menée. Ainsi la projection omet la plupart du temps les conséquences sur la situation initiale de la transformation à opérer. L'exemple flagrant ce sont les parcs. Le paysagiste qui produit un parc livre une création floristique incapable de survivre sans aide dans l'état où elle est livrée. Malgré tout, les efforts seront menés pour maintenir le parc dans cet état, aussi stérile soit-il. Pourtant le parc est le symbole du lieu de nature. Il devrait être à l'image de la nature alors, sale, touffu, aléatoire, à l'image du *square de l'île Mabon*.

– Hm... on en revient à l'artificialisation du paysage qui produit un socle stérile pour l'accroche de la Vie avec un grand V.

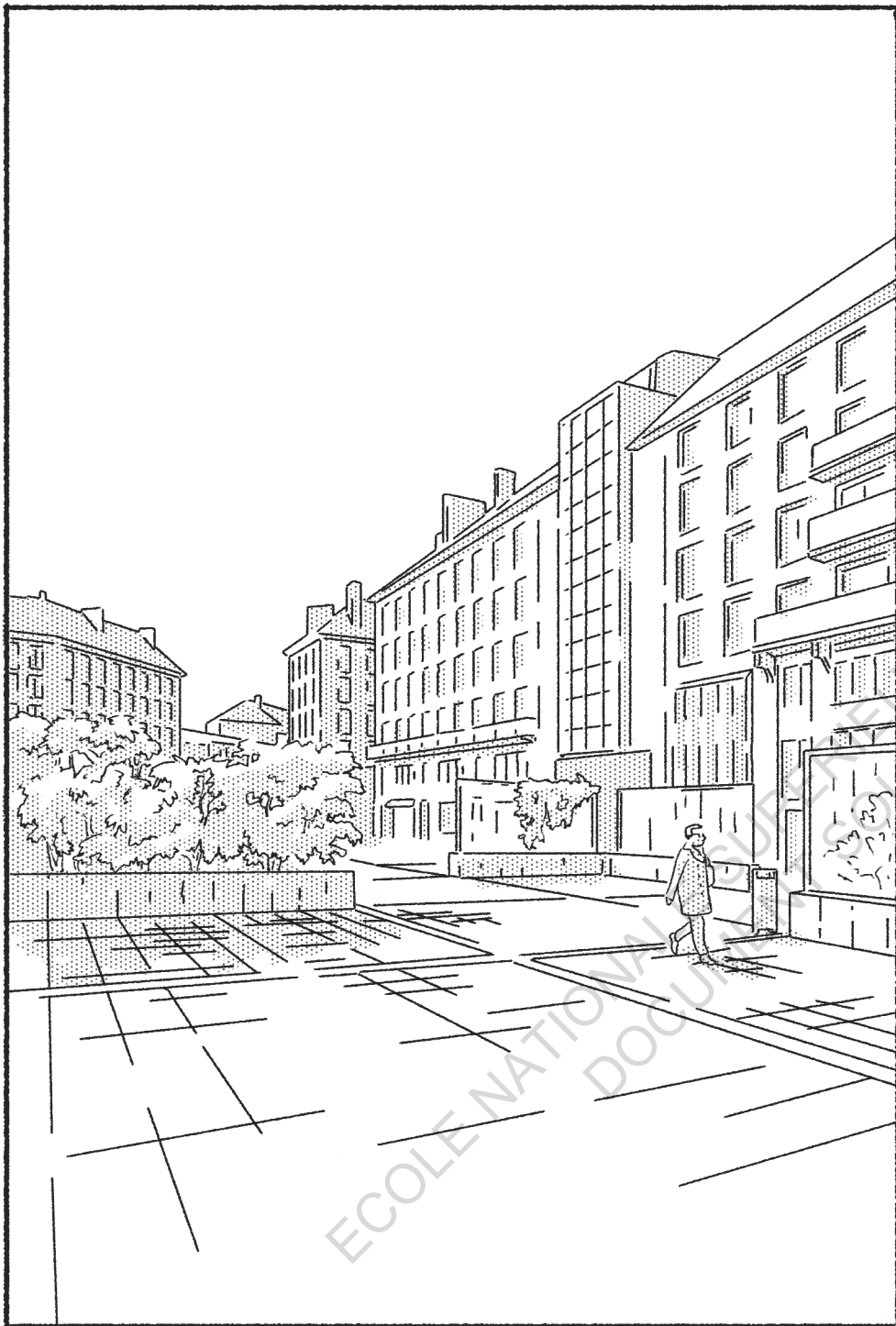
– Tu tiens ça d'un grand monstre aigri n'est-ce pas ? En tout cas c'est l'idée. La projection, dans les modalités qu'on en a aujourd'hui, est néfaste selon moi à la bonne conception d'une ville durable. En fixant à l'avance les besoins que va satisfaire un projet on a tendance à restreindre ses possibilités d'évolution.

Surtout qu'on a plutôt l'appétence de concevoir *pour* l'habitant qu'*avec*. Et d'ailleurs souvent avec une idée politique préconçue ou du moins une conception subjective de l'urbanisme et de ses besoins. Mais j'imagine que tu en a déjà parlé avec ton armée d'employés.

Enfin... Tout ça est bien complexe mon cher...

Cette méthode m'attriste quelque peu. Mais on fait avec ce qu'on a, n'est-ce pas ? Selon moi on sacrifie trop souvent l'acuité de la prévision au profit de la satisfaction d'un idéal social hérité. Je n'ai pas vraiment d'argument contre le fait de construire pour l'habitant autre que celui là. L'aspect plébéien de la commande de projet, sa face consensuelle, est plutôt dommageable pour le projet en général. Il n'y a rien de mal dans le fait de vouloir offrir un projet qui plaît sans réellement consulter ses destinataires. Après tout c'est le principe d'un cadeau d'anniversaire. Mais il y a quelque chose d'immoral dans cette manière d'instrumentaliser les supposées volontés du futur occupant de l'espace public. À la manière du *greenwashing* qui politise l'idée d'écologie, je ne crois pas qu'il faille détourner une réalité de l'urbain pour en produire une autre qui sied mieux à son dirigeant.

On devrait plutôt avoir l'envie de sacrifier un mode de vie passé pour formuler des modes de vie nouveaux. Aller de l'avant. Mais non. Aujourd'hui on est dans l'aire de l'urbanisme timide qui synthétise des enjeux et ce sous couvert de ce scientisme de l'acte urbain qui fait perdurer par petites actions dispersés et sans envergure une vision englobante de ce qu'est la société selon des standards archaïques. Mais c'est bien confortable de ne pas se risquer dans le flou de l'expérimentation. Je me demande si le déficit de confiance dans notre société actuelle est à l'origine de cette peur de l'inconnu. Ou bien est-ce que pour beaucoup de gens, le mot *expérimentation* est confondu avec *empirisme* ? Ou plus cyniquement, il est plus sûr d'investir une économie et de projeter un bénéfice sur un modèle qui existe et a fait ses preuves...



Toujours est-il que ce mode de fonctionnement par la prévision, lorsqu'il échoue provoque un effet de barbarisme lors de la livraison qui est assez comique. Une voirie conçue sur un mode trop spacieux que seul un filet de vie appauvrie occupe témoigne d'un échec plus que d'un confort spatial. Le passant, en traversant un espace nouveau, l'analyse d'un regard. D'un coup d'œil il est capable de se faire une opinion et ce jugement sera celui qui prévaudra dans son esprit pendant un long moment. À la manière de la confiance, il est bien plus facile de décevoir le passant que de le convaincre d'une réussite. Pire encore, un lieu habituel pour le passant fera l'objet, avant même la pose de la première pierre, alors que les barrières de chantier ne sont pas là, au moment où le projet est annoncé, d'une projection mentale, d'une attente fiévreuse. Le débat déchirera le voisinage. Faut-il garder les magnolias ? Et puis cette fontaine était bien laide, en aurons-nous une nouvelle ? Oui certainement, j'ai entendu dire qu'elle sera de marbre. On parle de nouveaux magasins... Des magasins ici ?! Non c'est impossible, c'est là que tout les habitants du quartier emmènent leur chien pour faire ses besoins ! Et là, patatras, vous n'avez pas convaincu parce que vous avez fait exactement ce que l'on attendait de vous. Vous avez voulu jouer sur tous les tableaux à la fois sans froisser personne. Votre proposition est consensuelle. Des surfaces pour des commerçants, une place rétrécie pour le café derrière, mais une place quand même. Des sacs pour les crottes du milou. Mais tout est en demie mesure. Il n'y avait de toute façon pas de bon projet. Il y en avait cependant des meilleurs.

Cet urbanisme que Lefebvre qualifie d'urbanisme promotionnel ne vend pas de l'habitable mais de l'urbanisme dans sa forme la plus superficielle. Ici, le projet urbain est défini par l'imaginaire d'un mode de vie en ville qui se base sur des critères situationnels et non opérationnels. La proximité aux transports publics, la valeur foncière, l'accord aux canons contemporains de l'imaginaire de la ville, tous ces paramètres entrent dans le discours du projet et enveloppent l'offre réelle d'usage qui est en second plan. C'est d'abord le site et ensuite comment on le remplit. On est dans une forme convenue de la fabrique de la ville, à mettre en opposition à l'opportunisme.

C'est le problème dans cette approche étiologique de l'urbain. La ville est abordée comme un corps avec des organes distincts et dont l'ensemble est d'un fonctionnement si complexe que par facilité on a décidé de séparer les enjeux qui l'activent et de répondre à chacun, un à un. Mais le cerveau ne fonctionne pas sans le cœur. On a fait de

la discipline urbanistique une science qui fragmente la ville et de ce fait discrimine certains éléments d'analyse. Chaque aspect de la ville n'est plus étudié sur le même plan et il en résulte l'éparpillement des problématiques dans des dimensions autant sociales, que spatiales et temporelles.

L'autre problème sous-jacent à cette approche, c'est que dans le cadre compétitif des appels d'offre, elle facilite des situations de surenchère en permettant l'occultation d'éléments du discours. Le projet n'est alors pas limité par l'humilité de son concepteur mais par le budget qui lui est accordé. Et quand on sait qu'il est de notoriété publique que les marchés publics français sont grandement corrompus, comme l'indiquait le rapport anti-corruption publié par la Commission Européenne en février 2014, on s'amuse à imaginer quelles faiblesses doivent plomber certains projets. Combien de projets parmi ceux qui sortent aujourd'hui dans les centres-villes ont réellement été choisis pour leur qualité objective plutôt que pour leur discours consensuels. Je pense, jeune-homme, que tu peux réinterroger les pratiques de conceptions de l'urbain d'aujourd'hui. Tout n'est pas si idyllique que tu dois en avoir l'impression. La ville est éclatée parce qu'elle n'est plus non-plus contenue par le moteur de la confiance. Laisse moi te raconter une histoire...

Dans le vide intersidéral pérégrinait une petite planète rouge. Un astre seul dans le vide bleu-vert d'une nébuleuse stérile. Un petit caillou minuscule habité par une nation devenue grouillante au cours des siècles et des millénaires. Si grouillante en fait, qu'il n'y eût bientôt plus la place pour cultiver de quoi se sustenter. Alors les habitants choisirent de construire des champs qui flotteraient dans leur ciel couleur d'opale.

Pour ce faire il fallait trois matériaux. Le plus rare était le vitrin qui servirait à construire des serres claires comme des ailes de libellules. Le deuxième, plus courant, était le métacier, nécessaire pour ériger les grandes structures qui supporteraient les champs. Le troisième et le plus commun des ingrédients était l'éther, un gaz qui ferait voler plus haut que les nuages ces grands jardins fragiles.

Afin d'investir la population dans ce chantier colossal, le chef de la nation proposa que chaque éon, chacun puisse offrir les trois ingrédients de ce plan pharaonique en échange d'une ration supplémentaire de la production des édens flottants. Le premier éon fut une réussite. Jamais un tel vent de sérénité n'avait soufflé sur l'astre esseulé. Chacun regroupait dans la camaraderie les éléments de la construction et les dons remplirent la nation d'espoir.

Pour fêter le succès, le chef invita à sa table les donateurs les plus généreux. Ils dînèrent insouciantes, heureux comme des rois. Le festin rapprocha les âmes et le vin les corps. Fort de ce lien nouveau, les amis voulurent s'assurer de se retrouver l'éon suivant et firent donc un accord entre eux pour s'aider dans cette tâche. Ils parvinrent lors du don suivant à être plus généreux qu'alors et les amis de la première fête devinrent complices dans ce qui fut l'orgie la plus mémorable de la planète. Si mémorable que le chef ne voulut pas imaginer une fête sans ses amis. Alors il leur promit en secret qu'il accepterait de leur part plus d'éther, la ressource la moins chère, que de vitrin et métacier lors du prochain éon.

Le troisième éon donna lieu à des dons d'une opulence sans précédent que seule la bacchanale qui suivit entre les complices parvint à surpasser. Au lendemain de la fête qui dura un éon entier, c'est une famille soudée et insouciantes qui se leva. Ils se réunirent sur une terrasse qui surplombait les habitations en contrebas.

Alors dans la lumière rouge d'une étoile proche ils observèrent à leur pieds une ville à feu et à sang qu'aucune des âmes grouillantes n'habitait plus. Des fruits déformés par la pourriture jonchaient le sol recouvert d'une moisissure blanche. Au milieu de cette neige rougie par les rayons écarlates de l'étoile du matin déambulaient quelques silhouettes devenues trop maigres pour projeter une ombre. Les quelques bouches qui aventuraient une langue sur

les fruits avariés n'avaient plus de dents. Certaines silhouettes semblaient prises dans un combat que la famine rendait comique. D'autres de ces cadavres mobiles regardaient vers le ciel et projetaient dans un imaginaire déformé par la faim les motifs d'un repas comestible.

Les complices de la première fête suivirent ce regard. Et c'est alors qu'ils les virent.

Dans le ciel violacé, les magnifiques serres débordaient d'une végétation luxuriante. Elles flottaient haut dans le ciel, bien trop haut. Le surplus d'éther permis par leur accord secret avait rendu inaccessibles ces jardins féconds montés trop haut sur l'horizon. Des bords des plateformes tombaient les fruits trop murs qui s'entassaient là-haut, inaccessibles.

Dans leur zèle les complices s'étaient aliéné ce qui les rapprochait. Ils s'étaient entichés les uns des autres dans une relation exclusive. Affamant leurs pairs par la surenchère de leur don, ils avaient altéré la qualité du projet des champs aériens. Maintenant il était trop tard, jamais plus les serres ne redescendraient. Ils étaient condamnés pour leur complicité à ne recevoir que le fruit pourri de leur relation.

Le plan pharaonique qui les avait réuni serait aussi celui qui les séparerait dans la faim.

– Ce conte, jeune homme, met en garde contre l'entre-soi et son enfant bâtard, la corruption. Bien entendu, la situation n'est pas si dramatique aujourd'hui. Mais, sans être fataliste, soit vigilant néanmoins sur les mécanismes qui sous-tendent le processus de création de la ville. Ce même rapport de la Commission Européenne offrait aux yeux du monde l'absence de garde-fou dans bien des domaines. Si ce thème me tient à cœur c'est parce que je crois en la confiance. Je reste persuadé que malgré tout, cette corruption reste limitée par la volonté tenace des gens honnêtes qui continuent d'alimenter le système sans chercher à le corrompre.

Peut-être que le jour viendra où nous parviendrons à pointer du doigt les discours trompeurs. Nous avons vécu grâce à cette surenchère une époque où la rue pouvait être une piste de ski, une salle de théâtre à ciel ouvert, mais peut-être que l'on peut finalement tout simplement accepter et même embrasser l'idée que la rue ne sert qu'à se déplacer. La prétention de produire un espace qui va *forcément* retenir le passant dans un transfert d'un moment clef de sa journée à un autre n'a pas vraiment de sens. Elle produit de l'inutile alors que la simple rue, dans sa plus brut des définitions est déjà pleine d'une noblesse effective et offre des variantes infinies. Marcher sur du pavé, dans une voie paysagère, etc... Marcher parmi les vélos, parmi les trottinettes ou n'importe quel nouveau mode de déplacement nous réserve l'avenir. Peut-être même que la rue doit disparaître, qui sait ? Mais en tout cas il faut cesser de chercher à travestir des espaces en ce qu'ils ne sont pas, il faut créer des choses nouvelles sans les attacher artificiellement à d'autres.

Selon moi c'est en revenant à la définition la plus pure d'une chose qu'on lui permet sa plus durable des expressions. Par exemple l'espace public, selon le mouvement du *placemaking* des années 60 de Jane Jacobs, est construit au cours de son existence dans cette constante relation de transformation entre habitant et lieu, autant dans la dimension d'attachement au lieu que dans sa dimension physique. Mais le lieu reste le lieu. La rue est rue, le parc est parc et la façade une façade. Le *placemaking* fait confiance à l'utilisateur, il ne projette pas autour de l'utilisateur, il laisse ce dernier façonner son environnement à la manière de la goutte d'eau qui creuse son chenal dans la terre.

La confiance. Pour moi la confiance est l'élément clef de l'urbanisme de projection. La confiance permet de concilier les contraintes de la complexité de l'approche de l'urbanisme et l'adoption de l'espace public par son habitant. Grâce à la confiance, changeons de paradigme, de la projection tendons vers l'expérimentation et l'affirmation. Mais cessons ces chichis consensuels autour de concepts débilisants.

Car ce sont bien ces concepts débilisants que l'on entretient à travers cette approche étiologique du projet. Quand le cahier des charges ne concerne qu'un aspect programmatique pragmatique et que le contexte du projet est déjà appauvri de plusieurs années de lissage, alors il ne reste plus comme inspiration que les raccourcis de conception comme la mode. C'est ça qui produit l'aseptisation de la ville à mon avis et qui plus est lui ôte sa durabilité.

Certains se tenteraient à défendre cette ville que je qualifie de sans

âme. Ils ont peut-être raison, il y a sûrement des bons côtés à cela. Mais je ne peux m'empêcher malgré tout de penser qu'au fond, on perd le sens des mots et que l'on confond culturel et symptomatique. Est-ce que la société vers laquelle on tend aujourd'hui, le capitalisme, l'individualisme, produit une culture ou au contraire sa disparition ? La production architecturale et urbaine que l'on a aujourd'hui serait soit une réaction à cette disparition, dernière étincelle de culture, soit le témoignage accablant d'une société décadente que la compétitivité a trop morcelé pour produire les interactions à l'origine de la culture ?

– Peut-être que cette impression d'appauvrissement de la fabrique urbaine et architecturale vous vient du fait que les projections d'aujourd'hui se basent sur un contexte de transition ? Après tout, la révolution numérique a beaucoup transformé nos modes d'habiter et l'histoire n'a pas su encore qualifier l'architecture et la ville qui lui sont rattachées.

– Tu as peut-être raison. En effet, nous vivons une période de transition et ce que je prends pour des mouvements de modes ne sont peut-être que des tendances, des tâtonnements qui sont reproduit par d'autres lorsqu'ils semblent concluants.

Mais puisque tu parles de révolution numérique, il y a bien deux ou trois choses que j'aimerais te dire à ce propos. Dans cette optique de démarche projectuelle, j'ai pu voir l'outil informatique s'emparer du processus de conception au cours des dernières décennies. Bien entendu, je ne questionne pas l'emploi de la CAO et DAO.

– CAO ? DAO ?

– Ce sont les acronymes pour conception et dessin assisté par ordinateur. Ce sont les logiciels comme Autocad, Vector Work, Revit, Archicad, Rhinoceros, et consorts. En soit, ils ont contribué à énormément faciliter le travail des architectes et sans doute aussi des urbanistes, même si eux doivent surtout utiliser le SIG, pour système d'information géographique. Cependant, dans tous ces outils, ce qui m'interroge, c'est leur provenance. Aujourd'hui les outils de l'architecte proviennent du monde de l'ingénierie. Tu n'es sans doute pas sans savoir qu'une partie de ses logiciels découlent par exemple de l'aéronautique, comme Catia dont s'est servi Frank Gehry pour le Guggenheim de Bilbao, de la bijouterie pour Rhinocéros ou de l'industrie mécanique en général concernant Autocad. L'importation d'outils de cet univers implique qu'on y poursuit des finalités identiques en architecture.

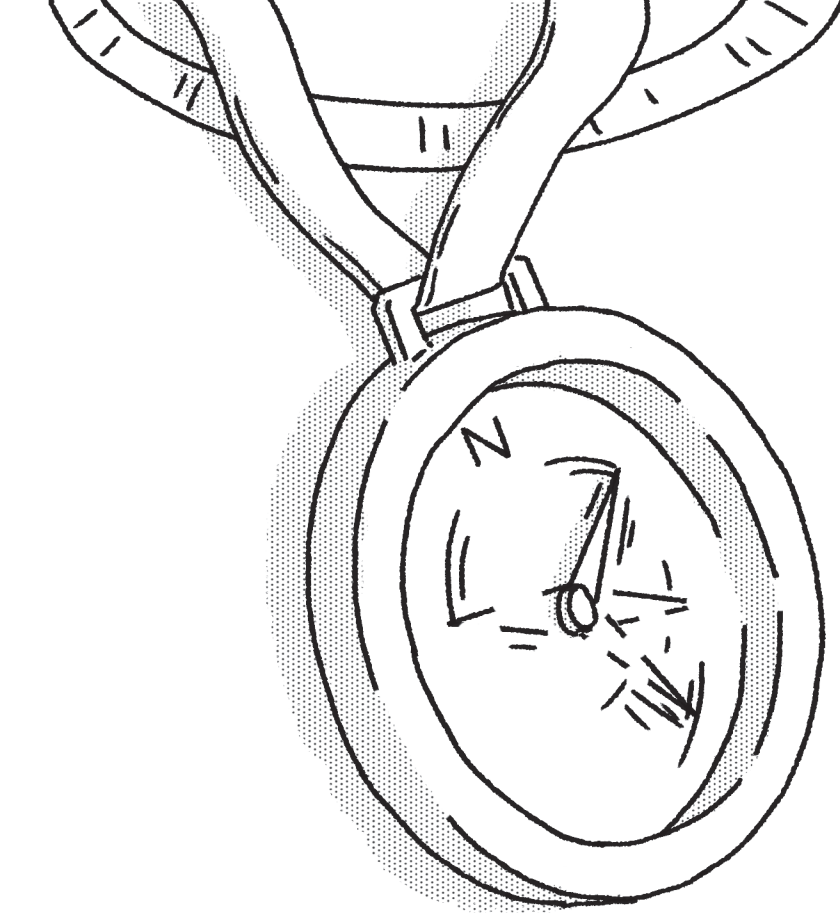
En soit, on pourrait argumenter que ce n'est qu'un outil et qu'on en fait ce que l'on veut. Pourtant, aucun logiciel n'est sans limite et dans le cas de ceux-ci, la limite des fonctions est fixée par une logique d'ingénieur. Il suffit de voir comment il faut bricoler à partir de fonctions inadaptées pour obtenir certains résultats qui sortent un peu du mur droit et de la logique dichotomique du plan et de la coupe.

Ce sont aussi des outils qui mettent en avant un processus d'essais multiples parmi lesquels il faut choisir une solution. Ils vous a sans doute été vendu la possibilité d'optimiser un gabarit d'immeuble en fonction de paramètres variés. En soit c'est très pratique, mais il est nécessaire de comprendre que cette démarche d'itérations multiples est déjà en soit un parti pris et non pas seulement un moyen. Embrasser ce processus de conception c'est admettre qu'un tel outil n'est pas un outil capable mais bien l'outil d'une architecture paramétrique. Et l'architecture paramétrique est un mode de conception qui privilégie la performance par l'exploration massive des variations autour d'un même thème pour choisir la meilleure itération. Encore une fois, je ne blâme pas ce mode de conception, je blâme le fait qu'aujourd'hui on ne questionne pas le fait que ce mode soit vastement employé.

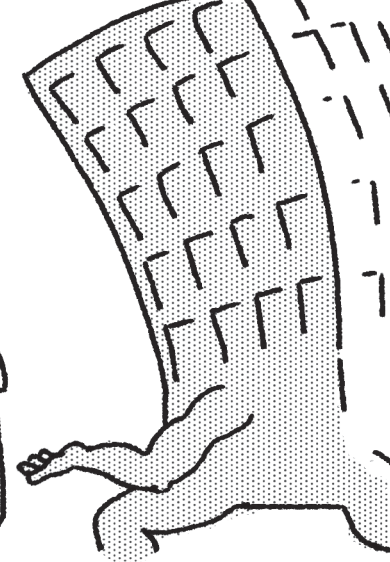
Car finalement, et c'est sans doute là que je veux en venir, avec l'avènement d'un mode de conception interconnecté entre tous les acteurs, c'est un monde qui petit à petit va s'enfermer dans des bibliothèques d'objets et de production standard. Car si tout le monde doit être à la page autour d'un même projet, alors il faudra que tout le monde partage les mêmes composants, et ça, seules les grandes entreprises seront en mesure de produire ces bibliothèques universelles. Au vu des contraintes économiques et de temps qu'impose la compétitivité, j'ai bien peur qu'à terme il ne soit plus possible de faire le choix de l'usage ou non de ces outils dans la pratique quotidienne de l'architecture et de l'urbanisme. Et ainsi qu'à terme on tende vers une production banalisée par l'hégémonie de multinationales dont les intérêts ne sont pas architecturaux mais financiers.

7.

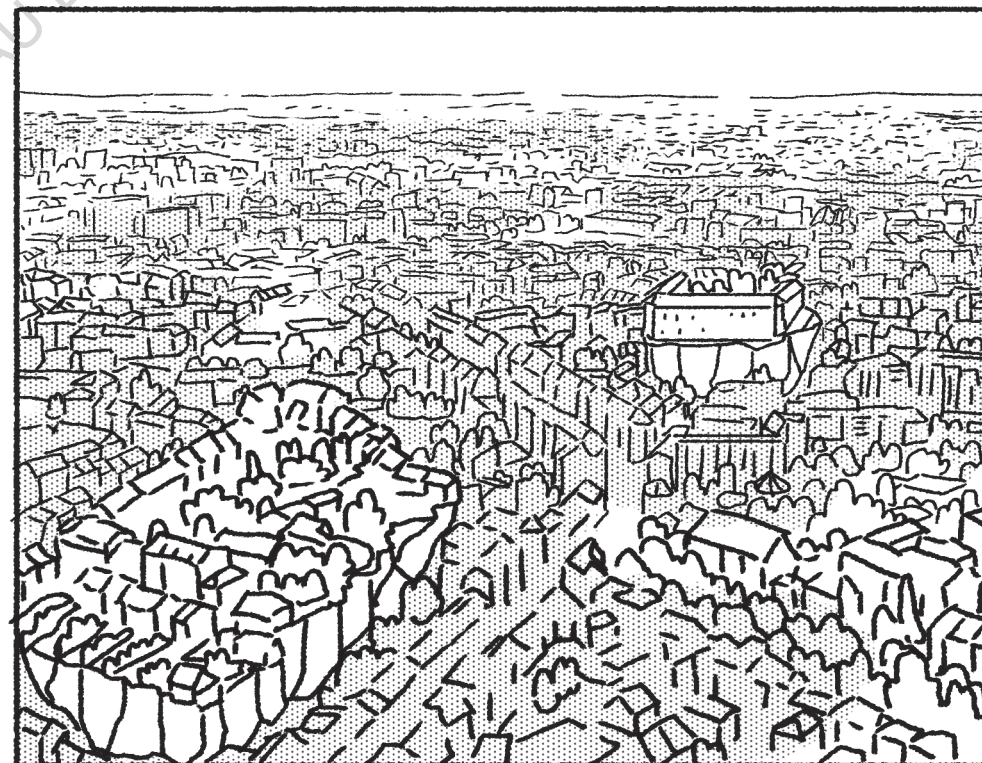
Un individu situé.



- Jeune homme, on dirait que votre boussole s'agite.
- Étrange, elle ne semble pointer aucune direction en particulier...
- Peut-être que tu es arrivé à la fin de ton voyage ?
- Mais comment ?! Je ne suis pas revenu dans mon monde ! Et il y a toujours des fragments de ville qui flottent dans l'air !
- Oh, ça ? Tu auras tout le temps de les faire redescendre à ton niveau plus tard.
- Je ne comprends pas...
- Eh bien, tu n'es pas le premier à atterrir ici, on ne t'a pas dit ? Scout est arrivée peu avant toi. Elle aussi cherchait à recoller les morceaux avant que tu n'arrives.
- Elle y est parvenu ?
- Personne n'y arrive. Ça n'a pas d'intérêt...



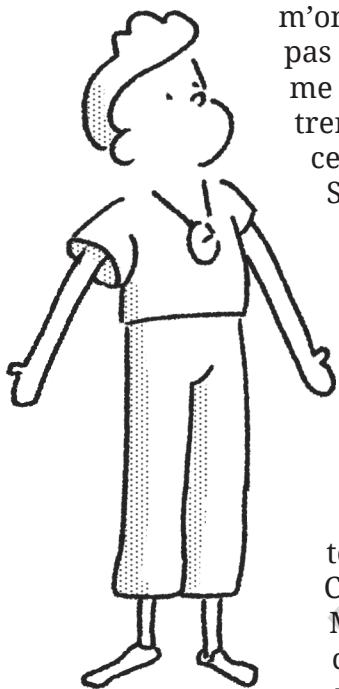
- Alors quoi ? Rien ?! Fini ?!
- Non, ce n'est que le début. Un bon début, mais le début quand même. Tu as beaucoup grandi durant ce voyage ! Regardes toute ces choses que tu ne savais pas jusque là ! Regardes comme tu t'es forgé des connaissances, des opinions. Voici la ville, *ta ville* !



- Maintenant il est temps pour moi de partir. J'ai fait mon temps...
- Attendez ! Vous pouvez au moins me guider à Scout s'il vous plaît ?
- Il n'y a plus de Scout.
- Comment ça ?
- Il n'y a plus de Rêveur, d'Ingénieurs, d'Urbanistes, de Sociologues, de géant monstrueux.

Et quand tu refermeras ces pages il n'y aura plus de moi non-plus. Nous avons tous rempli la mission que tu nous avais attribuée.

- Vous... n'existez pas ?
- Si, ça serait décevant sinon, n'est-ce pas ? Considères nous comme de vieilles connaissances. De chacun de nous tu te rappelleras le meilleur.
- D'ailleurs je suis curieux de savoir ce que tu retiendras de nous, de ce voyage.
- Euh... Je... C'est difficile à dire. J'ai l'impression que c'était il y a un siècle !
- Allons, ne sois pas timide ! Commence par le commencement !



- Et bien... Scout et Rêveur ont été formidables ! Ils m'ont aidé à comprendre que la ville ne se fait pas toute seule. Maintenant que je le répète, ça me paraît plan-plan, mais avant de les rencontrer j'avais pas vraiment pris conscience de cette intrication entre chaque chose de la ville. Surtout comment est-ce qu'on y a tous une place et qu'on y applique une force, aussi discrète et inconsciente soit-elle.

Ça m'a paru plus vrai encore en discutant avec mon équipe de chercheurs. À ce moment là je crois que j'ai vraiment assimilé que la ville ne s'arrête pas à la limite de mon horizon. J'ai vu pour la première fois toutes les implications de ma perception de la ville. J'ai toujours divisé la ville pour la comprendre. C'est ce qu'on m'a appris à faire après tout... Mais je l'avais jamais tout à fait remis en cause. C'était facile de se cacher derrière des méthodes aussi évidentes pour appréhender

tout objet d'étude. Revenir à l'essentiel, simplifier, retrouver la brique élémentaire pour reconstruire l'édifice dans son esprit. C'est seulement lors de ce voyage que j'ai compris à quel point déconstruire la ville lui imposait une grille de lecture qui brise son intégrité. Chaque fragment ne représente pas une facette de la ville mais une ville différente.

- ... Et cette approximation de l'urbain fait que tout était faux selon toi à propos de la ville.

- Non, pas faux, ni tout à fait vrai, juste différent. L'état de la ville dépend de l'outil qu'on utilise pour l'observer. Alors de la même manière qu'on ne peut pas inventer une couleur qu'on n'a pas vue, maintenant je comprends qu'il m'est impossible d'imaginer une autre ville tant que je m'obstine à l'aborder comme je l'ai toujours fait. Et si cette ville m'est incompréhensible, alors c'est que mes outils ne sont pas les bons. En quelque sorte, j'ai appris l'humilité de l'observation. Je ne pense pas savoir comment regarder de manière neutre mais je suis conscient de ce biais ce qui me donne la force de me décentrer dans la lecture de mon environnement !

- Rêveur serait sûrement étonné de tes progrès ! Et pour le reste ?
- Et bien, les sociologues m'ont appris encore bien des choses sur cette idée de subjectivité de l'approche de la ville ! Je n'avais pas discerné que les attributs qu'on donne aux individus qui habitent la ville conditionnent les issues possibles de la compréhension de l'urbain. De même pour l'idée que la grille de lecture qu'on applique à la ville dans sa gouvernance. J'aurais aimé discuter encore des heures avec eux tant ils excellent dans l'art de remettre en cause mes présupposés. Ils m'ont donnés des perspectives nouvelles, notamment le concept de syndrome holistique. Vous pensez que c'est ce qui a fait que j'ai atterri dans ce monde ?

- Peut-être en effet que c'est l'impression de ne pas comprendre ta ville, ce que tu décrivais comme cette sensation qu'elle t'échappe, qui s'apparente au syndrome holistique et qui t'as fait basculer dans ta ville. De l'incompréhension qui a découlé de cette impression d'aliénation, tu t'es donné pour but de démystifier le paysage que tu traverse. C'est assez commun, j'imagine, de chercher des réponses, non ? D'ailleurs, est-ce que c'est volontairement que tu évites de parler du grand monstre qui avait mangé tes sociologues ?

- Non, je ne sais juste tout simplement pas ce que je dois penser de son discours sur la déshumanisation du paysage. Je me suis rappelé

les mots de Rêveur à propos des convictions. J'arrive toujours pas à savoir s'il rapporte des faits ou s'il revendique une foi. Quelque part je me reconnais dans ce qu'il dit, mais en même temps, je suis pas sûr de vouloir m'y reconnaître... C'est comme si je me sentais coupable de penser que la banalisation de l'espace public est une chose.

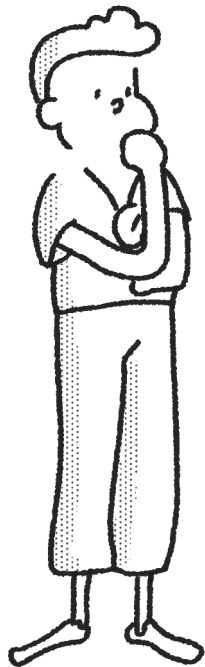
– C'est à dire ?

– Bah... Je crois qu'il faut juste que j'accepte que les choses évoluent autour de moi. Je pense que je peux avoir un avis sur cette ville qui, sous certains aspects et selon moi, se déshumanise. Mais cet avis ne concerne peut-être que moi. Sans doute que c'est la soudaine prise de conscience de cet univers que je n'appréhendais pas jusqu'alors qui a provoqué en moi une sorte de rejet catégorique. Ne vous méprenez pas, il y a des choses que je juge foncièrement mauvaises dans cette ville que je traverse, mais pour d'autres, je crois qu'il faut simplement que j'éduque mon regard.

Je me représentais sûrement la ville par comparaison avec ce qu'il y a ailleurs. Or cet ailleurs, je n'en perçois qu'un substrat. L'herbe est toujours plus verte ailleurs... Alors l'idée que je pouvais avoir d'habiter ma ville se définissait surtout par rapport à ce que j'éprou-

vais des endroits où je n'habite pas. Parce que je perçois la ville d'aujourd'hui comme un outil et non plus comme une condition, les réflexions qui l'entourent dans sa conception selon moi ne pouvaient être que d'ordre purement fonctionnel et mener à un appauvrissement de la proposition urbaine. En d'autres termes, comme je subissais la ville, je cherchais des moyens pour la maîtriser, des moyens qui requièrent de hacher le tout qu'elle représente en une multitudes d'actes déconnectés.

Il y a peut-être du vrai dans l'idée qu'on ne sait au final que reproduire de la ville en continuité, sur la base de ce qui préexiste, en le recopiant et en lui appliquant seulement comme nouveauté les outils contemporains de conception. Mais au final est-ce que ça n'a pas toujours été le cas ? La ville d'après guerre était un ersatz de ce qui préexistait, guidé par l'impératif de construire vite et



beaucoup. Aujourd'hui, parmi les enjeux qui guident la fabrique de la ville il y a l'impératif de densification, ou plutôt l'empêchement de l'étalement urbain, l'économie, la poursuite d'une qualité de vie et d'environnement. Tout ça pousse à une fabrique de l'urbain en rationnement, par petites touches, que j'avais sans doute perçue frileuse et pas très inventive. Maintenant j'ai mis de l'eau dans mon vin. Plutôt que de rejeter cette ville que je ne comprenais pas, je veux en faire partie. Je veux y participer et me sentir légitime de pouvoir porter des jugements dessus.

Oui, je crois que c'est ça le fin mot de l'histoire : par mon ignorance, je me suis moi même aliéné la ville. Mais maintenant, lorsque je regarderai par la fenêtre, je serai un peu moins étranger à ce magnifique chaos.

les mots de Rêveur à propos des convictions. J'arrive toujours pas à savoir s'il rapporte des faits ou s'il revendique une foi. Quelque part je me reconnais dans ce qu'il dit, mais en même temps, je suis pas sûr de vouloir m'y reconnaître... C'est comme si je me sentais coupable de penser que la banalisation de l'espace public est une chose.

- C'est à dire ?

- Bah... Je crois qu'il faut juste que j'accepte que les choses évoluent autour de moi. Je pense que je peux avoir un avis sur cette ville qui, sous certains aspects et selon moi, se déshumanise. Mais cet avis ne concerne peut-être que moi. Sans doute que c'est la soudaine prise de conscience de cet univers que je n'appréhendais pas jusqu'alors qui m'a provoqué en moi une sorte de rejet catégorique. Ne vous méprenez pas, il y a des choses que je juge foncièrement mauvaises dans cette ville que je traverse, mais pour d'autres, je crois qu'il faut simplement éduquer mon regard.

me représentais sûrement la ville par comparaison avec ce qu'il y avait ailleurs. Or cet ailleurs, je n'en perçois qu'un substrat. L'herbe est plus verte ailleurs... Alors l'idée que je pouvais avoir d'habiter ailleurs se définissait surtout par rapport à ce que j'éprouvais dans des endroits où je n'habite pas. Parce que je ne perçois la ville d'aujourd'hui comme un outil et que j'éprouve non plus comme une condition, les réflexions qui l'entourent dans sa conception selon moi ne pouvaient être que d'ordre fonctionnel et mener à un appauvrissement selon moi.

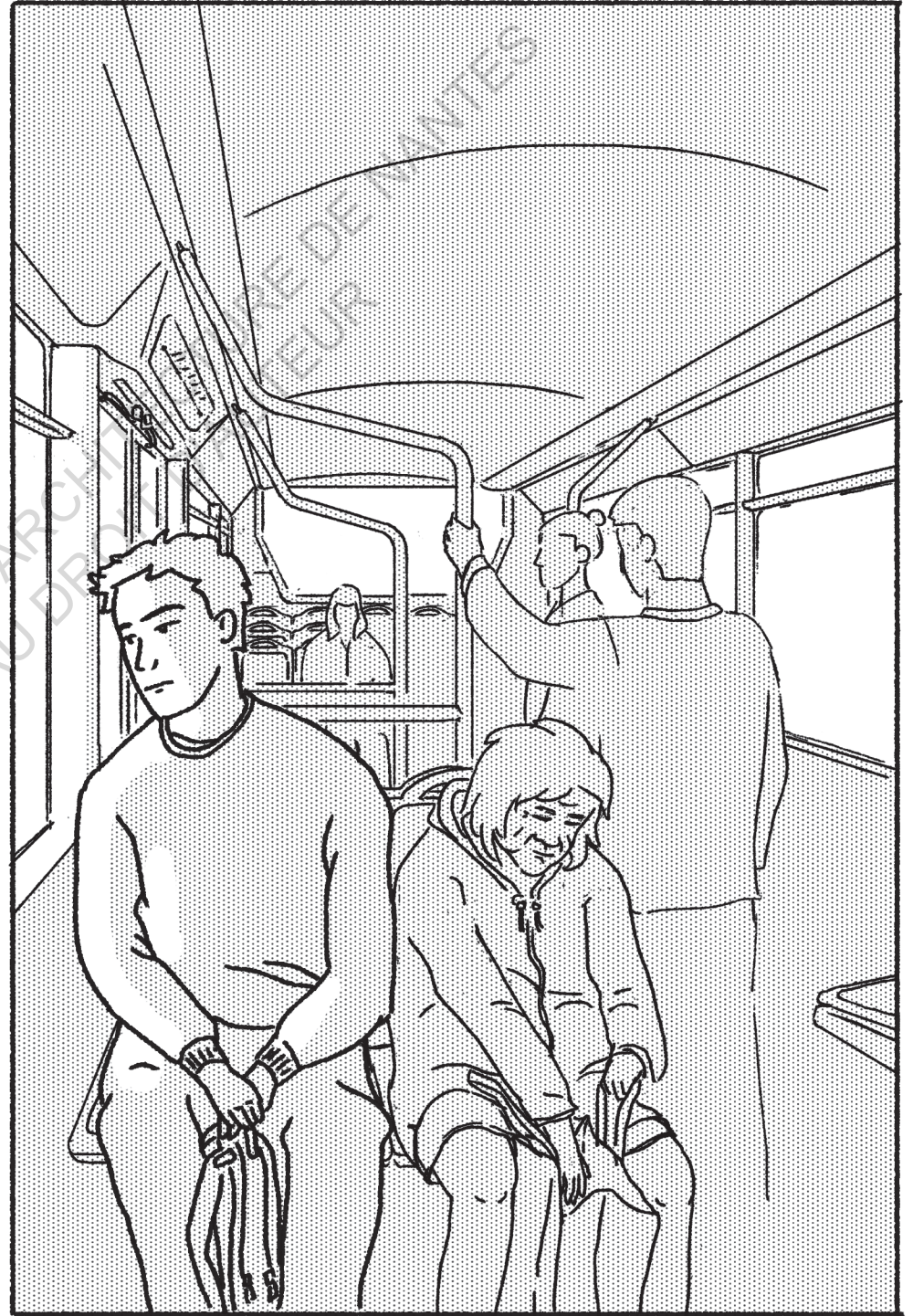
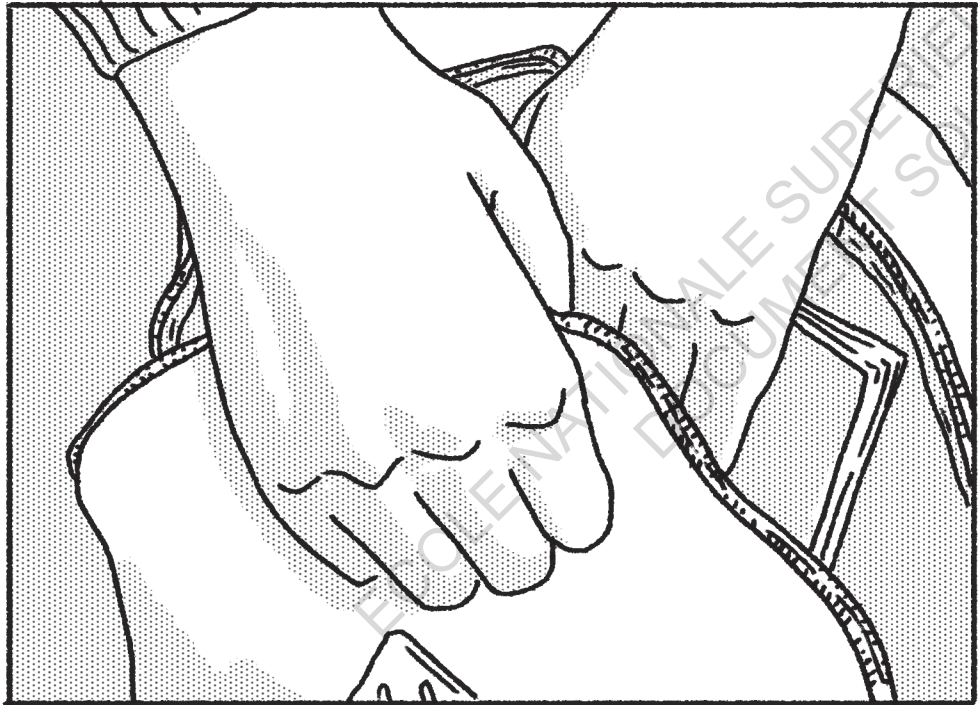
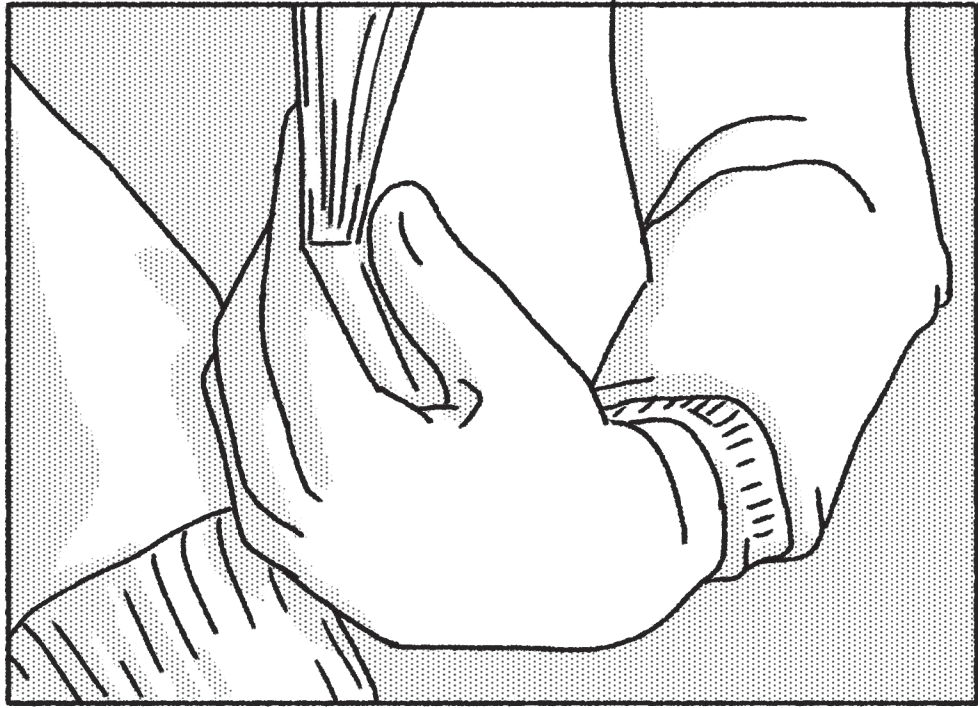
la proposition urbaine. En d'autres termes, comme je subissais la ville, je cherchais des moyens pour la maîtriser, des moyens desquels requièrent de hacher le tout qu'elle représente en une multitudes d'actes déconnectés.

Il y a peut-être du vrai dans l'idée qu'on ne sait au final que reproduire de la ville en continuant, sur la base de ce qui préexiste, en le recopiant et en lui appliquant seulement comme nouveauté les outils contemporains de conception. Mais au final est-ce que ça n'a pas toujours été le cas ? La ville d'après guerre était un ersatz de ce qui préexistait, guidé par l'impératif de construire vite et



beaucoup. Aujourd'hui, parmi les enjeux qui guident la fabrication de la ville il y a l'impératif de densification, ou plutôt l'empêchement de l'étalement urbain, l'économie, la poursuite d'une qualité de vie et d'environnement. Tout ça pousse à une fabrication de l'urbain en rationnement, par petites touches, que j'avais sans doute perçue frileuse et pas très inventive. Maintenant j'ai mis de l'eau dans mon vin. Plutôt que de rejeter cette ville que je ne comprenais pas, je veux en faire partie. Je veux y participer et me sentir légitime de pouvoir porter des jugements dessus.

Oui, je crois que c'est ça le fin mot de l'histoire : par mon ignorance, je me suis moi-même aliéné la ville. Mais maintenant, lorsque je regarderai par la fenêtre, je serai un peu moins étranger à ce magnifique chaos.



BIBLIOGRAPHIE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

- Bailly Emeline, Duret Hervé, Prié Vincent, Paquot Thierry, *PDD2 L'enjeu du paysage commun : rapport final*, 29/04/2014, 120 p.
- Benjamin Walter, *Sens Unique* [1928], ed: Éditions Payot & Rivages, Paris, 2013, 224 p.
- Darran Anderson, *Imaginary Cities*, ed: Influx Press, London 2015, 570 p.
- Debord Guy-Ernest, *Introduction à une critique de la géographie urbaine*. Les lèvres nues n° 6, Bruxelles, 1955.
- Didelon Valery, *L'empire du BIM*, Criticat, printemps 2014, n°13. p. 70 à 77.
- Donzelot Jacques, *Tous urbains*, Décembre 2016 / Janvier 2017, n°16. 64 p.
- Gracq Julien, *La forme d'une ville*. Paris : Corti, 1985. 213 p.
- Joseph Isaac, *La ville sans qualité*. Paris : Aube, 1998. 209 p.
- Lefebvre Henri, *Le droit à la ville suivi de Espace et Politique*, ed : éditions anthropos, Paris 1972, 281 p.
- Tribillion Jean-François, *Le droit nuit gravement à l'urbanisme*. Paris : Ed. de La Villette, 2016. 279 p.

MÉDIAGRAPHIE

- ALT 236. *Stendhal syndrome # 11 : les architectes de l'impossible* [Vidéo]. Youtube. 16 septembre 2019.
- ALT 236. *Mythologies #5 : blame!* [Vidéo]. Youtube. 14 mai 2018.
- Commission Européenne, *Rapport anti-corruption* [Rapport], février 2014, Bruxelles.
- Cooper Max (audio) ; McGloughlin Kevin (vidéo), *Repetition* [Clip vidéo]. Yearning for the infinite. 25 juillet 2019.
- McCay Winsor , *Little Nemo in slumberland* [Comic strip], dans le New York Herald. 22 septembre 1907
- Naimi Eya. *La monotonie paysagère comme aliénation moderne* [Article]. Pop' sciences, université de Lyon.
- Nihei Tsutomu, *BLAME!* [Manga], 10 volumes, (ja) Kōdansha / (fr) Glénat. (ja) 1998-2003 / (fr) 2000-2004.
- O. King Frank, *Gasoline Alley* [Comic strip], dans le Chicago Tribune. 1932.
- Kimo, *Interview : Mavros Sedeño, pour NaissanceE* [Interview]. Factor News. 29 juillet 2013.
- Sedeño Mavros, *NaissanceE* [Jeux-vidéo], (fr) Limasse Five. 13 février 2014, Windows.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Rigou Matthias

Sous la direction de Romain Rousseau,
Rémy Jacquier et Kantuta Quiros.

Penser (par, depuis, avec) la fiction.

2020
ENSA Nantes

Un jour, alors qu'il observe la ville par la fenêtre du bus, Naïf découvre que ce paysage qu'il parcourt depuis longtemps lui est en fait inconnu. Le sens de la ville lui échappe !

